PALLI



[redacted]

III 25 VIII 23 (2

LE

FEU-FOLLET.

LE

FEU-FOLLET

ROMAN MARITIME

PAR

J. Fenimore Cooper;

Traduit de l'anglais par Defauconpret.



TOME DEUXIÈME.



BRUXELLES,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1843

I.

« Maintenant, au milieu des ardeurs de midi, la mer tranquille et brillante se soulève lentement, car les vents errants qui la couvraient d'écume, sont morts. Le vaisseau solitaire roule pesamment. et les voiles battent contre les mâts. Le plus léger son n'est pas perdu pour l'oreille, et les moindres choses attirent l'œil observateur. »

RICHARDSON.

Ainsi se termina cette mercuriale, comme la plupart de celles du capitaine Cuff, qui finissaient toujours par son retour à la bonhomie et à la raison. Le maître d'hôtel reçut ordre de mettre un couvert de plus sur la table pour M. Griffin, et le capitaine suivit son second lieutenant sur le pont.

Il y trouva tous ses officiers, les yeux fixés sur *le Feu-Follet* avec admiration, tandis que le lougre était immobile sur le miroir de la Méditerranée, sous les deux voiles légères que nous avons désignées, et qui ne servaient alors qu'à le maintenir stationnaire.

— C'est un serpent sous l'herbe régulièrement construit, grommela le maître d'équipage, M. Strand, regardant le lougre par-dessus les hamacs du passavant, en se tenant debout sur le pied d'un mât de hune de rechange. Je n'ai jamais vu un vagabond qui eût l'air plus déterminé.

Cette remarque était une sorte de soliloque; car Strand n'avait pas tout à fait le privilége d'adresser la parole, en pareille occasion, à des officiers du gaillard d'arrière, quoiqu'il en eût plusieurs à ses côtés, et il se croyait un homme trop important pour communiquer ses réflexions à ses subordonnés. Il fut pourtant entendu par le capitaine Cuff, qui arrivait en ce moment sur le passavant pour examiner lui-même ce bâtiment.

— C'est plutôt un serpent *hors* de l'herbe, Strand, dit-il, car il pouvait, *lui*, parler à qui bon lui semblait, sans être présomptueux, et sans se dégrader. S'il était resté dans le port, il serait maintenant *sous* l'herbe, nous en ferions ce que nous voudrions.

— Un bâtiment anglais, par exemple, ce serait une heureuse *métapsycose,* n'est-ce pas, capitaine? Je crois que nous allons avoir un calme plat ce matin. Nos canots sont en excellente condition, et je crois que nos jeunes officiers aimeraient à faire une promenade sur l'eau.

Strand était un marin à tête grise, qui avait servi avec le capitaine Cuff depuis le temps où celui-ci était midshipman, et il avait été chef de hune avant d'être maître d'équipage. Il connaissait mieux que personne le caractère du capitaine, et ses suggestions réussissaient souvent, quand l'opinion de Winchester et des autres lieutenants ne pouvait prévaloir. Le capitaine se tourna brusquement vers lui, et le regarda attentivement en face, comme s'il eût été frappé de l'idée que Strand n'avait exprimée qu'indirectement. Ce mouvement fut remarqué, et, à un signe que Winchester fit secrètement, tout l'équipage poussa trois acclamations. C'est la seule manière dont l'équipage d'un bâtiment de guerre peut faire connaître ses désirs à son commandant, les acclamations y étant toujours tolérées, quand les hourras peuvent passer pour une preuve du courage de l'équipage. Cuff retourna vers l'arrière d'un air pensif, descendit dans sa chambre, et fit dire ensuite au premier lieutenant qu'il désirait lui parler.

— Je ne me soucie pas beaucoup de risquer une attaque par des canots en plein jour, Winchester, dit le capitaine en lui faisant signe de s'asseoir. La moindre faute peut tout gâter, et alors il y a dix contre un que votre équipage ne sera pas remis au complet avant un an, à moins que vous n'exerciez le droit de presse à bord des bâtiments charbonniers et des neutres.

— Mais nous nous flattons, capitaine, qu'aucune faute ne sera commise dans rien de ce que *la Proserpine* entreprendra. Un bâtiment de guerre anglais réussit neuf fois sur dix, quand il fait attaquer hardiment par ses embarcations un de ces écumeurs de mer. Ce lougre est si ras de l'eau, qu'il sera aussi aisé de monter sur son pont que de passer d'un cutter à bord d'un autre, et alors je suppose que vous ne doutez pas de ce que des marins anglais peuvent faire?

— Non, Winchester, je ne doute pas qu'une fois sur le pont, vous n'emporteriez le bâtiment; mais le tout est d'y arriver, ce qui ne sera peut-être pas aussi facile que vous vous l'imaginez. De tous les devoirs d'un capitaine, celui d'ordonner une attaque par ses canots est le plus désagréable; il ne peut la commander lui-même, et si l'affaire tourne mal, il ne peut jamais se le pardonner. C'est une chose toute différente dans un

combat où la chance, bonne ou mauvaise, est égale pour tous.

— Vous avez raison, capitaine; et cependant c'est le seul moyen qu'aient les lieutenants pour obtenir de l'avancement un peu avant que leur tour arrive régulièrement. J'ai entendu dire que vous-même vous avez été nommé commandant pour avoir coulé quelques bâtiments côtiers au commencement de la guerre actuelle.

— Vous n'avez pas été mal informé, Winchester; et nous avons couru diablement de risques. Notre bonheur nous a sauvés, et voilà tout. Un coup de plus tiré par une maudite caronade nous aurait donné notre compte; car, ayez une fois un peu le dessous, et vous êtes comme le gibier dans *une bateau*. — Le capitaine Cuff voulait dire *une battue*, mais son mépris pour les langues étrangères faisait que, lorsqu'il voulait en emprunter quelques mots, il les estropiait toujours quelque connus qu'ils fussent. — Ce Raoul Yvard est un diable incarné dans un abordage, et l'on dit que, d'un seul coup de sabre, il fit sauter la tête d'un aide du *master* du *Thésée*, quand il reprit une prise faite par ce vaisseau, — ce qui arriva à l'affaire qui eut lieu l'hiver dernier à la hauteur d'Alicante.

— Cet aide de *master* avait sans doute le cou

long et mince comme celui d'une grue : il aurait mieux fait de rester chez lui et de l'allonger pour regarder les filles sortant de l'église le dimanche. — Je voudrais bien voir ce Raoul Yvard, ou quelque autre Français que ce soit, me faire sauter la tête d'un seul coup!

— Et moi, pour vous parler franchement, Winchester, je ne le voudrais pas. — Vous êtes un excellent premier lieutenant; c'est une place dans laquelle un homme ordinairement a besoin de toute la tête qu'il a, et je ne crois pas que vous en ayez un pouce de trop. — Mais dites-moi, croyez-vous qu'on pourrait trouver à louer à Porto-Ferrajo une felouque ou quelque autre bâtiment plus grand que nos canots? Nous pourrions, par ce moyen, jouer à cet infernal corsaire un tour qui vaudrait mieux qu'une attaque par nos canots à découvert et en vrais bouledogues.

— Il n'y a pas le moindre doute, capitaine. Griffin dit qu'il se trouve dans ce port une douzaine de felouques qui n'osent en sortir de peur de rencontrer ce maudit Raoul Yvard. L'une d'elles, ayant l'air de chercher à s'échapper le long de la côte, serait un appât pour lui, et alors nous pourrions joliment le harponner.

— Je crois en avoir trouvé le moyen, Win-

chester. On ne nous a pas encore vus avoir des communications avec la ville, et heureusement nous sommes restés toute la matinée sous pavillon français. Nous avons le cap tourné vers la ville, et nous nous laisserons porter vers l'est à la dérive, de sorte que, dans quelques minutes, le lougre, dans la position qu'il occupe en ce moment, ne pourra voir tout au plus que le haut de nos mâts. Alors vous vous rendrez à terre avec quarante hommes d'élite; vous louerez une felouque, et vous sortirez du port en longeant les rochers le plus près possible, comme si vous aviez peur de nous. Nos canots vous donneront la chasse; vous vous approcherez du lougre, qui est encore sous pavillon anglais, comme pour vous mettre sous sa protection; et quand il sera placé entre vous et nos canots, vous viendrez à bout de maître Yvard, de manière ou d'autre, je vous en réponds.

Winchester fut enchanté de ce projet, et, cinq minutes après, les ordres furent donnés pour qu'on choisît et qu'on armât quarante hommes; il eut ensuite une autre conférence avec le capitaine pour prendre tous les arrangements de détail, et quand le promontoire cacha la frégate au lougre, des canots conduisirent à terre le premier lieutenant et ses quarante hommes. Une demi-

heure après leur départ, à l'instant où *la Proserpine,* après avoir viré vent arrière, approchait d'un point où elle allait redevenir visible pour le lougre, les canots revinrent, et furent hissés à bord. Les deux bâtiments furent bientôt de nouveau en vue l'un de l'autre; tout, à bord de chacun d'eux, paraissant être resté *in statu quo.* Jusque-là, le stratagème avait été certainement bien conduit. Pour aider d'autant mieux la ruse, les batteries tirèrent dix à douze coups de canon contre la frégate, en ayant grand soin de ne pas l'atteindre; et *la Proserpine*, toujours sous pavillon français, y riposta, en prenant la précaution encore plus sûre de ne tirer qu'à poudre. Tout cela se fit d'après un arrangement pris entre Andréa Barrofaldi et Winchester, dans la seule vue de faire croire à Raoul Yvard que le digne vice-gouverneur était encore persuadé qu'il était Anglais, et que la frégate au large était française. Une légère brise du sud, qui dura de huit à neuf heures, permit à *la Proserpine* d'avancer un peu plus au large, et de paraître par là vouloir se mettre hors de la portée des batteries.

Pendant la durée de cette brise, Raoul Yvard ne jugea pas à propos de toucher ni à amure ni à écoute, comme disent les marins. *Le Feu-Follet* resta tellement stationnaire, que si l'on eût cal-

culé sa position d'un point quelconque du rivage, sa direction n'aurait pas varié d'un degré pendant tout ce temps. Mais quelque faible que fût cette brise d'une heure, elle mit Winchester en état de sortir du havre sur *la Divina Provvidenza*, nom de la felouque qu'il avait louée, et de doubler le promontoire, sous la protection, à ce qu'il paraissait, de la batterie qui s'y trouvait, et il arriva en vue du lougre, au moment où l'on y relevait l'homme qui était au gouvernail, pour dix heures. On voyait huit ou neuf hommes sur le pont de la felouque, tous vêtus en Italiens, portant un bonnet et une chemise rayée de coton; mais trente-cinq autres étaient cachés sous le pont.

Tout favorisait jusqu'alors les projets du capitaine Cuff. La frégate était à environ une lieue du lougre, et à la moitié de cette distance de la felouque. Ce petit bâtiment s'était avancé en mer, et arrivait lentement dans une situation où il paraissait raisonnable que la frégate mît ses canots à la mer pour lui donner la chasse, tandis que la manière dont elle approchait graduellement du lougre n'était pas de nature à exciter sa méfiance, ni à paraître avoir un dessein prémédité. Le vent alors était devenu si léger qu'il favorisait les vues des Anglais.

On ne doit pas supposer que Raoul Yvard et ses compagnons n'observassent pas tout ce qui se passait. Il est vrai que Raoul retardait volontairement son départ, en alléguant qu'il était plus sûr de garder l'ennemi en vue pendant le jour, parce qu'il serait plus facile de lui cacher sa marche pendant la nuit; mais le fait est que le désir de garder Ghita sur son bord le plus longtemps possible y était pour beaucoup, et il avait, pendant la matinée, passé une heure délicieuse près d'elle dans sa chambre. Mais il n'en était pas moins vrai que son œil intelligent ne laissait pas le moindre incident lui échapper, et qu'il était toujours prêt à donner les ordres que les circonstances pourraient exiger. Il n'en était pas tout à fait de même d'Ithuel. *La Proserpine* était l'objet de sa haine invétérée, et même en déjeunant, ce qu'il fit tout exprès sur le pied du beaupré, ses yeux ne s'en écartèrent pas une minute, si ce n'est pendant le court intervalle qu'elle fut cachée par le promontoire. Personne à bord du lougre ne pouvait dire si l'on savait à Porto-Ferrajo ce qu'elle était; mais les feux bleus allumés la nuit à une fenêtre de la maison du vice-gouverneur, et que l'Américain avait vus de ses propres yeux, rendaient probable, pour ne rien dire de plus, qu'on en était instruit, et qu'il fallait plus de précaution qu'on

n'en aurait pris sans cela. Quant à la felouque, on ne voyait en elle rien qui inspirât la méfiance, et l'air de confiance avec lequel elle s'approchait du lougre semblait donner lieu de croire qu'elle ignorait que *le Feu-Follet* fût un bâtiment ennemi.

— Cette felouque est celle qui était à l'ancre près de l'escalier, dit tranquillement Raoul, qui était venu sur le gaillard d'avant pour causer avec Ithuel ; elle se nomme *la Divina Provvidenza*, et elle fait un commerce de contrebande entre Livourne et la Corse, où elle va probablement en ce moment. Elle a été bien hardie de se mettre en route dans de pareilles circonstances.

— Livourne est un port libre, dit Ithuel, et l'on n'a pas besoin d'y porter de la contrebande.

— Libre pour les pays amis, mais non libre pour aller et venir entre des pays ennemis. Nul port n'est libre dans ce sens, et un bâtiment commet un acte de trahison quand il entre dans un port ennemi, — à moins qu'il ne lui arrive d'être *le Feu-Follet*, ajouta Raoul en riant; car nous avons nos priviléges, mon brave.

— Qu'elle veuille aller en Corse ou à Capraja, elle n'y arrivera pas aujourd'hui, à moins qu'elle n'ait plus de vent. Je ne conçois pas comment elle a mis à la voile sans avoir plus d'air qu'il n'en faut pour agiter un mouchoir de poche.

— Ces felouques, comme notre petit lougre, glissent sur la mer, même quand il n'y a pas un souffle de vent. D'ailleurs elle va peut être à Bastia, et dans ce cas elle a raison de chercher à gagner le large avant que le zéphyr arrive dans l'après-midi. Qu'elle gagne une lieue ou deux au large, un peu plus au nord-ouest, et elle peut faire route droit à Bastia, quand elle aura fait sa sieste.

— Ah! les voilà après elle, ces Anglais affamés! Je m'y attendais. Qu'ils voient la chance de gagner une guinée, et ils ne voudront pas la laisser échapper, quand ce serait contre la loi et la conscience. Qu'ont-ils à dire à une felouque napolitaine, puisque l'Angleterre est alliée avec Naples?

Raoul ne répondit rien à cette observation, mais il examina avec grande attention le mouvement qui s'opérait. Le lecteur comprendra aisément ce qui avait causé la remarque d'Ithuel. La frégate venait de mettre à la mer cinq canots, et ils faisaient force de rames, en se dirigeant vers la felouque.

Il peut être à propos maintenant de faire connaître la situation relative de toutes les parties, et l'état exact du temps, pour donner au lecteur une idée claire des événements qui vont suivre.

Le Feu-Follet n'avait guère changé de place depuis le moment où il avait mis en panne, emportant son écoute de foc au vent. Il était à environ une lieue un peu au nord-ouest et en pleine vue de la résidence d'Andréa Barrofaldi, une baie profonde lui restant au sud et par le travers. Nul changement n'avait eu lieu ni dans sa voilure ni à sa barre, ses voiles étant toujours sur leurs cargues pour la plupart, et sa barre dessous. Le cap de la frégate ayant été maintenu à l'ouest depuis une heure, elle s'était avancée à quelque distance dans cette direction, et elle était alors aussi près du lougre que du promontoire, quoiqu'elle fût à près de deux milles de la terre. Ses voiles basses étaient carguées à cause de la légèreté du vent, mais toute sa voilure haute était établie, surveillée et orientée avec soin, afin de profiter du moindre souffle d'air qui remplissait de temps en temps les cacatois. Au total, elle pouvait se rapprocher du lougre à raison d'environ un nœud par heure. *La Divina Provvidenza* était tout juste hors de portée de canons de la frégate, et à environ un mille du lougre, quand les canots de *la Proserpine* furent mis en mer, quoiqu'elle longeât la côte de très-près, et qu'elle fût sur le point d'arriver à la baie dont il a été si souvent parlé. Les canots, comme de raison, marchaient en droite ligne de

la frégate qu'ils venaient de quitter, vers la felouque qu'ils semblaient menacer.

Il était alors onze heures du matin, partie des vingt-quatre heures pendant laquelle la Méditerranée, dans les mois d'été, est ordinairement aussi unie qu'un miroir, et aussi calme que si jamais elle n'avait essuyé une tempête. Pendant toute la matinée, il y avait eu quelque irrégularité dans les courants d'air ; la brise du sud, généralement légère et inconstante, ayant montré encore plus de légèreté et d'inconstance que de coutume. Cependant, comme on l'a vu, il y avait assez d'air pour donner du mouvement à un navire, et si Raoul eût voulu en profiter, comme les équipages des deux autres bâtiments, il aurait pu avoir alors doublé l'extrémité occidentale de l'île d'Elbe, et se trouver à l'abri de tout danger. Quoi qu'il en soit, il s'était borné jusqu'alors à surveiller ce qui se passait, pour voir quel en serait le résultat, et il avait souffert que les autres bâtiments s'approchassent de lui.

Il faut convenir aussi que la ruse de la felouque avait été bien combinée, et elle paraissait sur le point d'être admirablement exécutée. Si Ithuel n'avait pas si positivement reconnu *la Proserpine,* s'il n'avait eu la certitude complète que c'était son ancienne prison, comme il l'appelait avec amer-

tume, il est assez probable que l'équipage du lougre aurait été la dupe d'un tour si bien concerté. Les opinions étaient même encore divisées sur ce sujet, et Raoul lui-même était plus d'à demi disposé à croire que l'Américain se trompait pour cette fois, et que la frégate qu'on avait en vue était véritablement ce qu'elle prétendait être, — un croiseur de la république française.

Winchester, qui était à bord de la felouque, et Griffin qui commandait les canots, jouèrent leurs rôles à ravir. Ils connaissaient trop bien l'adresse et l'expérience de l'ennemi auquel ils avaient affaire pour négliger les moindres détails d'un plan bien concerté. Au lieu de s'avancer en droite ligne vers le lougre, dès que la chasse commença, *la Divina Provvidenza* parut disposée à entrer dans la baie, et à y chercher un mouillage sous la protection d'une petite batterie qui avait été établie dans ce dessein près de l'entrée. Mais la distance était si grande que cette tentative aurait évidemment été inutile, et après avoir marché quelques minutes dans cette direction, le cap de *la Divina Provvidenza* fut mis au large, et elle parut faire tous les efforts possibles pour se placer sous la protection du lougre. Tout cela se passa sous les yeux de Raoul, qui ne quittait pas un instant sa

longue-vue, et qui épiait le moindre mouvement avec inquiétude et méfiance. Winchester, heureusement pour son projet, avait le teint basané, une taille moyenne, et de gros favoris, comme cela arrive souvent à un marin qui néglige de les tailler pendant une longue croisière; et avec son bonnet rouge phrygien, sa chemise rayée, et ses pantalons de coton blanc, il ressemblait à un Italien aussi bien qu'il pouvait le désirer. Le choix des hommes qui se montraient sur le pont avait été fait en grande partie d'après leur mine : la plupart étaient des étrangers nés sur les bords de la Méditerranée; car il est rare que l'équipage d'un bâtiment de guerre anglais ou américain n'offre pas quelques représentants de la moitié des nations maritimes de tout l'univers. Ces hommes avaient soin de montrer un degré convenable d'alarme et de confusion; on les voyait courir çà et là sur le pont, et s'agiter beaucoup, mais sans ordre ni concert. Enfin, le vent ayant manqué tout à fait, ils prirent deux avirons, et se mirent à ramer de toutes leurs forces, avec le désir aussi réel qu'apparent de s'approcher du lougre autant qu'il leur serait possible.

— Peste! s'écria Raoul; tout cela semble de bon jeu. Si c'était une frégate française, après tout? Les hommes qui sont dans les canots pa-

raissent ressembler à mes braves compatriotes.

— Il n'y en pas un qui ne soit un vrai John Bull, répondit Ithuel d'un ton positif, et cette frégate est l'infernale *Proserpine*. Quant à leurs chapeaux français, et à leur manière de ramer, c'est un jeu pour nous tromper. Faites seulement tomber au milieu d'eux un boulet de six livres, et vous les verrez se défaire de leurs airs français et redevenir de vrais Anglais.

— Je n'en ferai rien, car cette épreuve pourrait être fatale à un ami. — Mais que font-ils à présent sur la felouque?

— Ils ont un petit canon — oui, c'est une caronade de 12 sous le prélart, en avant de leur misaine, et ils se préparent à s'en servir. — Nous les verrons faire quelque chose avant la fin de la semaine.

— Comme vous le dites, et voilà qu'ils pointent leur pièce contre les canots.

Tandis que Raoul parlait ainsi, la felouque disparut dans un nuage de fumée, et l'on entendit ensuite la détonation. On vit le boulet faire des ricochets sur l'eau, assez loin du premier canot pour ne pas risquer de le toucher, mais assez près pour faire croire qu'on en avait l'intention. Ce canot était le launch de *la Proserpine ;* il portait sur l'avant une caronade semblable, et il ne se

2.

passa pas une demi-minute avant que le coup eût été rendu. Les canonniers étaient si adroits, et toutes les parties de cette ruse de guerre avaient été si bien calculées, que le boulet, traversant l'air en sifflant, arriva en ligne directe à la felouque, et en brisa la grande vergue à demi distance du pied du mât à son extrémité supérieure.

— Humaine nature! s'écria Ithuel; c'est payer tout ce qu'on a promis, dollars et cents. — Capitaine Roule, ils tirent mieux quand c'est pour rire que quand c'est pour tout de bon.

— Cela a pourtant l'air d'être tout de bon, répondit Raoul; personne ne couperait la grande vergue de son ami de propos délibéré.

Dès que les équipages des cinq canots virent tomber le bout de la vergue, ils cessèrent de ramer, et poussèrent trois grandes acclamations; Griffin, debout sur l'arrière du launch, leur en donnant lui-même le signal.

— Ah! s'écria Raoul, il n'y a plus l'ombre d'un doute; ce sont des Anglais! Qui a jamais entendu nos républicains crier ainsi, comme des fantoccini italiens, mus par un fil d'archal?—Messieurs les Anglais, vos gosiers infernaux vous ont trahis. Maintenant, écoutez bien! Vous nous entendrez bientôt conter le reste de l'histoire.

Ithuel se frotta les mains de joie; car il était convaincu que Raoul ne pouvait plus se laisser tromper, quoique les boulets fussent échangés entre la felouque et le launch avec assez d'activité pour faire honneur à un combat *bonâ fide.* Pendant tout ce temps les avirons de la felouque battaient l'eau sans discontinuer, car les canots gagnaient sur elle deux pieds contre un. *La Divina Provvidenza* pouvait être alors à cent cinquante brasses du lougre, et le launch, celui des canots qui était le plus près de la felouque, s'en trouvait à peu près à la même distance en arrière. Dix minutes de plus devaient certainement placer les deux combattants bord à bord.

Raoul ordonna qu'on mît dehors les avirons du *Feu-Follet,* et qu'on y plaçât du monde. Les canons, — caronades de 12, — furent démarrés et amorcés. Il y en avait quatre de chaque côté, et les deux de 6 sur le gaillard d'avant furent préparés de la même manière. Quand tout fut prêt, les douze avirons du lougre tombèrent dans l'eau comme par un instinct commun, et un puissant effort poussa le lougre en avant. Au même instant ses voiles de foc et de tape-cul furent mises sur les cargues. Il ne fallut qu'une minute pour que Winchester fût convaincu qu'une poursuite par la felouque, et peut-être même par les canots, n'of-

frirait aucun espoir, si le lougre tentait de leur échapper de cette manière; car, seulement à l'aide de leurs avirons, les hommes de son équipage étaient en état de lui faire filer de trois nœuds à trois nœuds et demi par heure. Mais il ne paraissait pas songer à fuir; car il avait le cap tourné vers *la Divina Provvidenza*, comme s'il eût été trompé par l'artifice des Anglais, et qu'il eût dessein de protéger un bâtiment ami, et d'en empêcher la capture.

En faisant une telle supposition, on aurait pourtant été bien loin de deviner le projet de Raoul. Il commença par placer *le Feu-Follet* en ligne avec *la Divina Provvidenza* et les canots; car, dans cette position, il aurait moins à craindre le feu de ces derniers, qui avaient toujours soin de pointer leurs canons assez haut pour ne pas risquer de nuire à leurs amis, et il aurait en outre l'avantage d'avoir tous ses ennemis en ligne directe avec ses canons. Pendant ce temps, la felouque et les canots non-seulement continuèrent à faire usage de leurs caronades, mais commencèrent même un feu de mousqueterie bien nourri. La felouque n'était plus alors qu'à une cinquantaine de brasses du *Feu-Follet,* et avait l'air d'être pressée de très-près par ses ennemis; il ne faisait plus le moindre vent en ce moment, le peu qu'il y en avait eu

ayant été abattu par la canonnade. La mer se couvrait peu à peu d'un nuage de fumée, qui s'agglomérait surtout autour de la felouque, car on avait soin de brûler beaucoup de poudre sur diverses parties de ce bâtiment, précisément pour produire cet effet. Ithuel remarqua pourtant qu'au milieu de cette confusion et de cette fumée, le nombre des hommes de l'équipage de *la Divina Provvidenza* augmentait au lieu de diminuer : on y avait mis dehors quatre avirons; trois hommes avaient été placés à chacun d'eux, et l'on put bientôt en apercevoir une vingtaine d'autres sur le pont, courant çà et là, et criant entre eux, dans une langue qu'ils auraient voulu faire passer pour de l'italien, mais qui, aux oreilles exercées de l'Américain, sonnait comme de l'anglais bâtard. La felouque n'était plus guère qu'à vingt-cinq brasses du lougre, quand ces clameurs atteignirent leur plus haut degré, et l'instant de la crise arrivait. Les acclamations qui partaient des canots à peu de distance en arrière proclamaient l'approche rapide de Griffin, et *la Divina Provvidenza,* avec une sorte d'empressement aveugle, suivit une ligne qui la portait directement sur l'avant du *Feu-Follet.*

—Mes enfants, s'écria Raoul, soyez calmes!— Feu!

Cinq bouches à feu vomirent aussitôt la mi-

traille au milieu de la fumée qui couvrait la felouque, et les cris qui s'y élevèrent annoncèrent suffisamment l'effet que cette décharge avait produit. Un silence solennel, causé par la surprise, régna parmi les Anglais, mais il y succéda un cri général indiquant leur résolution de braver tous les dangers. Les canots tournèrent la poupe et la proue de la felouque, et firent feu sur leur véritable ennemi de leurs deux caronades, qui, pour cette fois, furent chargées et pointées avec des intentions meurtrières. Mais il était trop tard pour pouvoir espérer de réussir. Lorsque Griffin, sur le launch, sortit du sein de la fumée qui couvrait *la Divina Provvidenza*, il vit toutes les voiles du lougre déployées et gonflées par un dernier effort du vent du sud expirant. Mais *le Feu-Follet* était si léger, qu'un canard aurait eu peine à se soustraire au fusil du chasseur avec plus de rapidité que n'en mit ce petit esquif à s'élancer en avant, à traverser un nuage de fumée, et à augmenter d'une cinquantaine de brasses la distance qui le séparait de ses ennemis. Comme ce faible vent semblait devoir durer assez longtemps pour mettre ses canots dans le plus grand danger sous le feu des Français, Winchester leur ordonna d'abandonner la poursuite, et de se rallier autour de la felouque. Griffin obéit à cet ordre, quoique à

contre-cœur, et l'on eut de part et d'autre un moment pour réfléchir.

Le Feu-Follet n'avait souffert aucune avarie, mais les Anglais n'avaient pas moins d'une douzaine d'hommes tués ou blessés. Winchester lui-même était du nombre de ces derniers, et comme il voyait que si l'on obtenait quelques succès postérieurs, on en ferait honneur à l'officier qui lui était subordonné, il s'en trouvait d'autant moins disposé à poursuivre une entreprise qui, dans le fait, n'offrait aucun espoir. Raoul était occupé d'idées fort différentes. Voyant que la frégate avait pris le vent aussi bien que lui, et qu'elle s'avançait peu à peu dans la direction des combattants, il résolut de se venger de la tentative audacieuse qui avait été faite contre lui, avant de se remettre en route.

Le lougre vira donc vent devant, et passa au vent de la felouque, lui envoyant une bordée chemin faisant. *La Divina Provvidenza* riposta, mais son feu cessa bientôt, et quand *le Feu-Follet* en fut à quelques brasses, il vit que tous les Anglais l'avaient abandonnée en emportant leurs blessés. Les canots faisaient forces de rames à travers la fumée pour gagner la baie, prenant une direction opposée à celle vers laquelle le cap du lougre était tourné. Il aurait été facile aux Français de les at-

teindre, et peut-être de les couler à fond ou de les capturer; mais il y avait dans le caractère de Raoul Yvard une sorte de sentiment chevaleresque qui le porta à déclarer que, comme le stratagème avait été ingénieusement conçu, et que l'exécution en avait été tentée avec courage, il ne voulait pas poursuivre plus loin son succès. Peut-être l'apparition sur le pont de Ghita, qui le conjura d'être miséricordieux, eut-elle quelque influence sur lui; mais, au total, il est certain qu'il ne permit pas qu'on tirât un coup de canon de plus. Au lieu de profiter ainsi de son avantage, le lougre amena ses voiles de l'arrière, vira vent arrière en pivotant sur son talon, revint au vent sous le vent de la felouque, fila les écoutes des voiles de l'avant, et lofa si près de ce qu'on peut appeler sa prise, que les deux bâtiments s'abordèrent, mais si doucement qu'ils n'auraient pas, comme on dit, cassé un œuf. Un seul cordage amarra la felouque au lougre, et Raoul, Ithuel et quelques autres y passèrent.

Le pont de *la Divina Provvidenza* était couvert de sang, et la mitraille était incrustée par poignée dans les bois de ce bâtiment. Trois corps morts furent trouvés dans la cale, mais on ne rencontra nulle part un seul être vivant. On découvrit une chaudière pleine de goudron, on la plaça sous le

panneau, on la couvrit de toutes les matières combustibles qu'on put trouver, et l'on y mit le feu. La flamme prit une telle activité dans cette saison de sécheresse et de chaleur, que Raoul regretta un instant de l'avoir allumée avant d'en avoir éloigné son lougre; mais le vent du sud continuant, il fut en état de se mettre à une distance convenable avant qu'elle atteignît le gréement de la felouque et qu'elle en dévorât les voiles.

Dix minutes furent ainsi perdues, et elles suffirent pour conduire les canots en sûreté dans la baie, et pour amener la frégate à presque une portée de canon du *Feu-Follet* Mais bordant toutes ses voiles, Raoul fut bientôt loin de sa prise embrasée, et il se dirigea ensuite vers l'extrémité occidentale de l'île d'Elbe, marchant, comme c'était sa coutume par un vent si léger, à raison de trois nœuds par heure, tandis que la frégate n'en filait que deux. Cependant l'heure n'était pas favorable à la continuation de la brise, et au bout de dix autres minutes, les sens les plus subtils n'auraient pu découvrir le moindre courant d'air sur la surface de l'eau. La brise qu'on avait eue par courts intervalles était comme la lueur d'une lampe qu'on voit briller à l'instant où elle va s'éteindre; et Raoul fut certain qu'il n'y aurait plus de vent de la journée avant l'arrivée du zé-

phyr. Il ordonna donc qu'on carguât toutes les voiles, fit dresser une tente sur le gaillard d'arrière, et permit à tout son équipage de s'occuper comme il plairait à chacun. La frégate aussi sembla sentir que c'était l'heure de la sieste pour les bâtiments comme pour les hommes, car elle amena ses perroquets et ses cacatois, mit sur les cargues sa voile de foc et sa brigantine, cargua ses voiles basses, et reposa sur l'eau aussi immobile que si elle eût été arrêtée sur une pointe de rocher. Les deux bâtiments n'étaient à la distance l'un de l'autre que d'une longue portée de canon, et, dans des circonstances ordinaires, le plus grand aurait pu faire attaquer le plus petit par ses canots; mais les Français venaient de donner à leurs ennemis une leçon qui ne leur laissait aucune crainte d'un renouvellement soudain d'hostilités, et à peine firent-ils à leur voisin l'honneur de le surveiller. Une demi-heure après, quand Winchester revint à bord, boitant par suite d'une blessure à la jambe, on apprit que cette expédition avait coûté la vie à sept bons matelots, et occasionnerait une suspension temporaire du service à quinze autres.

Le capitaine Cuff avait compris que sa tentative avait échoué quand il avait vu le lougre sous voiles, et, maître de ses mouvements, faire feu indifféremment sur la felouque et sur les canots;

mais quand il vit ceux-ci se retirer à la hâte vers la baie, il ne douta plus qu'ils n'eussent été maltraités, et il s'attendit à une perte sérieuse, quoique moins considérable que celle qui avait été faite. Il ne voulut pas interroger son premier lieutenant avant que sa blessure eût été pansée; mais dès que les canots eurent été hissés à bord et mis à leur place, il fit venir Griffin dans sa chambre.

— Eh bien, monsieur Griffin, vous m'avez mis, vous tous, dans un chien d'embarras en voulant aller attaquer avec des canots un *Fiou-Folly* et un Raoul Yvard. Que dira l'amiral, quand il viendra à apprendre que vingt-deux hommes ont été tués ou blessés, et que nous aurons à payer la valeur d'une felouque pour une matinée d'amusement que vous avez voulu avoir?

— Réellement, capitaine Cuff, nous avons fait de notre mieux; mais il serait aussi facile de chercher à arrêter une éruption du mont Vésuve avec des boules de neige, que de résister à la mitraille de ce lougre infernal. Je crois qu'il n'y avait pas sur toute la felouque un espace de trois pieds carrés qui n'en fût criblé. Jamais nos hommes ne se comportèrent mieux, et jusqu'au dernier hourra que nous poussâmes, je me crus aussi sûr de prendre *le Feu-Follet* que de l'avancement que cette prise me vaudrait.

— Oui, ils n'ont plus besoin de l'appeler le Fiou-Folly; le Grand-Folly, serait un nom qui lui conviendrait mieux. — Et pourquoi diable avez-vous crié hourra? Avez-vous jamais entendu beugler ainsi à bord d'un bâtiment français? Vos chiens de hourras vous ont fait reconnaître pour Anglais avant que vous fussiez assez près pour les aborder. Il fallait crier — vive la *raipublic!* — comme le font les équipages de tous les bâtiments de cette nation que nous attaquons. Un hourra anglais régulier fendrait le gosier d'un Français.

— Je crois qu'à cet égard nous avons fait une méprise, capitaine; mais je n'ai jamais assisté à un combat sans entendre des hourras, et quand l'affaire entre les canots et la felouque commença à devenir chaude, ou, pour mieux dire, à le paraître, j'avoue que je m'oubliai un peu moi-même. Mais malgré tout cela, nous aurions pris le lougre, sans une seule chose...

— Et quelle est cette chose, Griffin? Vous sentez qu'il faut que j'aie quelque chose de plausible à dire à l'amiral. Il ne conviendrait pas qu'on lût dans la gazette que nous nous sommes fait battre pour avoir crié hourra mal à propos.

— Ce que je voulais dire, capitaine, c'est que si le lougre n'avait pas tiré sitôt sa première bordée, et qu'il nous eût laissé le temps de nous met-

tre hors de portée, nous serions revenus sur lui avant qu'il eût eu le temps de recharger, et nous l'aurions pris à l'abordage, en dépit de la brise qui le favorisait. Ajoutez que cette bordée blessa trois hommes du launch, ce qui paralysa trois de nos avirons à l'instant le plus critique. Vous savez que tout dépend de la fortune en de pareils moments, et elle se déclara contre nous.

— Umph! — Je ne peux pas écrire à Nelson : « Tout allait au mieux, milord, jusqu'au moment où trois de nos avirons furent frappés de paralysie, ce qui nous retint en arrière. » Non, cela ne peut se lire dans la gazette. — Voyons, Griffin! — Après tout, le lougre s'est éloigné de vous, et vous l'auriez pris s'il fût resté stationnaire, au lieu de faire voile au plus près du vent ?

— Sans contredit. S'il fût resté stationnaire, comme vous le dites, rien ne nous aurait empêchés de l'aborder.

— Fort bien. — Il prit donc la fuite. — Le vent le favorisait. — Il fit force de voiles. — Toute tentative pour l'aborder fut inutile. — Nos hommes ont montré leur bravoure ordinaire et se sont comportés au mieux! — Oui, cela ne sonne pas mal, cela pourra passer. — Mais cette maudite felouque, qu'en dirons-nous? Vous voyez

qu'elle est brûlée jusqu'à fleur d'eau, et elle va couler à fond dans quelques minutes.

— Sans doute, capitaine; mais songez que pas un Français n'a osé monter à bord tant que nous y sommes restés.

— Bien. Je vois ce qu'il faut dire. — La felouque étant trop lourde pour se mettre en chasse, nous avons fait passer tout le monde sur les canots pour poursuivre l'ennemi; mais nos efforts pour l'atteindre n'ont pu réussir! — Ce Nelson est un diable, et j'aimerais mieux entendre tonner dix mille tempêtes que de recevoir une de ses lettres en style d'ouragan. Eh bien, je crois comprendre toute l'affaire à présent; et en en rendant compte, je parlerai de vous tout comme vous le méritez. L'affaire a été bien conduite, et vous méritiez d'obtenir du succès, quelle que soit la cause qui l'a empêché.

En parlant ainsi, le capitaine Cuff était plus près de la vérité que dans tout ce qu'il avait dit auparavant sur ce sujet.

II.

« Oh! c'est une pensée sublime que l'homme puisse se frayer un chemin sur l'Océan, — trouver un passage où il n'existe aucun sentier, — et forcer les vents — ces agents d'une puissance souveraine — à lui prêter leurs ailes indomptables, et à le transporter dans les climats éloignés. »

WARE.

La situation de Ghita Caraccioli fut extrêmement pénible pendant le combat que nous venons de décrire. Heureusement pour elle il fut très-court, et Raoul l'avait laissée dans une ignorance complète de tout ce qui se passait, jusqu'au moment où *le Feu-Follet* avait ouvert son feu. Il est

vrai qu'elle avait entendu la canonnade entre la felouque et les canots, mais on lui avait dit que c'était une affaire à laquelle le corsaire ne prenait aucune part; et dans la chambre où elle était, le bruit paraissant plus éloigné qu'il ne l'était réellement, il avait été facile de la tromper. Mais pendant toute la durée du combat véritable, elle resta à genoux à côté de son oncle, et dès qu'il fut terminé, elle monta sur le pont pour intercéder en faveur des fuyards, comme nous l'avons vu.

Maintenant, la scène était entièrement changée. Le lougre n'avait point souffert; ses ponts n'avaient pas été tachés de sang, et le succès de Raoul avait été aussi complet qu'il pouvait le désirer. Indépendamment de cet avantage, cet heureux résultat écartait les seuls dangers qu'il pût craindre, — une attaque par la frégate, ou une tentative par les canots pendant un calme; — car il n'était pas probable que des hommes qui venaient d'être tellement maltraités dans une entreprise si bien concertée, songeassent à la renouveler, quand ils ne pouvaient avoir encore oublié l'échec qu'ils venaient de recevoir. Des affaires de cette sorte exigent toute la discipline et la résolution qu'on peut trouver dans un service bien réglé, et qui ne peuvent exister pendant l'influence temporaire de la démoralisation qui suit

une défaite. Tout le monde à bord du lougre regardait donc cette collision avec *la Proserpine* comme terminée, du moins pour le moment.

Ghita avait dîné, car le soleil commençait depuis quelque temps à descendre vers l'horizon, et elle resta sur le pont pour échapper à l'air renfermé d'une petite chambre, tandis que son oncle faisait sa sieste. Assise sous la tente du gaillard d'arrière, elle travaillait à l'aiguille, comme c'était sa coutume de le faire à pareille heure sur les hauteurs d'Argentaro. Raoul s'était assis près d'elle sur l'affût d'un canon, et Ithuel, à quelques pas plus loin, s'occupait à démonter une longue-vue pour en nettoyer les verres.

— Je suppose que le digne Andréa Barrofaldi chantera un *Te Deum* pour avoir échappé à nos griffes, s'écria tout à coup Raoul en riant. Parbleu ! c'est un grand historien, et personne n'est plus en état de rédiger le bulletin de cette grande victoire, que M. l'Anglais là-bas ne manquera pas d'envoyer à son gouvernement.

— Et vous, Raoul, n'auriez-vous pas lieu d'en chanter un vous-même, après avoir échappé à un si grand danger? demanda Ghita, d'un ton plein de douceur, mais avec emphase. N'y a-t-il pas pour vous, aussi bien que pour le vice-gouverneur, un Dieu à remercier?

— Peste! on ne songe guère à la Divinité en France en ce moment. Les républiques, comme vous le savez, n'ont pas grande foi en la religion. Qu'en pensez-vous, mon brave Américain? Avez-vous une religion en Amérique, Ithuel?

Comme Ithuel connaissait déjà les opinions de Raoul sur ce sujet, et savait quel était alors l'état de la France, il ne montra ni n'exprima aucune surprise de cette question. Cependant cette idée était contraire à tous ses sentiments, car il avait appris de bonne heure à respecter la religion, même en s'occupant avec le plus de zèle à servir le diable. En un mot, Ithuel était un des descendants de ces puritains qui n'étaient occupés, en théorie, que du service de Dieu, mais qui, dans la pratique, songeaient davantage à leurs intérêts mondains, comme les scribes et les pharisiens. Néanmoins, il se déclarait toujours en faveur de la religion, ce qui lui avait valu quelques sarcasmes de la part de ses compagnons anglais.

— Je crains fort, monsieur Roule, répondit-il, que vous n'ayez pris en France le câble du républicanisme par le mauvais bout. En Amérique, nous mettons la religion même avant les dollars; et si cela ne peut vous convaincre, je renonce à y réussir. — Je voudrais, signorina Ghita, que vous pussiez voir une fois un dimanche dans l'É-

tat du Granit ; vous pourriez alors vous faire une idée de ce que notre religion est réellement dans l'Ouest.

— Toute religion, toute dévotion, signor, est ou doit être la même, en tous lieux, à l'est comme à l'ouest. Un chrétien doit être un chrétien, en quelque lieu qu'il vive ou qu'il meure.

— Je calcule que cela n'est pas tout à fait exact, signorina. Ma religion ne ressemble pas plus à la vôtre qu'à celle de l'archevêque de Cantorbéry, ou à celle de M. Roule.

— A la mienne! s'écria Raoul; je ne prétends en professer aucune; ainsi il n'y a nulle comparaison à faire.

Ghita lui jeta un coup d'œil annonçant plus de tendresse que de reproche, mais qui était profondément douloureux.

— En quoi peut différer notre religion, si nous sommes chrétiens l'un et l'autre? demanda-t-elle à Ithuel. Peu importe que nous soyons Américains ou Italiens.

— Voilà ce que c'est que de ne rien savoir de l'Amérique, répondit Ithuel du ton d'un homme fier de la bonne opinion qu'il avait tant de lui-même que de la partie du monde d'où il venait. D'abord, vous avez un pape, des cardinaux, des

évêques, et beaucoup d'autres choses que nous n'avons pas en Amérique.

— Sans doute nous avons un pape et des cardinaux, mais ils ne sont pas ma religion. Les évêques ont été établis par Dieu et font partie de son Église, et l'évêque de Rome est le chef de l'Église sur la terre. — Voilà tout.

— Voilà tout! N'adorez-vous pas des images? Vos prêtres ne mettent-ils pas des vêtements particuliers dans vos églises? Ne vous mettez-vous pas à genoux d'une manière profane pour faire croire à votre piété? Ne réduisez-vous pas toute la religion à de vaines cérémonies?

Si Ithuel eût été occupé, corps et âme, à soutenir une des propositions de la controverse d'Oxford, il n'aurait pu prononcer ces mots avec plus de zèle et de chaleur. Son esprit était rempli des accusations vulgaires portées contre les catholiques par la plus vulgaire de toutes les sectes; et il regardait comme la plus grande preuve de la perfection protestante d'avoir en horreur tous les usages rejetés par le protestantisme. De son côté, Ghita l'écoutait avec beaucoup de surprise : ce que la plupart des protestants pensent des rites de l'Église romaine était pour elle un profond secret. L'idée d'adorer une image ne s'était jamais présentée à son imagination, et quoiqu'elle se fût agenouillée

bien des fois devant son petit crucifix d'ivoire, elle n'avait jamais cru possible qu'il existât un être assez ignorant pour confondre la représentation matérielle de la rédemption opérée sur la croix, avec l'expiation divine elle-même.

— On ne doit s'approcher des autels qu'avec des vêtements convenables, répondit Ghita, et les ministres qui les desservent ne doivent pas être vêtus comme les autres hommes. Nous savons que c'est le cœur et l'âme qui doivent être touchés, pour que nous devenions agréables aux yeux de Dieu; mais cela n'en rend pas moins nécessaires les signes extérieurs de respect, que nous avons même les uns pour les autres. Quant à l'adoration des images, ce serait une idolâtrie; et si nous en étions coupables, nous ne vaudrions pas mieux que les pauvres païens.

Ithuel parut déconcerté, car il n'avait jamais douté le moins du monde que l'adoration des images ne fût une partie matérielle du culte catholique; quant au pape et aux cardinaux, il les regardait comme aussi indispensables à la croyance de cette Église, qu'il trouvait important, dans la sienne, que les ministres de la religion ne portassent pas la robe sacerdotale, et que le haut des fenêtres des édifices destinés au culte religieux se terminât en ligne droite. Quelque absurdes que toutes ces idées

puissent sembler aujourd'hui, elles formaient alors et elles forment encore une partie essentielle de la croyance de ces sectaires, et elles causaient les animosités et les haines de ceux qui semblent croire nécessaire de se quereller pour l'amour de Dieu. Si nous voulions jeter les yeux en arrière sur nos propres changements d'opinions, nous aurions moins de confiance en la justice de nos sentiments; et l'on croirait surtout que l'Américain, livré aux pratiques et aux croyances de la plupart des sectes modernes de son propre pays depuis vingt-cinq ans, devrait avoir plus de respect pour les divisions plus anciennes et plus vénérables qui ont eu lieu dans le monde chrétien.

— Des vêtements convenables! répéta Ithuel avec mépris; — de quels vêtements l'homme a-t-il besoin aux yeux de Dieu? Non; s'il faut que j'aie une religion, — et je sais que cela est nécessaire et salutaire, — que ce soit une religion pure, nue, et qui soit conforme à la raison. — N'est-ce pas bien penser, capitaine Roule?

— Ma foi, oui. — La raison avant tout, Ghita, et surtout la raison en religion.

— Ah, Raoul! c'est là ce qui vous trompe et ce qui vous égare, s'écria-t-elle avec chaleur. La foi et une confiance soumise sont ce qui nous inspire des sentiments convenables; et cependant vous

demandez des raisons à celui qui a créé l'univers, et qui vous a donné le souffle de la vie!

— Ne sommes-nous pas des créatures douées de raison, Ghita? répondit Raoul avec un ton de douceur et de sincérité qui rendait son scepticisme même piquant et respectable; est-il déraisonnable à nous d'agir conformément à notre nature? Puis-je adorer un Dieu que je ne comprends pas?

— Pourriez-vous adorer un Dieu que vous comprendriez? il cesserait d'être Dieu, et deviendrait semblable à nous, si sa nature et ses attributs pouvaient s'abaisser au niveau de notre intelligence. Si un de vos matelots venait sur ce gaillard d'arrière vous demander les motifs des ordres que vous donnez sur le bâtiment, vous le chasseriez comme un mutin et un insolent; et cependant vous voudriez questionner le maître de l'univers sur ses desseins, et pénétrer dans ses mystères!

Raoul garda le silence, et Ithuel ouvrit de grands yeux. Il était si rare que Ghita perdît son caractère d'extrême douceur, que le feu de ses joues, la sévérité de ses yeux, les modulations passionnées de sa voix, et l'emphase avec laquelle elle avait parlé en cette occasion, imprimèrent à ses auditeurs une sorte de respect qui interrompit la conversation. L'agitation qu'elle éprouvait elle-même

était si violente, que lorsqu'elle eut fini de parler, et qu'elle fut restée assise encore une minute, le visage appuyé sur ses deux mains, on vit des larmes couler entre ses doigts; et se levant alors, elle retourna à la hâte dans sa chambre. Raoul connaissait trop bien les convenances pour songer à la suivre; il resta assis d'un air pensif et concentré, tandis qu'Ithuel faisait les remarques suivantes :

— Les femmes seront toujours des femmes, dit cet observateur philosophe de la famille humaine, et rien n'est plus propre à émouvoir leur nature qu'un peu d'enthousiasme religieux. J'ose dire que, sans les images, le pape, les cardinaux et les évêques, les Italiens seraient une fort bonne sorte de chrétiens.

Mais Raoul n'était pas en humeur de causer, et comme c'était alors le moment où l'arrivée du zéphyr était attendue, il se leva, ordonna qu'on repliât la tente, et examina quelle était la situation des choses autour de lui. Là était la frégate faisant sa sieste, comme tout ce qui l'entourait. Ses trois huniers étaient établis; mais toutes celles de ses autres voiles qui étaient déferlées étaient suspendues en festons et attendaient la brise. Malgré l'air d'insouciance qui y régnait, elle avait été si soigneusement surveillée depuis quelques heures, et

l'on avait si bien pris à profit le moindre souffle d'air, que Raoul tressaillit de surprise en voyant combien elle s'était rapprochée de lui. Il reconnut du premier coup d'œil le tour qu'elle lui avait joué, et il se reprocha sa négligence en voyant qu'il était à portée des canons d'un ennemi si formidable, quoique encore trop loin pour qu'on pût les pointer avec certitude, surtout si la mer cessait d'être calme. La felouque avait brûlé jusqu'à fleur d'eau, mais sa coque flottait encore, attendu la tranquillité de la mer, et un léger courant la portait peu à peu vers la baie. Le soleil de l'après-midi dardait encore ses rayons sur Porto-Ferrajo, quoique cette ville fût cachée aux yeux, et toute l'île d'Elbe semblait endormie.

— Quelle sieste! dit Raoul à Ithuel, tandis qu'ils étaient tous deux debout sur le pied du beaupré, regardant toute cette scène avec curiosité; la mer, la terre et les montagnes, les bourgeois et les marins, tout sommeille autour de nous. Eh bien, il y a de la vie là-bas à l'ouest, et il faut nous éloigner de votre chère *Proserpine*. Appelez tout le monde en haut, monsieur le lieutenant; mettons les avirons dehors, et tournons le cap du *Feu-Follet* de l'autre côté. Peste! le lougre est si actif et a une telle habitude d'aller droit devant lui, que je crains qu'il n'ait rampé vers son en-

nemi, comme un enfant rampe vers le feu qui lui brûle les doigts.

Tout fut bientôt en mouvement à bord du *Feu-Follet,* et l'on était sur le point de mettre la main sur les avirons, quand on vit battre la voile de tape-cul, et le premier souffle de la brise qu'on attendait de l'ouest passa sur l'eau. Ce fut pour les marins comme s'ils eussent respiré du gaz oxygène. Tout symptôme d'assoupissement disparut à l'instant à bord des deux bâtiments, et chacun ne songea plus qu'à faire de la voile. Raoul eut une preuve de la dangereuse proximité à laquelle il se trouvait de la frégate, en entendant le son des appels qu'on y faisait; et la mer était encore si tranquille, qu'il entendit distinctement le craquement de la vergue de misaine de la *Proserpine,* quand les Anglais brasséièrent, en mettant le petit hunier sur le mât.

En ce moment, un second souffle amena véritablement la brise. Raou siffla pour annoncer le vent, et le lougre, se mettant en mouvement, avança vers la frégate. Mais, en une demi-minute, il eut pris de l'air suffisamment, on mit la barre dessous, et il vint au vent avec autant d'aisance et de grâce que l'oiseau qui tourne sur son aile. Il n'en était pas de même de la frégate, qui exigeait plus de vent que ce léger bâtiment. Elle avait brassé

ses vergues de derrière à tribord, et il lui restait à mettre le petit hunier sur le mât afin de le faire abattre, et, une fois suffisamment arrivée, à contre-brasser son petit hunier, et à mettre le vent dans ses voiles; tandis que le *Feu-Follet* glissait sur l'eau, et semblait aller dans l'œil du vent. Par cette seule évolution, le lougre gagna plus d'une encablure sur son ennemi, et cinq minutes de plus l'auraient mis hors de tout danger immédiat; mais le capitaine Cuff savait cela aussi bien que le corsaire, et il avait pris ses mesures en conséquence. Conservant son petit hunier sur le mât, il laissa arriver jusqu'à ce que tous les canons de sa batterie pussent porter sur le lougre, et alors il fit feu en même temps de tous les canons de sa batterie de tribord, ayant pris le plus grand soin pour que chaque coup portât. Vingt-deux boulets de gros calibre, lancés tout d'un coup sur un aussi petit bâtiment que le *Feu-Follet,* étaient une grêle d'airain formidable, et les marins les plus hardis respiraient à peine, tandis qu'elle passait sur leurs têtes. Heureusement le lougre ne reçut aucune avarie dans sa coque, mais il en souffrit de fortes dans sa voilure et sa mâture. Le mât de tape-cul fut coupé en deux, et sauta en l'air comme la tige d'une pipe; le grand mât reçut une grave blessure au-dessous des jottereaux, et sa vergue fut brisée

à la drisse; six boulets traversèrent les deux principales voiles, laissant dans la toile des trous qui la faisaient ressembler à la chemise d'un mendiant, et l'étai de misaine fut coupé en deux. Personne ne fut blessé, mais, pendant un instant, chacun fut consterné, comme si le lougre eût été frappé tout à coup de destruction. Ce fut alors que Raoul se montra tel qu'il était. Il savait fort bien qu'il ne pouvait en ce moment diminuer de voiles d'un seul pied, et que tout dépendait des dix minutes qui allaient suivre. On ne s'occupa donc d'aucune des réparations à faire à la voilure et à la mâture; se fiant à la faible brise qu'on avait, et qui ordinairement commençait par avoir peu de force, il mit sur-le-champ du monde à l'ouvrage pour préparer un nouvel étai de misaine; la grande vergue de rechange et la grande voile de rechange furent disposées pour être mises en place, dès qu'on serait assuré que le grand mât avarié était encore en état de les recevoir. Des préparatifs à peu près semblables furent faits pour le mât de misaine, afin de déverguer la misaine avariée, et de la remplacer par une de rechange, la vergue de misaine n'étant pas endommagée.

Heureusement, le capitaine Cuff résolut de ne pas perdre plus de temps en canonnades, et, mettant le vent dans son petit hunier, la frégate vint

rapidement au vent, et en trois minutes toutes ses voiles furent orientées au plus près. Pendant tout ce temps *le Feu-Follet* n'était pas resté stationnaire. Ses voiles battaient contre les mâts, mais elles tenaient bon, et ses mâts eux-mêmes se maintenaient à leur place, tout avariés qu'ils étaient. En un mot, le vent n'était pas assez fort pour déchirer les unes et faire tomber les autres. Il était aussi fort heureux que par suite de ces accidents, et surtout de la perte de son mât de tape-cul, *le Feu-Follet* fût moins ardent qu'il ne l'aurait été sans cela, puisque, en se tenant directement dans les eaux de *la Proserpine,* il était moins exposé à ses canons de chasse qu'il ne l'aurait été si elle l'avait tenu par l'un ou l'autre de ses bossoirs. Raoul fut bientôt convaincu de cette vérité, la frégate commençant à faire feu de ses canons de bossoirs aussitôt qu'elle vint au vent; mais ni les uns ni les autres ne portaient exactement, les uns portant un peu trop au vent, et les autres d'autant en sens contraire. Ce fut par là que le jeune Français eut bientôt la satisfaction de voir que le lougre, malgré ses avaries, gagnait de la distance sur la frégate; fait dont les Anglais eux-mêmes s'aperçurent si bien qu'ils ne tardèrent pas à cesser de tirer.

Jusque-là les choses allaient mieux que Raoul

n'avait eu lieu de l'espérer d'abord, mais il savait fort bien que la crise était encore à venir. Le vent d'ouest fraîchissait souvent à cette heure de la journée, et s'il augmentait de force, il aurait besoin de toutes ses voiles pour s'éloigner d'un bâtiment aussi renommé pour ses bonnes qualités que *la Proserpine.* Il ne savait combien de temps dureraient encore son mât et sa grande vergue; mais comme il gagnait rapidement de la distance, il résolut de faire son foin pendant que le soleil brillait, et de tâcher d'avoir assez d'avance sur son ennemi avant que la brise fraîchît, pour être en état de changer ses voiles et de jumeler ses mâts, sans être à portée des redoutables projectiles qui avaient causé tant d'avaries à sa voilure et à sa mâture. En attendant, il ne négligea pas les précautions convenables. Il fit monter des hommes dans le gréement pour assurer les deux mâts autant que les circonstances le permettaient, et il fit en sorte que le lougre fût un peu soulagé en ne le tenant pas aussi près du vent, et en le laissant arriver sans donner assez de largue à la frégate pour établir ses bonnettes.

Il y a toujours quelque chose de si excitant dans une chasse, que les marins qui la font ne manquent jamais de désirer plus de vent qu'ils n'en ont, oubliant que le pouvoir qui augmente-

rait leur vitesse pourrait aussi ajouter à celle de l'ennemi qu'ils poursuivent, et même dans une proportion plus considérable. Il aurait été plus favorable au *Feu-Follet* d'avoir moins de vent qu'il n'en faisait en ce moment, puisque sa vitesse relative était plus grande par une légère brise que par un grand vent. Raoul avait appris d'Ithuel que *la Proserpine* était un bâtiment excessivement fin voilier, et surtout quand le vent avait de la force; cependant il lui semblait que son lougre n'avançait pas avec assez de vitesse, quoiqu'il sût que celle de *la Proserpine* croîtrait en proportion supérieure à celle du *Feu-Follet*, si le vent venait à augmenter.

Les vœux du jeune corsaire furent pourtant bientôt exaucés. Le vent fraîchit considérablement, et quand les deux bâtiments entrèrent dans le canal de la Corse, comme on appelle le passage qui sépare cette île de l'île d'Elbe, la frégate fut obligée de carguer ses cacatois, et deux ou trois de ces voiles d'étai hautes et légères que les grands bâtiments avaient alors coutume de porter. Raoul avait d'abord cru qu'il pourrait atteindre Bastia, qui est situé précisément à l'ouest de l'extrémité méridionale de l'île d'Elbe; et dans le fait, le vent lui permit de descendre un peu le canal; mais il prit bientôt trop de force pour que

la conformation des côtes pût influer sur sa direction. Le zéphyr, comme les anciens appelaient particulièrement la brise de l'après-midi pendant l'été, est rarement tout à fait un vent d'ouest, car il s'y joint en général une tendance au nord ; et à mesure qu'on remonte la côte, ce même vent tourne ordinairement autour de l'extrémité septentrionale de la Corse, et souffle de l'ouest-nord-ouest. Cette circonstance aurait permis au lougre de gouverner vers une baie profonde sur les bords de laquelle est située la ville de Biguglia, s'il avait pu serrer le vent autant qu'il aurait pu le faire ordinairement. Mais après l'avoir essayé quelques minutes, Raoul fut convaincu qu'il devait avoir plus d'égards pour l'état de ses mâts avariés, et laisser porter sur l'embouchure du Golo. C'était une rivière assez grande pour que des bâtiments ne tirant pas beaucoup d'eau pussent y entrer ; et comme une petite batterie était établie près du mouillage, il résolut d'y chercher un refuge pour réparer ses avaries. Il fit donc ses calculs en conséquence ; et, prenant pour points de direction les pics couverts de neige des environs de Corté, il fit gouverner le lougre comme la circonstance l'exigeait.

Le résultat qu'aurait la chasse n'inspirait guère moins d'intérêt à bord de *la Proserpine* qu'à bord

du *Feu-Follet*. Si la frégate n'avait rien à craindre, elle avait à se venger, et elle désirait avoir l'honneur de la prise du plus hardi corsaire qui fût sorti des ports de France. Pendant quelques minutes, lorsqu'elle arriva à l'extrémité occidentale de l'île d'Elbe, ce fut une sérieuse question de savoir si elle pourrait la doubler comme le lougre l'avait fait, car il avait passé à une encablure des rochers sur le bord des brisants, et beaucoup plus près d'eux que la frégate n'osait le faire; mais elle avait pris la brise à une plus grande distance de la terre que *le Feu-Follet*, et elle pouvait espérer de tourner le promontoire sans changer de bordée. Virer de bord; c'eût été abandonner la chasse, car elle aurait été portée au nord, tandis que le lougre filait au sud-ouest à raison de sept nœuds. La largeur du canal n'est que d'environ trente milles, et elle n'aurait pas eu le temps de regagner la distance qu'elle aurait perdue.

Cette hésitation causa un moment d'impatience fébrile à bord de *la Proserpine*, tandis qu'elle approchait rapidement du promontoire. Le point capital était de le doubler sans virer de bord. Les apparences étaient favorables et annonçaient une eau profonde près du rivage; mais on a toujours à craindre des rochers près des côtes montagneu-

ses. D'ailleurs, le promontoire était comparativement peu élevé, et c'était un indice qu'on ne devait pas s'en approcher de trop près. Winchester était dans son cadre, souffrant de sa blessure; Griffin et le troisième lieutenant étaient près du capitaine, et partageaient vivement ses désirs et ses inquiétudes.

— Le voilà, le voilà au beau milieu des brisants! s'écria le capitaine Cuff en voyant le lougre faire la tentative de doubler le promontoire. Il faut que ce Raoul Yvard soit déterminé à faire naufrage plutôt que de se laisser prendre. Il veut jouer son va-tout.

— Je ne le crois pas, capitaine, dit Griffin; la côte est accore dans ces environs, et *la Proserpine* elle-même trouverait assez d'eau dans l'endroit où est maintenant le lougre : j'espère que nous ne serons pas obligés de virer.

— Oui, tout cela est fort bon à dire quand on n'est pas responsable; mais devant un conseil de guerre, et quand il s'agirait d'une punition, toute la faute serait rejetée sur mes épaules, si *la Proserpine* laissait ses os dans ces parages. Non, non, Griffin; il faut que nous passions à une bonne encablure au vent de cet endroit, ou je vire de bord, quand même on ne devrait jamais prendre Raoul Yvard.

— Par saint George ! voilà qu'il touche ! s'écria Yelverton, le troisième lieutenant; et pendant un instant on crut véritablement à bord de la frégate que *le Feu-Follet* avait échoué, une vague écumante se déferlant sous le vent du lougre. Mais cette idée ne dura qu'un moment, car on vit ce petit bâtiment continuer sa course aussi rapidement qu'auparavant, et une minute ou deux après, il laissa un peu arriver pour soulager sa mâture, ayant été obligé auparavant de serrer le vent le plus possible, afin de doubler la pointe de l'extrémité de la terre qu'on regardait comme le point dangereux. La frégate était à deux bons milles en arrière, et au lieu de perdre quelque chose de son avantage, elle était tenue si près du vent qu'elle touchait de temps en temps. Elle avait d'autant moins à craindre que la mer était parfaitement calme, et que le bâtiment n'avait pas de dérive. Cependant c'était à peine si la frégate semblait être arrivée à la pointe qu'il était jugé indispensable de doubler, et comme les bâtiments font rarement mieux qu'ils ne semblent devoir faire, il devint très-douteux à bord de *la Proserpine*, quand elle fut près du promontoire, qu'il lui fût possible d'y parvenir.

— Je crains, capitaine, que nous n'ayons jamais assez de large pour cela, dit Griffin avec un

mouvement d'impatience; la frégate porte aujourd'hui sous le vent d'une manière inconcevable.

— Elle ne s'est jamais mieux comportée, Griffin. J'espère réellement qu'il y a ici un léger courant qui porte au large : nous découvrons déjà les montagnes de la Corse au delà de ce promontoire. Vous voyez que le squelette de *la Divina Provvidenza* a fait le tour de la baie, et qu'il en sort du côté du vent.

— Un tel courant nous serait vraiment fort utile; tout est prêt dans les porte-haubans, capitaine; jetterons-nous le plomb?

Le capitaine répondit par un signe d'assentiment, et le plomb fut jeté. La frégate filait alors huit nœuds, et l'homme qui était dans les porte-haubans ne trouva pas de fond avec une ligne de quinze brasses. On recommença l'épreuve deux ou trois fois, et le résultat fut le même. Tout allait donc bien, et, d'après l'ordre du capitaine, toutes les voiles furent bien étarquées, les amures et écoutes furent mises à joindre, on brassa et on boulina partout le plus près possible, afin de rendre les voiles plates comme des planches. Le moment de la crise approchait; les cinq minutes qui allaient s'écouler devaient être décisives.

— Lancez la frégate un peu dans le vent jusqu'à faire fasier les voiles, monsieur Yelverton,

dit Cuff à l'officier de quart; nous devons ici faire tous nos efforts pour nous élever; car une fois par le travers des brisants, il faut tenir les voiles pleines, afin de rendre la frégate sensible au gouvernail. Bien! Rencontrez maintenant, et que les voiles portent bien.

Cette épreuve fut répétée deux fois, et chaque fois la frégate gagna sa longueur de distance au vent; mais elle perdit plus de trois fois cette distance par la diminution de sa vitesse. Enfin, le moment critique arriva, et un silence dans lequel une anxiété nerveuse se mêlait à l'espérance, régna dans tout le bâtiment. Tous les yeux passaient successivement des voiles aux brisants et des brisants aux voiles, et ensuite au remous de la frégate.

En de pareils moments, la voix de l'homme qui tient la sonde prévaut sur tous les autres sons, et le cri par lequel il annonce la profondeur de l'eau est écouté avec une attention que le chant d'une sirène ne pourrait obtenir. Le plomb fut jeté bien des fois dans la mer pendant que la frégate continuait sa route, et la réponse aux questions du capitaine fut toujours la même. — Point de fond avec une ligne de quinze brasses. Mais à l'instant même où elle venait d'être faite pour la dernière fois, un cri s'éleva des grands porte-

haubans au vent : — Sept brasses ! Cet avis arriva si inopinément à l'oreille du capitaine, qu'il sauta sur la lisse du couronnement, d'où il avait en pleine vue tout ce qu'il avait besoin de voir, et il cria d'une voix de Stentor :

—Une autre sonde, monsieur ! Dépêchez-vous, mon brave ! Dépêchez-vous !

A peine finissait-il de parler qu'il entendit la réponse : — Six brasses !

— Pare à virer ! s'écria Cuff; veillez à ce que rien ne gêne la manœuvre, messieurs ! Plus d'activité, mes enfants, plus d'activité !

— Quatre brasses et demie !

— Attention ! que diable faites-vous sur ce gaillard d'avant, monsieur? Êtez-vous prêts sur l'avant ?

— Nous le sommes tous, capitaine.

— La barre sous le vent; la barre toute sous le vent !

— Neuf brasses !

— Rencontrez ! la barre au vent ! amurez et bordez la misaine ! larguez la brigantine et les boulines de l'arrière. Comme cela ! Bien ! Bien ! Elle a tourné comme une toupie; mais, par Jupiter, nous la tenons, messieurs. Halez encore les boulines partout. Que dit la sonde à présent?

— Point de fond à quinze brasses, capitaine.

Nous n'avons rien eu de mieux de toute la journée.

— Comme cela! vos voiles sont bien pleines; n'arrivez pas de là. Très-bien! continuez comme cela. Eh bien! Griffin! par le ciel, nous l'avons frisé de près. Quatre brasses et demie commençaient à avoir quelque chose d'inquiétant dans une partie du globe où un roçher ne se gêne pas pour lever le nez à quinze ou vingt pieds tout d'un coup et se montrer à un marin. Mais nous avons passé la pointe, et voici la terre qui s'incline au sud, comme un homme attaqué de consomption, sous le vent de notre frégate. Je ne voudrais pas me retrouver dans une nasse si infernale pour une douzaine de Raoul Yvard.

— Un danger passé n'en est plus un, capitaine, dit Griffin en riant. Ne croyez-vous pas, capitaine, que nous pourrions laisser porter d'environ un demi-quart? Ce serait précisément la bonne allure de la frégate, et je vois que le lougre navigue avec un peu de largue dans ses voiles, pour ménager son grand mât, à ce que jè soupçonne. Je suis sûr d'en avoir vu voler des éclats, quand nous l'avons régalé d'une dose de vingt-deux pilules.

— Vous pouvez avoir raison, monsieur Griffin? Mollissez un peu la barre, monsieur Yelverton. Si maître Yvard continue sa route actuelle

une heure de plus, Biguglia se trouvera trop au vent pour qu'il puisse y arriver; et quant à Bastia, il n'a jamais pu en être question. Il y a une rivière nommée Golo dans laquelle il pourrait entrer, et je crois assez que c'est son projet. Au surplus, dans quatre heures d'ici nous saurons son secret.

Et ces quatre heures ne manquèrent pas d'intérêt. Il n'y avait du vent que plein un chapeau, mais c'était une bonne brise venant de l'ouest, et qui semblait être née de la chaleur de la semaine précédente, et avoir réuni en elle la force de deux ou trois zéphyrs. Elle n'était pourtant pas assez forte pour qu'aucun des deux commandants songeât à prendre des ris; car, dans les circonstances où ils se trouvaient, il aurait fallu de graves raisons pour que l'un ou l'autre s'y décidât; mais elle obligea pourtant *la Proserpine* à ferler ses perroquets de misaine et d'artimon, et consola Raoul de la perte de son mât de tape-cul. Lorsqu'il eut doublé le promontoire, et dans un moment où il s'imaginait que la frégate allait être obligée de virer, il saisit cette occasion pour amener sa misaine, la désenverguer, en enverguer une autre et la hisser, opération qui prit quatre minutes à vue de montre. Il en aurait fait autant à son autre voile avariée, mais le mât en valait à peine le

risque, et il pensa que les trous faits à la toile par les boulets pourraient produire le même effet que des ris, et diminuer sa pression sur le mât. En ces quatre heures, il n'y eut pas la différence d'un demi-nœud dans la distance parcourue par les deux bâtiments, quoique chacun d'eux eût traversé plus de trente milles d'eau. Durant ce temps, ils s'étaient rapidement approchés de la côte de la Corse, dont les montagnes escarpées et couvertes de neiges presque éternelles, avaient brillé à leurs yeux sous les rayons du soleil de l'après-midi, quoiqu'elles fussent à plusieurs lieues dans l'intérieur des terres. Mais alors la conformation de la côte se distinguait aisément, et une heure avant que le soleil disparût, Raoul prit ses rames pour se diriger vers la rivière dans laquelle il avait dessein d'entrer. La côte orientale de la Corse est aussi dépourvue de baies et de havres que la côte occidentale en est riche ; et, dans des circonstances ordinaires, le Golo, vers lequel Raoul faisait route, n'aurait jamais été regardé comme un lieu de refuge convenable. Mais Raoul avait une fois mouillé dans son embouchure, et il pensait que c'était précisément l'endroit où il pourrait échapper à son ennemi. Il y avait des basfonds à son entrée, et il croyait, avec assez de raison, que cette circonstance ferait sentir au ca-

pitaine Cuff la nécessité de la circonspection.

Lorsque le soir approcha, la force du vent commença à diminuer, et toutes les craintes de l'équipage du lougre disparurent. Tous les mâts avaient résisté, et Raoul n'hésita plus à confier une nouvelle vergue et une nouvelle voile à son grand mât avarié. Elles furent bientôt établies l'une et l'autre, et l'on s'occupa sur-le-champ des autres réparations. La supériorité de la marche du lougre était alors si grande qu'on n'y avait plus aucune inquiétude sur le résultat de la chasse; et Raoul pensa un instant à longer la côte et à gagner Bastia, où il pourrait même se procurer un nouveau grand mât s'il en avait besoin. Mais, en y réfléchissant, il abandonna ce projet comme étant trop hasardeux, et il continua à faire route vers l'embouchure du Golo.

Pendant toute la journée, *la Proserpine* n'avait hissé aucun pavillon, si ce n'est à l'instant où elle avait envoyé une bordée au lougre, et pendant le combat de courte durée qui avait eu lieu entre ses canots et ce bâtiment. Il en était de même du *Feu-Follet;* Raoul n'avait hissé le pavillon tricolore que lorsqu'il avait attaqué la felouque et les canots, et il ne l'avait conservé que jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucune apparence d'un renouvellement d'hostilités. Lorsque les deux navires

s'approchèrent de la côte, on vit plusieurs bâtiments côtiers dont les uns luttaient contre le vent d'ouest, tandis que les autres en profitaient; mais tous semblaient se méfier du lougre, et cherchaient à l'éviter autant qu'ils le pouvaient. Raoul n'y faisait aucune attention, car il savait qu'ils étaient montés par ses compatriotes, à moins que ce ne fussent des contrebandiers, dont la prise lui causerait plus d'embarras qu'elle ne lui rapporterait de profit. La Corse appartenait alors à la France; la possession temporaire et imparfaite qu'en avaient eue les Anglais avait cessé trois ou quatre ans auparavant. Raoul était donc sûr d'y trouver bon accueil partout où il aborderait, et protection partout où il serait possible de lui en accorder. Tel était l'état des choses, quand, à l'instant où le lougre se préparait à entrer dans les bas-fonds, *la Proserpine* vira tout à coup vent devant, et parut donner toute son attention aux bâtiments côtiers, dont trois ou quatre étaient si près d'elle qu'elle les captura presque sans qu'ils cherchassent à lui échapper.

Il parut à Raoul et à tout son équipage que les Anglais saisissaient ces malheureux bâtiments uniquement par esprit de vengeance; car les navires de la force de *la Proserpine* n'avaient pas coutume de se détourner de leur chemin pour mo-

lester de pauvres pêcheurs et des bâtiments côtiers. Il s'ensuivit assez naturellement quelques exécrations contre les Anglais; mais la nécessité de donner toute son attention aux passes difficiles qui se trouvaient entre les bas-fonds chassa bientôt toute autre pensée de l'esprit du hardi corsaire, et il ne songea plus qu'à ce qui avait rapport à la sûreté de son bâtiment.

A l'instant où le soleil se couchait, *le Feu-Follet* jeta l'ancre. Il avait choisi un mouillage assez avancé dans les bas-fonds pour être hors de la portée des canons de la frégate, quoiqu'il fût à peine dans la rivière, ce que le peu de profondeur de l'eau n'aurait pas permis; mais il avait, où il était, tout l'abri que les circonstances, le temps et la saison exigeaient. De son côté, *la Proserpine* ne montra aucune intention de renoncer à sa poursuite, car, arrivée à la hauteur de l'embouchure, elle mouilla aussi avec une de ses ancres de bossoir à environ deux milles au large du lougre. Elle parut avoir changé d'avis relativement aux bâtiments côtiers qu'elle avait capturés, car, après une courte détention, elle leur permit de continuer leur route : mais un calme étant survenu, ils ne purent s'en éloigner beaucoup avant l'arrivée de la brise de terre. Ce fut dans cette position relative que les deux bâtiments ennemis

se disposèrent à passer la nuit. On prit à bord de chacun d'eux les précautions nécessaires pour assurer l'ancrage, on mit tout en ordre sur les ponts, en un mot on suivit toute la routine ordinaire aussi régulièrement que si l'on eût été dans un port ami.

III.

« L'esprit humain, cette faculté si élevée, palais et trône où la raison, cette reine portant le sceptre, siége pour rendre ses jugements. Oh! quel est celui qui, s'en approchant d'un pas silencieux, ne reconnaîtra pas, dans sa faiblesse, la mystérieuse merveille de cette faculté si élevée — l'esprit humain? »

Anonyme.

Il est inutile d'insister sur l'aspect glorieux de la Méditerranée; il est familier à tous ceux qui ont voyagé sur ses eaux, et une foule d'ouvrages l'ont peint à l'imagination des lecteurs de tous les pays et de tous les siècles. Cependant il y a des jours et des ombres qui sont particuliers à chaque

tableau, et celui que nous esquissons en offre qui méritent un mot en passant. Un coucher du soleil au milieu de l'été, sur ses côtes, peut ajouter aux beautés de presque toutes les scènes. Telle était l'heure à laquelle Raoul jeta l'ancre, et Ghita qui était montée sur le pont dès que la chasse avait été terminée, et qu'on avait regardé le danger comme passé, se dit qu'elle n'avait jamais vu l'Italie, ni les eaux bleues de la Méditerranée, sous un aspect plus aimable.

Les ombres des montagnes se projetaient bien loin sur la mer longtemps avant que le soleil fût descendu sur l'horizon, parsemant tous les charmes du soir sur la côte orientale quelque temps avant de les faire partager à celle qui faisait face à l'occident. La Corse et la Sardaigne semblent être de vastes fragments des Alpes, jetés dans la mer par quelque convulsion de la nature, encore en vue de leur lit natal, et ressemblent, en quelque sorte, à des avant-postes de ces grandes murailles de l'Europe. Leurs montagnes ont la même formation, les mêmes pics blancs, — du moins pendant la plus grande partie de l'année, — et leurs flancs ont le même aspect mystérieux et déchiré. Cependant, indépendamment de leurs autres beautés, elles en ont une qui manque à la plupart des montagnes de la Suisse, quoiqu'on en

rencontre des traces en Savoie et du côté méridional des Alpes; elles ont cet étrange mélange du doux et du sévère, du sublime et du beau, qui caractérise si particulièrement la nature enchanteresse de l'Italie. Tel était en ce moment l'aspect de tout ce qui était visible du pont du *Feu-Follet.* La mer, avec sa teinte d'un bleu foncé, perdait toutes les traces du vent d'ouest, et devenait lisse comme la surface d'une glace; les montagnes, de l'autre côté, avaient un air grand et solennel, et montraient leurs contours raboteux qui se dessinaient sur un ciel brillant de toute la pompe qui termine le jour; tandis que les vallées et les plaines plus voisines prenaient un air mystérieux, mais doux, couvertes par l'ombre des montagnes. Pianosa était presque en face, à une vingtaine de milles, s'élevant hors de l'eau comme un phare; l'île d'Elbe se montrait au nord-est, mais ne paraissait plus alors qu'une pile sombre et confuse de montagnes; et Ghita, une ou deux fois, crut distinguer sur la côte de l'Italie les contours obscurcis du mont Argentaro, où était sa demeure, quoique la distance, qui était de soixante à soixante et dix milles, rendît ce fait invraisemblable. A deux milles en mer, on voyait la frégate à l'ancre, ses voiles ferlées, ses vergues brassées carré, tout en bon ordre, tout à sa place sur son

pont, et formant un tableau parfait de symétrie. Il y a dans la vie, sur mer comme sur terre, des hommes de toute espèce, les uns prenant les choses comme elles viennent et se contentant de remplir leurs devoirs de la manière la plus tranquille, les autres concevant le même attachement pour leur navire qu'un fat pour sa propre personne, et ne se trouvant heureux qu'en cherchant à l'embellir. La sagesse en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, se trouve entre les deux extrêmes : l'officier qui songe trop à l'apparence extérieure de son bâtiment accorde rarement une attention suffisante aux grands objets pour lesquels il a été construit et lancé à la mer; et celui qui est tout à fait indifférent à cette apparence, a presque toujours l'esprit occupé de choses étrangères à ses devoirs et à sa profession, — si son esprit s'occupe de quelque chose. Cuff tenait presque le juste milieu, inclinant peut-être un peu trop vers le dandy marin. *La Proserpine*, grâce aux constructeurs de Toulon, passait alors pour la plus belle frégate qui flottât sur la Méditerranée; et en sa qualité de beauté reconnue, tous ceux qui avaient des rapports avec elle aimaient à la décorer, et à montrer ses belles proportions avec le plus d'avantage possible. Tandis qu'elle était mouillée sur une seule ancre, Raoul, qui se trou-

vait juste hors de la portée de ses canons, ne put s'empêcher de la regarder avec envie, et un sentiment plein d'amertume s'éleva dans son cœur, en songeant aux accidents fortuits de la naissance et de la fortune qui lui ôtaient tout espoir de s'élever jamais au commandement d'un pareil bâtiment, et qui semblaient le condamner à n'être que corsaire toute sa vie.

La nature avait destiné Raoul Yvard à un poste beaucoup plus élevé que celui qu'il paraissait devoir toujours occuper dans sa carrière. Il était entré dans le monde sans aucun des avantages qui accompagnent les accidents de la naissance, et cela dans un moment de l'histoire de sa grande nation où les sentiments de la religion et de la morale y avaient été plus qu'ébranlés par la violente réaction qui avait renversé les abus de tant de siècles. Cependant, ceux qui s'imaginent que la France, considérée dans son ensemble, fut coupable des excès horribles qui déshonorèrent sa lutte pour conquérir sa liberté, ne connaissent guère la grande masse de sentiments moraux qui resta intacte au milieu de toutes les abominations de ce temps, et prennent les crimes de quelques êtres détestables, et les exagérations de quelques esprits égarés, pour des preuves d'une dépravation radicale et universelle. Même la France du

règne de la terreur n'est guère responsable que de cette mollesse qui fait de la plupart des hommes des instruments placés entre les mains des intrigants et des enthousiastes, doués de plus d'activité. — L'Amérique tolère souvent des erreurs, qui ne diffèrent que par le degré des conséquences, par suite d'une même soumission aveugle à des impulsions quelconques ; et ce degré dépend même plus des accidents de l'histoire et des causes naturelles, que de l'influence qu'on doit attribuer à tel ou tel parti. Il en était de Raoul comme de son pays; l'un et l'autre étaient la créature des circonstances, et si ce jeune homme avait quelques-uns des défauts de sa nation et de son siècle, il en avait aussi la plupart des grandes qualités. Le relâchement de ses idées religieuses, qui était son principal défaut aux yeux de Ghita, et qui ne pouvait manquer d'en paraître un très-grand à une jeune fille élevée comme elle l'avait été et ayant des sentiments de la plus haute piété, était l'erreur du jour, et Raoul avait du moins adopté cette erreur de bonne foi, circonstance qui le rendait pour celle qu'il aimait, l'objet d'un pieux et saint intérêt, presque aussi puissant que la tendresse naturelle de son sexe pour celui à qui elle avait accordé toute son affection.

Tant qu'avait duré ce court combat contre les

canots, et pendant le peu de temps qu'il avait été sous le feu de la frégate, Raoul avait été lui-même. Le tumulte et l'agitation d'un engagement l'armaient toujours de la force d'âme nécessaire pour des actions dignes de la réputation qu'il avait acquise; mais pendant le reste de la journée, il n'avait senti que peu de dispositions à guerroyer. Une fois assuré que ses mâts étaient encore solides, la chasse ne lui avait causé que peu d'inquiétude; et maintenant qu'il était à l'ancre sur une eau peu profonde, il se sentait à peu près comme le voyageur qui trouve une bonne auberge après la fatigue d'une journée pénible. Quand Ithuel lui parla de la possibilité d'une attaque nocturne par les canots, il lui répondit en riant par le proverbe qu'un enfant qui s'est brûlé les doigts craint le feu, et il ne s'en inquiéta guère. Cependant nulle précaution convenable ne fut négligée. Raoul avait coutume d'exiger beaucoup des hommes de son équipage dans les moments d'urgence; mais, en toute autre occasion, il était aussi indulgent qu'un bon père au milieu d'enfants obéissants et respectueux. Cette qualité, et la fermeté et le sang-froid qu'il montrait invariablement dans le danger, étaient le secret de l'influence sans bornes qu'il exerçait sur son équipage; tous ceux qui servaient sous ses ordres étaient bien

convaincus qu'il n'exigeait jamais de personne un devoir pénible sans que la nécessité l'y contraignît.

Dans l'occasion présente, dès que les matelots du *Feu-Follet* eurent soupé, il leur fut permis de se livrer à leurs danses ordinaires, et les chants romantiques de la Provence se firent entendre sur le gaillard d'avant. Il y régnait une gaieté cordiale, et il ne manquait que la présence de quelques femmes pour que cette scène ressemblât à l'amusement du soir d'un hameau sur la côte. Le beau sexe n'était pourtant pas complétement absent, ni en idée ni en personne. Les chansons étaient remplies d'une galanterie chevaleresque, et Ghita les écoutait avec plaisir et intérêt. Elle était assise sur la lisse du couronnement, son oncle debout à son côté, tandis que Raoul se promenait sur le gaillard d'arrière et s'arrêtait à chaque tour pour exprimer quelque pensée ou quelque désir, à des oreilles qui étaient toujours attentives. Enfin les chants et la danse se terminèrent, et tous les matelots descendirent sous le pont pour se jeter dans leurs hamacs, à l'exception de ceux qui devaient être de quart. Ce changement fut aussi frappant que subit. Le silence solennel d'une nuit éclairée par les étoiles succéda au rire léger, aux chants mélodieux, et à l'enjouement un peu bruyant

d'hommes dont la gaieté naturelle semblait être restreinte par une sorte de civilisation supérieure à celle des marins des autres pays, et qui faisait que, quoique sans éducation à bien des égards, ils blessaient bien rarement les convenances, ce qui arrive si souvent aux marins de la race anglo-saxonne. L'air frais commença bientôt à descendre des montagnes, et flottant sur la mer échauffée pendant la journée, il donna naissance à une légère brise de terre, qui soufflait exactement en sens contraire de celle qui, à peu près à la même heure, partait du continent voisin. Il n'y avait pas de lune, mais on ne pouvait dire que la nuit fût obscure, car des myriades d'étoiles brillaient dans le firmament, et remplissaient l'atmosphère d'une lumière qui servait à rendre les objets suffisamment distincts, et qui les laissait dans un demi-jour qui convenait à la scène et à l'heure. Raoul sentit l'influence de toutes ces circonstances à un degré extraordinaire, et elles le disposèrent à des pensées plus calmes que celles qui l'occupaient toujours dans ses moments de loisir. Il s'assit près de Ghita, dont l'oncle venait de descendre dans sa chambre pour se mettre à genoux et faire ses prières.

On n'entendait plus alors un seul pied s'appuyer sur le pont du lougre. Ithuel s'était porté

près d'une bitte de bossoir, d'où il surveillait sans cesse son ancienne ennemie *la Proserpine*, la proximité de ce bâtiment ne lui permettant pas de dormir. Deux marins expérimentés qui formaient seuls le quart du mouillage, comme on l'appelle, étaient stationnés à part l'un de l'autre, afin qu'ils ne pussent causer; l'un sur le bossoir de tribord, l'autre dans les haubans du grand mât; tous deux surveillant avec vigilance la mer et tout ce qui flottait sur son sein. En ce lieu retiré, ces objets étaient nécessairement en petit nombre, et ils ne se composaient que de la frégate, du lougre et de trois bâtiments côtiers que *la Proserpine* avait pris avant que la nuit tombât, et qu'elle avait relâchés ensuite. Un de ces bâtiments occupait à peu près le point milieu entre la frégate et *le Feu-Follet*, ayant jeté l'ancre après avoir fait des efforts infructueux pour avancer au nord, à l'aide du vent d'ouest expirant. Quoique la légère brise de terre qu'il faisait alors eût pu suffire pour le porter vers sa destination à raison d'un nœud ou deux, il semblait préférer rester où il était, et laisser une nuit de repos à son équipage, plutôt que de remettre à la voile sur-le-champ. La situation de cette felouque, et la circonstance qu'elle avait été abordée par la frégate pendant la soirée, l'avaient d'abord rendue

suspecte à Raoul, et il avait ordonné qu'on la surveillât avec attention; mais on n'avait rien découvert qui tendît à confirmer ses soupçons. Les mouvements de son équipage, — la manière dont on avait jeté l'ancre, — la tranquillité complète qui régnait sur son bord, et même le mauvais arrangement de ses mâts et de son gréement, convainquirent Raoul que ses matelots n'avaient jamais servi sur un bâtiment de guerre. Cependant comme elle n'était qu'à un mille du lougre du côté de la mer, elle devait être surveillée, et le marin qui était en vigie dans les haubans, était rarement une minute sans y fixer ses yeux. Le second bâtiment côtier était un peu au sud de la frégate, portant toutes ses voiles et se dirigeant vers la terre, sans doute dans la vue de profiter autant que possible de la brise qui venait des montagnes. Sa position avait été déterminée une heure auparavant, et pendant tout ce temps elle n'avait changé que d'un demi-quart, quoiqu'il ne fût pas à une lieue; ce qui prouvait combien il y avait peu de vent. Le troisième, qui était une petite felouque, était au nord; mais, depuis l'arrivée de la brise de terre, si on pouvait l'appeler une brise, il cherchait à tourner lentement au vent, et semblait disposé à traverser les bas-fonds plus près de la terre que l'endroit où était *le Feu-*

Follet, ou à entrer dans le Golo. On pouvait distinguer ses contours obscurs, quoique se dessinant sur la terre, et il avançait lentement en travers sur l'avant du lougre, à environ un demimille plus près de la côte. Comme la rivière avait un fort courant, et que tous les bâtiments avaient le cap tourné vers la terre, Ithuel tournait quelquefois la tête pour voir quels progrès faisait celui-ci ; mais ils étaient si lents, qu'à peine pouvait-on remarquer qu'il changeât de position.

Après avoir regardé autour de lui en silence pendant quelques minutes, Raoul leva les yeux vers le ciel, et considéra les étoiles.

— Vous ne savez probablement pas, Ghita, dit-il, à quoi peuvent nous servir et nous servent ces étoiles, à nous autres marins? Avec leur aide, nous sommes en état de dire où nous nous trouvons, au milieu du plus vaste Océan, — de connaître tous les points du compas, — d'être en quelque sorte chez nous, même quand nous en sommes le plus éloignés. Le marin européen doit du moins aller bien loin au sud de l'équateur, avant qu'il ne voie plus les mêmes étoiles qu'il aperçoit du seuil de la porte de la maison de son père.

— C'est une nouvelle idée pour moi, répondit Ghita, vivement frappée du sentiment poétique

de ces expressions, et je suis surprise, Raoul, que vous ne m'en ayez jamais parlé jusqu'à présent. C'est une grande chose que ces astres aient le pouvoir de vous reporter chez vous et de vous retracer les objets qui vous sont familiers, quand vous êtes loin de tout ce que vous aimez.

— N'avez-vous jamais entendu dire que des amants fussent convenus de regarder tous les jours à une heure fixe une certaine étoile afin que leurs pensées pussent se rencontrer malgré l'immensité des mers et des terres qui les séparaient?

— C'est une question à laquelle vous pouvez répondre vous-même, Raoul, tout ce que j'ai jamais entendu dire de l'amour et des amants étant sorti de votre bouche.

— Eh bien! donc, je vous le dis; et j'espère que nous ne nous séparerons pas sans avoir choisi notre heure et notre étoile, — si toutefois nous nous séparons encore. — Si je ne vous en ai point parlé plus tôt, Ghita, c'est parce que vous êtes toujours présente à ma pensée. — Je n'ai besoin d'aucune étoile pour me rappeler le mont Argentaro et les Tours.

Si nous disions que Ghita entendit ces mots sans plaisir, ce serait l'élever trop au-dessus d'une faiblesse aussi naturelle qu'aimable. Son cœur

s'ouvrait toujours aux protestations de tendresse de Raoul, et rien n'était plus agréable à son oreille que les assurances qu'il lui donnait de son dévouement et de son amour. La franchise avec laquelle il convenait de ses défauts, et surtout de l'absence de ce sentiment religieux qui avait tant de prix aux yeux de sa maîtresse, donnait un nouveau poids à ses paroles, quand il parlait de sa tendresse. Quoique Ghita rougît en ce moment en l'écoutant, elle ne sourit pas, et parut mélancolique. Elle fut près d'une minute sans lui faire aucune réponse, et quand elle répondit, ce fut d'une voix basse qui annonçait l'intensité de ses sentiments et de ses pensées.

— Ces astres peuvent avoir un usage plus relevé, dit-elle; regardez-les, Raoul; nous ne pouvons les compter, car lorsque nos yeux se fixent sur l'espace, ils semblent sortir les uns après les autres des profondeurs du ciel, et se moquer de tous nos calculs. Nous voyons qu'il y en a des milliers, et nous pouvons croire qu'il en existe des myriades. Vous devez avoir appris, puisque vous êtes navigateur, que ces astres sont des soleils comme le nôtre, autour desquels tournent d'autres mondes; or, comment est-il possible de voir et de savoir tout cela, sans croire à un Dieu, et sentir notre néant?

— Je ne conteste pas qu'il existe un pouvoir pour gouverner tout cela, Ghita ; mais je soutiens que c'est un principe, et non un être ayant notre forme ; — que c'est la cause de toutes choses, et non une divinité.

— Qui dit que Dieu soit un être ayant notre forme, Raoul ? Personne ne le sait, — personne ne peut le savoir, — personne ne le dit parmi ceux qui le respectent et qui l'adorent comme ils le doivent.

— Vos prêtres ne disent-ils pas qu'il a créé l'homme à son image ? n'est-ce pas lui avoir donné sa forme et sa ressemblance ?

— Point du tout, mon cher Raoul. C'est l'avoir créé à l'image de son esprit. L'homme a reçu une âme qui partage, quoique à un bien faible degré, l'essence impérissable de Dieu, et c'est en ce sens qu'il a été créé à son image. Personne ne peut avoir osé en dire davantage. Mais quel être, que celui qui est le maître de tous ces mondes brillants !

— Ghita, vous connaissez ma manière de penser sur tout cela, et vous savez aussi que je ne voudrais pas dire un seul mot qui pût vous blesser ou vous affliger.

— Ce n'est pas votre manière de *penser*, Raoul, c'est votre manière de *parler* qui fait toute la dif-

férence entre nous. Nul homme qui pense ne peut douter de l'existence d'un être supérieur à tout ce qui se trouve dans tout l'univers, et qui est le créateur de toutes choses.

— Si vous voulez dire d'*un principe*, Ghita, j'en conviens avec vous; mais si vous parlez d'*un être*, je demande la preuve de son existence. Qu'il existe un principe puissant qui ait créé tous ces astres et placé toutes ces étoiles dans le firmament, c'est ce dont je n'ai jamais douté, car ce serait révoquer en doute un fait que j'ai tous les jours sous les yeux; mais supposer un être capable de produire tout cela, ce serait croire à un être que je n'ai jamais vu.

— Et pourquoi ne pas supposer qu'un être a pu créer tout cela aussi bien que ce que vous appelez un principe?

— Parce que je vois tous les jours des principes au-dessus de mon intelligence à l'œuvre tout autour de moi. — Parce que j'en vois dans cette lourde frégate, qui gémit sous le poids de son artillerie, et qui flotte sur cette eau si légère; — dans les arbres qui croissent sur la terre dont nous sommes si voisins; — dans les hommes, les animaux, les oiseaux, les poissons qui naissent et qui meurent; mais je ne vois ni ne connais aucun être qui soit en état de faire tout cela.

— C'est parce que vous ne connaissez pas Dieu; il est le créateur des principes dont vous parlez, et il est infiniment plus puissant que tous vos principes.

— Cela est aisé à dire, Ghita, mais difficile à prouver. Je prends un gland et je le plante dans la terre; avec le temps il devient une plante, et avec les années un grand arbre. Or, tout cela dépend d'un principe mystérieux qui m'est inconnu, mais dont l'existence m'est démontrée, car je puis moi-même mettre ce principe en action en creusant la terre et en y plaçant une graine. Je puis même aller plus loin, du moins jusqu'à un certain point, car en choisissant convenablement le sol et la saison, je puis accélérer ou retarder à mon gré la croissance de la plante, et même influer sur la conformation de l'arbre.

— Sans doute, Raoul; jusqu'à un certain point, vous pouvez faire tout cela, et vous le pouvez précisément parce que vous avez été créé à l'image de Dieu. La faible ressemblance que vous avez avec cet être tout-puissant, vous met en état de faire ce qui est impossible aux autres créatures. Si vous étiez son égal, vous pourriez créer le principe dont vous parlez, et que votre aveuglement prend pour celui qui en est le maître.

Ces mots furent prononcés avec plus d'émotion

que Ghita n'en avait montré dans leurs fréquentes conversations sur ce sujet, et d'un ton si solennel, qu'il fit tressaillir celui auquel ils étaient adressés. Ghita n'était pas philosophe, dans l'acception commune de ce mot, tandis que Raoul croyait l'être beaucoup, malgré l'éducation imparfaite qu'il avait reçue; et cependant, les sentiments fortement religieux de la jeune fille développaient tellement ses facultés naturelles, qu'il s'étonnait souvent de l'entendre employer les meilleurs arguments à l'appui d'une cause qu'il se flattait de si bien connaître.

— Je crois, Ghita, répondit Raoul, que nous nous entendons à peine. Je ne prétends pas voir plus qu'il n'est permis à l'homme, ni comprendre plus qu'il ne lui est donné; mais cela ne prouve rien; car l'éléphant comprend plus que le cheval, et le cheval plus que le poisson. Il y a un principe qui gouverne tout dans le monde, et ce principe, nous l'appelons la nature. C'est elle qui a produit tous ces mondes que nous voyons parcourir l'espace, et tous les mystères de la création; et une de ses lois, c'est que rien de ce qu'elle a produit ne comprendra ses secrets.

— Vous n'avez qu'à vous imaginer que votre principe est un esprit, Raoul, — un être qui ne peut tomber sous nos sens, pour avoir le Dieu des

chrétiens. Est-il plus difficile de croire en lui qu'en votre principe inconnu, comme vous l'appelez? Vous savez que vous pouvez construire un lougre, — trouver dans le soleil et les astres, à l'aide de votre raison, les moyens de traverser le vaste Océan, — pourquoi ne pas supposer qu'il existe un être supérieur qui peut faire encore davantage? Vous-même vous pouvez neutraliser le pouvoir de votre grand principe; vous pouvez empêcher la graine de croître et abattre l'arbre, et si le principe peut être ainsi détruit, quelque accident peut un jour détruire toute la création en en détruisant le principe. — Je n'ose vous parler de la révélation, car je sais que vous vous en moquez.

— Je ne puis pas y croire, chère Ghita, mais je ne me moque de rien de ce que vous dites et de ce que vous respectez.

— Je vous en remercîrais, Raoul, si je ne sentais que ce serait prendre pour moi un hommage qui doit être porté bien plus haut. — Mais voici ma guitare, et je regrette que l'hymne à la Vierge n'ait pas été chantée ce soir à bord de votre lougre. Vous ne sauriez croire quelle douceur a une hymne quand elle est chantée sur l'eau. Je l'ai entendu chanter par l'équipage de la felouque qui est entre nous et la frégate, tandis que le vôtre

chantait une chanson provençale à l'éloge de la beauté d'une femme, au lieu d'élever la voix pour célébrer les louanges du Créateur.

— Vous avez dessein de chanter cette hymne, Ghita, sans quoi vous n'auriez pas apporté votre guitare.

— Oui, Raoul, car j'ai toujours trouvé votre âme attendrie après une musique sainte. Qui sait si la merci de Dieu ne daignera pas un jour faire servir les notes de cette hymne à toucher votre cœur!

Il y eut une pause d'un moment, et les doigts de Ghita, pinçant légèrement les cordes de son instrument, firent entendre une symphonie solennelle. Vinrent ensuite les doux sons de l'*Ave maris stella*, accompagnés d'une voix mélodieuse qui aurait pu réellement attendrir un cœur de pierre. Napolitaine de naissance, Ghita avait toute la passion de son pays pour la musique, et elle avait appris quelque chose de la science musicale, qui semble innée chez toutes les nations de cette partie du monde. La nature l'avait douée d'une des voix les plus touchantes de son sexe, — d'une voix moins forte que douce et mélodieuse, et elle ne l'employait jamais à des chants religieux sans un léger tremblement qui en augmentait encore le charme, car c'était la sensibilité qui le causait.

Tandis qu'elle chantait cette hymne bien connue, elle était animée d'un saint espoir que Dieu, dans ses voies miraculeuses, pourrait faire d'elle un instrument pour la conversion de son amant, et cette pensée doubla son talent. Jamais Ghita n'avait si bien chanté, et ce qui le prouva, c'est qu'Ithuel quitta son poste, et passa sur le gaillard d'arrière, pour mieux l'entendre, et que les deux vigies oublièrent momentanément leurs devoirs pour lui donner toute leur attention.

— Si quelque chose pouvait faire de moi un croyant, Ghita, murmura Raoul quand le dernier son eut expiré sur les lèvres de sa maîtresse, ce seraient les accents de votre voix mélodieuse. — Comment donc, monsieur Itouel ! êtes-vous aussi un amateur de musique sacrée?

— La signora a une voix rare, capitaine Roule. Mais nous avons à songer à d'autres affaires. Si vous voulez passer sur l'avant, vous pourrez jeter un coup d'œil sur la petite felouque qui, depuis trois heures, a rampé le long du rivage en avant de nous. J'y vois je ne sais quoi qui ne me paraît pas naturel. Elle semble se rapprocher de nous, et on ne lui voit pas le moindre mouvement dans l'eau. Je regarde cette dernière circonstance comme contre nature pour un bâtiment qui a toutes ses voiles dehors, et avec la brise qu'il fait.

Raoul serra la main de Ghita, et l'invita à descendre dans sa chambre, car il craignait que l'air de la nuit ne nuisît à sa santé. Il se rendit ensuite sur l'avant, d'où il pouvait voir celle des trois felouques qui était le plus près de la côte aussi bien que l'obscurité le permettait, et il éprouva quelque inquiétude en la voyant à si peu de distance du lougre. La dernière fois qu'il en avait remarqué la position, elle était au moins à un demi-mille de distance, et semblait passer en travers sur l'avant du *Feu-Follet*, avec assez de vent pour avoir fait depuis ce temps un mille en avant, et cependant il ne put voir qu'elle se fût avancée dans cette direction autant qu'elle avait dérivé vers le lougre.

— L'avez-vous examinée longtemps? demanda-t-il à Ithuel.

— Depuis qu'elle a paru rester stationnaire, et il y a maintenant une vingtaine de minutes. Je suppose que c'est un bâtiment mauvais voilier; il a été plusieurs heures à faire une lieue, et il y a assez d'air pour qu'un pareil esquif file trois nœuds par heure; il est aisé de comprendre comment il dérive vers nous, car cette rivière a un courant très-fort, comme vous le pouvez voir par le bouillonnement de l'eau sous notre taille-mer; mais, en même temps, je ne vois rien qui puisse l'empê-

cher d'aller en avant. J'en ai déterminé la position, il y a au moins un quart d'heure, par la lumière que vous voyez ici en ligne avec la montagne la plus voisine; et depuis ce temps il n'a pas avancé de cinq fois sa longueur.

— Ce n'est qu'un bâtiment côtier de l'île de Corse, après tout, Itouel. Je ne puis croire que les Anglais voulussent renouer connaissance avec notre mitraille, et tenter un nouvel abordage pour le plaisir de se faire battre une seconde fois.

— Dieu seul le sait : les hommes à bord de cette frégate sont des démons incarnés. Voyez! il fait une bonne brise de nuit, et cette felouque n'est pas à une encablure de nous. Relevez-la par la draille du foc, et vous verrez vous-même comme elle marche lentement en avant.

Raoul suivit ce conseil, et après un court examen il reconnut que la felouque n'avait aucun mouvement visible en avant, tandis qu'elle dérivait avec le courant précisément par le travers du lougre. Cette circonstance le convainquit qu'elle devait avoir des dragues sur l'arrière, ce qui indiquait des intentions hostiles. L'ennemi était probablement en force à bord de cette felouque, et il était important de faire des préparatifs de défense.

Cependant il répugnait encore à Raoul de faire

éveiller tout son monde. Comme tous les hommes doués de sang-froid et de fermeté, il n'aimait point à donner une fausse alarme, et il lui paraissait si invraisemblable que les Anglais eussent si promptement oublié la leçon qu'ils avaient reçue dans la matinée, qu'il pouvait à peine ajouter foi au témoignage de ses sens. Ses hommes avaient travaillé péniblement toute la journée à réparer les avaries du lougre, et la plupart dormaient de ce sommeil profond qui suit la fatigue. Cependant, chaque minute amenait la felouque plus près du *Feu-Follet*, et augmentait le danger si l'ennemi s'en était réellement mis en possession. D'après toutes ces circonstances, il résolut de commencer par la héler, sachant que tout son équipage serait sur le pont en une minute, et que chacun dormait ayant ses armes à son côté, de crainte d'une attaque par les canots de la frégate pendant la nuit.

— Ho ! de la felouque ! s'écria Raoul, ce bâtiment étant déjà trop près pour qu'il eût besoin d'un porte-voix ! Quel est ce bâtiment, et pourquoi a-t-il tant de dérive ?

— *La Belle Corse*, répondit-on en un patois mêlé de français et d'italien, comme Raoul s'y attendait, si l'équipage était celui d'un bâtiment côtier. — Nous sommes frétés pour la Paludella, et nous désirons longer la côte pour tenir le vent

plus longtemps. Notre bâtiment n'est pas bon voilier, et nous dérivons parce que nous sommes en plein milieu du courant.

— En ce cas, vous m'aborderez par le travers. Vous savez que je commande un bâtiment armé, et je ne puis permettre cela.

— Ah! signor! nous sommes amis de la république, et nous ne voudrions pas vous nuire. Nous espérons que vous ne ferez aucun mal à de pauvres mariniers comme nous. Nous allons laisser arriver, s'il vous plaît, et nous passerons sous votre poupe.

Cette proposition fut faite si soudainement, et était si inattendue, que Raoul n'eut le temps d'y faire aucune objection, et quand même il aurait voulu en faire, elle fut exécutée trop promptement pour lui en laisser le moyen. La felouque arriva vent arrière et gouverna presque sur l'avant du lougre, acquérant par l'aide combinée du vent et du courant une vitesse suffisante pour dissiper tous les doutes d'Ithuel.

— Tout le monde en haut pour repousser l'abordage! s'écria Raoul, s'élançant vers le cabestan pour prendre ses armes. Montez vite, mes enfants! montez vite! Il y a ici de la trahison.

Ces mots étaient à peine prononcés que Raoul était déjà de retour sur le pied du beaupré, et les

plus actifs de ses matelots arrivaient successivement sur le pont. Pendant ce court espace de temps, la felouque s'était approchée à environ quarante toises : alors, à la grande surprise de tous ceux qui étaient sur le lougre, elle revint au vent, et se laissa dériver sur *le Feu-Follet* jusqu'à ce qu'elle parût arrêtée par le câble de ce bâtiment, son arrière tourné vers le bossoir de tribord du lougre. En ce moment, et précisément à l'instant où les deux bâtiments venaient en contact, on entendit un bruit d'avirons ; on vit une flamme s'élancer par l'écoutille ouverte de la felouque, et cette lueur fit entrevoir assez loin un canot qui fuyait à force de rames.

— *Un brûlot ! un brûlot !* s'écrièrent une vingtaine de voix en même temps ; et le ton d'horreur qui accompagnait ces cris annonçait l'existence d'un danger qui est peut-être le plus terrible de tous ceux que les marins aient à craindre.

Mais la voix de Raoul Yvard ne se faisait pas entendre. Du moment que son œil avait aperçu la flamme, il avait disparu du beaupré. On ne le revit qu'au bout d'une vingtaine de secondes, et il était alors sur la lisse de couronnement de la felouque ayant sur l'épaule un serre-bosse de rechange qu'il avait ramassé sur le gaillard d'avant.

— Antoine ! François ! Grégoire ! s'écria-t-il

d'une voix de tonnerre, suivez-moi! Que le reste de l'équipage dégage le câble prêt à filer, et qu'on frappe un grelin sur le bout du câble.

L'équipage du *Feu-Follet* était habitué à l'ordre et à une obéissance implicite. Les officiers étaient arrivés sur le pont, et l'on se mit à exécuter les ordres du capitaine. Raoul lui-même avança sur la felouque suivi des trois hommes qu'il avait appelés. Ils n'eurent pas de difficulté à éviter les flammes quoiqu'elles sortissent par l'écoutille en large colonne. Comme Raoul le soupçonnait, la felouque avait été retenue par une chaîne bouclée sur son câble qui facilitait sa dérive sur le lougre. Il prit avec lui une bosse, afin de saisir le bout de la chaîne de la felouque sur son propre câble, passa l'autre bout par l'écubier de la felouque et l'amarra bien à son bord. Cette manœuvre n'était pas sans danger, car le feu menaçait déjà de lui interdire le retour sur son bord. Il réussit pourtant à y arriver sans accident avec les hommes qu'il avait emmenés, et qu'il faisait marcher devant lui. Dès qu'il eut mis le pied sur le gaillard d'avant du *Feu-Follet,* il s'écria :

— Filez le câble, mes enfants, filez-le rondement, si vous voulez préserver notre beau lougre de l'incendie!

Il n'y avait pas un moment à perdre. Le lougre,

étant debout au vent et au courant, cula à mesure qu'on filait du câble; mais d'abord le brûlot, qui n'était déjà plus qu'une nappe de feu, son pont ayant été saturé de goudron, parut disposé à l'accompagner. Cependant, à la grande joie de tous ceux qui se trouvaient à bord du lougre, ils virent bientôt la poupe de la felouque se séparer de leur proue, et, ayant fait une embardée au moyen du gouvernail, en quelques secondes même son beaupré et son foc avaient échappé au danger. La felouque resta stationnaire, tandis que le lougre s'en éloignait en culant brasse à brasse, et il se trouva enfin à distance suffisante de cette masse embrasée.

Tous ces événements se passèrent en moins de cinq minutes, et tout avait été fait avec un sang-froid et une promptitude qui semblaient tenir de l'instinct plutôt que de la raison. La voix de Raoul ne se fit entendre que pour donner le peu d'ordres que nous avons rapportés; et quand, à la lumière éblouissante qui illuminait le lougre et la surface de l'eau jusqu'à une certaine distance, et qui produisait même la clarté d'un beau midi, il vit Ghita regarder ce spectacle avec un air d'admiration mêlée de terreur, il s'approcha d'elle, et lui parla d'un ton léger, comme si ce n'eût été qu'une fête donnée pour leur amusement.

— Notre girandole ne le cède qu'à celle de Saint-Pierre, ma chère Ghita, dit-il en souriant; nous l'avons échappé belle; mais grâce à votre Dieu, — je parlerai ainsi, si cela vous fait plaisir, — nous n'avons essuyé aucun malheur.

— Et vous avez été l'instrument de sa bonté, Raoul. J'ai tout vu de cet endroit; car, lorsque j'ai entendu appeler l'équipage sur le pont, j'y suis montée aussi. Combien j'ai tremblé en vous voyant sur ce bâtiment enflammé!

— C'était un plan bien imaginé par messieurs les Anglais; mais il a complétement échoué. Ce bâtiment avait une cargaison de goudron et autres approvisionnements pour la marine, et l'ayant capturé ce soir, ils ont cru éteindre notre *Feu-Follet* par une flamme plus forte et plus vive qu'ils ont allumée; mais *le Feu-Follet* brillera encore lorsque leur feu sera éteint.

— N'y a-t-il donc pas de danger que ce brûlot ne vienne à nous? Il en est si près que je ne suis pas sans alarmes.

— Il en est trop loin pour nous nuire, d'autant plus que nos voiles sont mouillées par la rosée. Il ne peut venir ici tant que notre câble existera, et comme il est sous l'eau, il ne peut brûler. Dans une demi-heure il n'en restera presque

rien, et nous jouirons de ce feu de joie tant qu'il durera.

Et maintenant que toute crainte de danger était passée, c'était un spectacle dont on pouvait véritablement jouir. A l'aide de cette brillante lumière, on voyait la curiosité peinte sur tous les visages, qui étaient tournés vers cette masse embrasée, comme le tournesol suit la grande source de la chaleur dans sa route à travers les cieux; tandis que les mâts, les voiles, les canons et même les plus petits objets qui étaient à bord du lougre sortaient de l'obscurité et brillaient comme s'ils eussent fait partie de cette illumination. Mais une flamme si ardente ne tarda pas à épuiser ses aliments. Les mâts de la felouque tombèrent bientôt en pyramides de feu; le pont s'enfonça; tous les bois succombèrent planche à planche, et la conflagration s'éteignit en grande partie dans l'eau qui en réfléchissait l'éclat. Au bout d'une heure, il ne restait guère que des cendres encore chaudes dans la cale du bâtiment.

IV.

« Ils saluent un juge de paix, tant qu'il est en place, mais ils peuvent le culbuter l'année suivante : ils respectent leur prêtre, mais n'étant pas d'accord sur le prix ou la croyance, ils le congédient sans crainte; ils ont un talent naturel pour tout prévoir et tout savoir, et si Park revenait de son long voyage en Afrique pour leur montrer où est la source du Nil, ils lui répondraient : — Nous le savons. »

HALLECK.

Raoul ne s'était mépris ni sur les moyens employés par ses ennemis, ni sur la manière dont ils les avaient obtenus. La frégate avait trouvé une des felouques chargée d'approvisionnements

pour la marine, et entre autres choses de douze à quinze barils de goudron. Griffin, qui mourait d'envie de se venger de la défaite qu'il avait éprouvée le matin, pensa sur-le-champ qu'on pourrait faire de ce bâtiment un brûlot. Comme il offrit de le conduire lui-même, ce qui était toujours un service dangereux, le capitaine Cuff y avait consenti. Rien n'aurait pu être mieux concerté que tout ce qui eut rapport à cet entreprise, y compris la manière dont notre héros empêcha la destruction de son bâtiment. La frégate se plaça entre sa prise et le lougre pour lui cacher le fait qu'on mît un canot à bord de la felouque. Lorsque tout fut prêt, la felouque eut l'air d'avoir reçu la permission de continuer sa route, et l'on accorda véritablement cette permission aux deux autres pour mieux masquer le stratagème. Griffin, comme on l'a vu, longea la côte, son but étant de remonter plus haut que le lougre, en se rapprochant de lui autant que possible. Quand il se trouva en avant du lougre autant qu'il le désirait, il se servit de dragues pour rendre son petit bâtiment stationnaire, et se laissa aller à la dérive vers sa victime, comme nous l'avons déjà dit. Sans les inquiétudes et la sagacité d'Ithuel, le projet n'aurait pas été découvert; et sans le sang-froid, le courage et les ressources d'esprit de Raoul, l'entre-

prise aurait infailliblement réussi, malgré les soupçons qu'on avait eus.

Cuff et ceux qui étaient avec lui sur le pont de la frégate, suivirent des yeux toute l'affaire avec le plus vif intérêt. Ils ne purent voir que les voiles de la felouque à l'aide d'une longue-vue de nuit, tandis qu'elle dérivait sur le lougre, et Yelverton venait de s'écrier que les deux bâtiments étaient en contact à l'instant où les flammes s'élevèrent. A une pareille distance, les deux bâtiments parurent être en feu, et lorsque *le Feu-Follet* se fut rapproché de la frégate d'une cinquantaine de brasses, en s'éloignant de la felouque embrasée, les trois bâtiments étaient si exactement sur la même ligne, que, du pont de la frégate, le lougre et la felouque semblaient se toucher encore et brûler ensemble. Les Anglais s'attendaient à entendre à chaque instant l'explosion du magasin à poudre du *Feu-Follet;* et comme il n'y en eut point, ils en conclurent qu'il avait coulé à fond. Quant à Griffin, il avait fait force de rames vers la côte, tant pour ne pas être exposé au feu du corsaire en passant par son travers, que dans l'espoir d'intercepter Raoul, s'il cherchait à s'échapper sur un canot; il alla même jusqu'à débarquer à une lieue du mouillage, sur les bords de la rivière, et il y resta longtemps

après minuit. Voyant alors que les ténèbres devenaient encore plus épaisses, il retourna à la frégate, ayant grand soin de s'écarter du bâtiment incendié et fumant encore, de peur d'accident.

Telle était la situation des choses quand le capitaine Cuff monta sur le pont le lendemain matin au point du jour. Il avait donné ordre qu'on l'éveillât à cette heure, et il lui tardait d'avoir une bonne vue de la mer, et surtout de la côte. Le rideau commença enfin à se lever lentement; sa vue s'étendit de plus en plus loin sur la mer, puis sur la rivière, et enfin tout devint visible, et même la terre. Nul bâtiment d'aucune espèce n'était en vue, les restes de la felouque incendiée avaient même disparu; cependant on les retrouva ensuite dans les brisants où ils avaient été jetés par le courant, mais on ne revit aucun vestige du *Feu-Follet*. Pas une tente dressée sur le rivage, pas un canot errant sur la mer, pas un mât porté sur l'eau à la dérive, pas le moindre fragment d'une voile. Tout avait sans doute été consumé par la conflagration. En descendant dans sa chambre, Cuff marchait la tête plus haute qu'il ne l'avait fait depuis l'affaire de la matinée précédente, et il ouvrit son pupitre d'un air très-content de lui-même et de ce qu'il avait fait. Cependant un généreux regret se mêlait à son triomphe.

C'était beaucoup d'avoir détruit le corsaire le plus redouté qui fût jamais sorti d'un port de France, mais il était pénible de songer qu'il avait fait périr soixante et dix à quatre-vingts hommes, comme autant de chenilles jetées dans le feu. Quoi qu'il en fût, c'était une chose faite, et il fallait rédiger son rapport aux autorités supérieures. Il écrivit donc la lettre suivante à l'officier commandant en chef les forces navales anglaises dans la Méditerranée.

« A bord de la frégate de Sa Majesté *la Proserpine*, à la hauteur de l'embouchure du Golo, île de Corse, le 23 juillet 1799.

» Milord,

» J'ai la satisfaction de vous donner avis, pour l'information de milords les commissaires de l'Amirauté, de la destruction du corsaire républicain *le Fiou-Folly*, commandé par le fameux Raoul Yvard, dans la nuit du 22 courant. Les détails de ce succès important sont comme il suit : apprenant que ce célèbre écumeur de mer s'était montré sur les côtes du royaume de Naples et des États romains, et y avait commis beaucoup de déprédations, je remontai le long de la péninsule,

gardant la terre en vue, et nous arrivâmes dans le canal de l'île d'Elbe dans la matinée du 21 de ce mois. En découvrant la baie de Porto-Ferrajo, nous y vîmes à l'ancre, près de la ville, un lougre portant le pavillon anglais. Comme c'était un port ami, nous ne pûmes croire que c'était *le Fiou-Folly;* cependant, voulant nous en assurer, nous approchâmes et nous lui fîmes des signaux; mais tandis que nous avancions à l'est, il en profita pour s'échapper le long des rochers et s'enfuit au vent. Nous le poursuivîmes jusqu'à une courte distance, et nous allâmes ensuite sous le vent de Capraja, où nous restâmes jusqu'au 22 au matin, après quoi nous retournâmes devant Porto-Ferrajo. Nous retrouvâmes le lougre dans la baie, et le connaissant alors pour ce qu'il était, nous lui donnâmes la chasse, et un calme étant survenu, je le fis attaquer par mes canots, sous les ordres de MM. Winchester et Griffin, mes premier et second lieutenants. Après une vive escarmouche dans laquelle nous éprouvâmes quelque perte, quoique évidemment beaucoup moindre que celle des républicains, M. Yvard réussit à s'échapper à la faveur d'une brise qui s'éleva tout à coup. Ayant établi toutes nos voiles, nous nous remîmes en chasse et nous le poursuivîmes jusque dans l'embouchure du Golo, où il jeta l'ancre au mi-

lieu de bas-fonds et hors de la portée de nos canons. Ayant heureusement pris une felouque qui avait un chargement de goudron et d'autres combustibles, je résolus d'en faire un brûlot et de détruire ainsi ce bâtiment ennemi. Mon premier lieutenant, M. Winchester, ayant été blessé dans l'attaque des canots, je chargeai le second, M. Griffin, à sa propre demande, de ce service dangereux, et il s'en acquitta, vers dix heures du soir, avec le zèle, le sang-froid et l'intelligence d'un excellent officier. Je joins ici le rapport qu'il me fait de cette affaire, et je demande la permission de le recommander aux bonnes grâces de milords les commissaires de l'Amirauté. Ils ont tout lieu d'être également satisfaits de la bonne conduite de M. Winchester, sous un feu très-vif dans la matinée. J'espère que cet estimable officier sera bientôt en état de reprendre son service.

» Permettez-moi, milord, de vous féliciter de la destruction d'un croiseur si audacieux. Elle a été si complète qu'il ne reste pas un seul fragment de ce bâtiment. Il y a lieu de croire que tout l'équipage a péri. L'humanité peut regretter ce sacrifice de tant d'hommes, mais il a été fait pour le service de notre gouvernement et de la religion. Le lougre était rempli de femmes dissolues,

dont l'équipage du brûlot a entendu les chants licencieux et irréligieux en s'en approchant. Je vais longer la côte pour voir si je n'y trouverai pas quelque radeau à la dérive, après quoi je me rendrai à Livourne pour y prendre des rafraîchissements.

» J'ai l'honneur d'être, milord,

» Le très-obéissant serviteur de votre seigneurie,

» Richard Cuff.

» Au contre-amiral, le très-honorable lord Nelson, duc de Bronté, etc, etc, etc. »

Cuff relut deux fois cette lettre; et ayant fait venir Griffin, il lui en fit la lecture, jetant sur lui un regard en dessous, quand il en vint à l'endroit où il parlait de lui.

— Ainsi finit l'histoire de ce maudit *Fiou-Folly*, Griffin. J'espère qu'il ne donnera plus le change à aucun de nos croiseurs.

— Je l'espère comme vous, capitaine. Me permettrez-vous de vous engager à changer quelques lettres dans le nom de ce lougre? Votre secrétaire pourra faire ce changement en copiant votre brouillon.

— J'ose dire que les Français l'écrivent autrement que *nous* ne le ferions; car, en général, ils ne sont pas très-forts en orthographe. Écrivez ce nom comme vous l'entendrez, Griffin, quoique Nelson méprise autant que moi la philosophie et la science dont ils se vantent. Quant à l'anglais, je crois que vous le trouverez correctement orthographié. Comment écrivez-vous cet infernal nom?

— *Feu-Follet*, capitaine, répondit Griffin, en écrivant ces mots sur un morceau de papier. Je pensais à vous demander la permission de prendre un canot pour aller jusqu'à l'endroit où le lougre était mouillé, et voir si je n'en découvrirais pas quelques débris. Vous ne mettrez pas à la voile avant l'arrivée du vent d'ouest?

— Non, probablement non. Eh bien! je vais faire mettre mon gig à la mer, et nous irons ensemble. Il faut que le pauvre Winchester garde la chambre encore quelque temps; ainsi, il est inutile de l'inviter à nous accompagner. Je n'ai pas voulu remuer la bile de Nelson en lui donnant le montant exact de la perte que nous avons faite dans l'affaire des canots.

— Je crois que vous avez bien fait, capitaine. « Quelque perte » est ce qu'on pouvait dire de mieux. Cela signifie : plus ou moins.

— C'était mon idée. J'ose dire qu'il y avait une vingtaine de femmes à bord du lougre?

— C'est ce que je ne saurais dire, mais j'y ai entendu chanter une femme pendant que nous nous en approchions, et il est probable qu'elle n'y était pas seule. L'équipage du lougre était au complet, car c'était comme un essaim d'abeilles sur le gaillard d'avant quand nous nous éloignâmes. Je vis Raoul Yvard à la lueur des flammes aussi distinctement que je vous vois, et j'aurais pu l'abattre d'un coup de mousquet; mais j'ai pensé que cela ne serait pas très-honorable.

— Vous avez eu raison, dit Cuff. Et montant tous deux sur le pont, ils prirent place sur le gig du capitaine, et se firent conduire à l'endroit où ils supposaient que le lougre avait péri, et ils en parcoururent tous les environs, sans découvrir le moindre débris de ce bâtiment. Griffin dit qu'il supposait que lorsque la soute aux poudres avait été noyée, le robinet, dans la hâte et la confusion du moment, avait pu être resté ouvert, circonstance qui pouvait fort bien avoir entraîné au fond de l'eau en deux ou trois heures un si petit bâtiment, surtout après que sa coque avait été brûlée jusqu'à fleur d'eau. Il ne restait donc plus qu'à chercher la partie inférieure de cette coque au fond de la mer, et il n'était pas impossible de la

trouver, car l'eau de la Méditerranée est ordinairement si claire que l'œil peut y distinguer les objets à la profondeur de plusieurs brasses, même à l'embouchure du Golo, quoique ce fleuve arrive à la mer chargé des alluvions des montagnes. Il est presque inutile de dire que cette recherche ne réussit pas mieux que la première, car en ce moment *le Feu-Follet* était bien tranquillement à l'ancre à Bastia ; son équipage s'occupait déjà d'établir un nouveau grand mât en place de celui qui était avarié; et Carlo Giuntotardi, sa nièce et Raoul Yvard remontaient la principale rue de cette ville, qui est située sur une montagne comme Porto-Ferrajo, sans avoir rien à craindre des frégates anglaises, des brûlots et de tous les dangers de la mer. Mais tout cela était un profond mystère pour Cuff et son compagnon, qui avaient depuis longtemps l'habitude d'expliquer de la manière la plus favorable les résultats de leurs entreprises; et ils étaient convaincus, non sans quelque raison, que *le Feu-Follet*, pour nous servir de leurs propres termes, avait laissé ses os quelque part le long de la côte.

Cuff aimait beaucoup la chasse, et il avait pris son fusil avec lui dans le dessein à demi formé de descendre à terre, et de passer le temps à chasser dans des marais voisins de la côte jusqu'à ce que

le vent d'ouest arrivât. Après deux ou trois heures de recherche infructueuse, il fit part de son projet à Griffin.

— Il doit y avoir des bécasses dans ces marécages, ajouta-t-il, et dans un jour ou deux, Winchester ne serait nullement fâché qu'on lui en servît une. Je n'ai jamais été blessé de ma vie sans avoir eu le désir de manger du gibier aussitôt que la fièvre était passée. Il doit y avoir aussi des bécassines sur les bords de cette rivière. C'est la saison des bécassines, Griffin.

— Il est encore plus probable, capitaine, que quelques hommes de l'équipage du corsaire ont gagné la terre à l'aide de planches ou de tonneaux vides, et qu'ils sont cachés dans les environs, épiant ce que font nos canots. Trois ou quatre d'entre eux seraient trop pour vous, capitaine, car tous ces drôles sont armés de grands couteaux aussi longs que nos coutelas.

— Votre idée peut être juste, Griffin, et je renonce à mon projet. Allons, Davy, retournons à la frégate, et nous nous mettrons à la recherche de quelque autre de ces vauriens de républicains.

Au bout d'une demi-heure, le gig était hissé à sa place à bord de *la Proserpine*, et trois heures après elle mit à la voile, et prit lentement le large, car le vent d'ouest fut très-léger ce jour-là,

et le soleil se coucha à l'instant où la frégate se trouvait par le travers de la petite île de Pianosa. Le vent vint alors du nord, et le cap du bâtiment fut placé à l'est, sa route étant entre cette île et l'île d'Elbe. Pendant toute la nuit *la Proserpine* avança lentement le long de la côte méridionale de cette dernière île, et quand elle eut pris le vent du sud le matin, elle reparut dans le canal de Piombino, précisément comme elle l'avait fait quand son nom s'est présenté pour la première fois sous les yeux du lecteur. Cuff avait donné ordre, suivant sa coutume, qu'on l'éveillât au point du jour, car dans cette guerre active et importante, c'était sa pratique invariable d'être à cette heure sur le pont, afin de voir de ses propres yeux ce que le hasard de la nuit pouvait avoir mis à sa portée.

— Eh bien! Griffin, dit-il après avoir reçu le salut de l'officier de quart, nous avons eu une nuit bien tranquille. Voici la pointe de Piombino, et nous avons encore l'île d'Elbe et ce petit îlot rocailleux à bâbord. Comme un jour ressemble à un autre, et surtout pour nous autres marins!

— Pensez-vous réellement ainsi, capitaine? Suivant moi on ne trouverait pas sur les livres de loch de *la Proserpine* un jour égal à celui d'hier, depuis que nous avons pris *l'Épervier* et

son convoi. Oubliez-vous la destruction du ***Feu-Follet?***

— Oui, c'est quelque chose ; surtout pour vous, Griffin. Eh bien ! Nelson l'apprendra bientôt, car je lui enverrai ma dépêche dès que nous serons à Livourne, et nous nous y rendrons dès que j'aurai pu avoir une entrevue avec ces bonnes gens de Porto-Ferrajo. Après tout ce qui s'est passé, le moins que nous puissions faire, c'est d'informer votre *vitché-govern-a-tory* du succès que nous avons obtenu.

— Une voile! cria l'homme qui était en vigie sur la vergue du hunier de misaine.

Les deux officiers se retournèrent, regardèrent autour d'eux, et le capitaine fit la question d'usage : — De quel côté?

— Près de nous à bâbord, capitaine, par notre hanche du vent.

— Par notre hanche du vent! Du diable si cela peut être vrai, Griffin. Le drôle aurait-il pris ce petit îlot pour la coque d'un bâtiment?

— En ce cas, il faudrait qu'il l'eût prise pour un vingt-ponts, dit Griffin en riant. L'homme qui est là-haut est Ben Brown, et personne n'a de meilleurs yeux sur ce bord.

— Le voyez-vous, capitaine? demanda Brown en regardant par-dessus son épaule.

— Non certainement, répondit Cuff. Est-ce que vous rêvez?

— Il faut donc que cette petite île vous empêche de le voir. — C'est un lougre, et il ressemble à celui que nous avons brûlé la nuit dernière, aussi bien qu'un de nos bossoirs ressemble à l'autre.

— Un lougre! s'écria Cuff. Quoi! encore un autre de ces vagabonds! Par Jupiter! j'examinerai cela moi-même. Il y a dix contre un que je le verrai de la grande hune.

Trois minutes lui suffirent pour monter à la hune en question, ayant passé par le trou du chat, comme le fait tout homme sensé sur une frégate, surtout quand elle est stationnaire faute de vent. C'était un temps où l'on avançait rapidement dans la marine anglaise; on y voyait bien peu de lieutenants à barbe grise, et il s'y trouvait même quelques amiraux qui n'avaient pas encore leurs dents de sagesse. Cuff était donc encore jeune et actif, et il ne lui fallut pas de grands efforts pour monter les enfléchures de son bâtiment, comme nous venons de le dire. Une fois dans la hune, il ouvrit de grands yeux et resta une bonne minute immobile, regardant du côté que Ben Brown avait indiqué. Pendant tout ce temps, Griffin, debout sur le gaillard d'arrière,

regardait le capitaine avec autant d'attention que celui-ci en mettait à considérer le bâtiment étranger. Cuff daigna enfin jeter un regard en dessous de lui, pour satisfaire la curiosité qu'il supposait que son second lieutenant devait naturellement éprouver. Griffin n'osait questionner son capitaine sur ce qu'il voyait, mais ses traits étaient un répertoire de questions sur ce sujet.

— Un frère corsaire, par Jupiter Ammon! lui cria Cuff, et même un frère jumeau. Brown a eu raison de le dire, ils se ressemblent comme un bossoir à un autre, et même encore plus, si je suis en état d'en juger.

— Que voulez-vous que nous fassions, capitaine? demanda le lieutenant. Pendant tout ce temps nous avançons sous le vent. Je ne sache pas qu'il y ait positivement ici un courant, mais...

— Fort bien, monsieur, fort bien. — Orientez-vous promptement bâbord amures, et qu'on dispose les canons de bâbord. Nous pouvons avoir à désemparer ce bâtiment avant de le prendre.

Après avoir ainsi parlé, Cuff descendit comme il était monté, c'est-à-dire par le trou du chat, et il reparut bientôt sur le pont. La frégate offrit alors une scène d'activité et d'empressement. Tout le monde fut mis à l'ouvrage, les uns désamarrèrent les canons, les autres brassèrent les

vergues d'après la nouvelle ligne de marche.

Le lecteur comprendra beaucoup plus facilement ce qui va suivre, s'il peut jeter les yeux sur une carte de la côte d'Italie. Il y verra que la côte orientale de l'île d'Elbe s'étend à peu près du nord au sud, Piombino étant situé environ au nord-nord-est de son extrémité septentrionale. Près de cette extrémité se trouve la petite ville rocailleuse dont nous avons parlé plus d'une fois, et qui est le lieu dont, quinze ans plus tard, Napoléon fit le poste avancé de son empire insulaire. *La Proserpine* était d'un côté de cet îlot, et le lougre inconnu de l'autre. La frégate était assez avant dans le canal pour pouvoir serrer le vent, bâbord amures, en parant l'îlot, tandis que le lougre était assez au vent ou au sud pour ne pas être vu du pont de la frégate à cause des rochers qui se trouvaient entre les deux bâtiments. Comme la distance de l'îlot à l'île d'Elbe n'excédait pas une centaine de brasses, le capitaine Cuff espérait enfermer le lougre entre la terre et lui, étant bien loin de s'imaginer qu'il osât traverser un passage si étroit et si rocailleux. Mais il ne connaissait pas son homme, qui était Raoul Yvard, et qui était venu là de Bastia dans l'espoir d'éviter de rencontrer de nouveau son ennemi formidable. Il avait vu les voiles de la frégate au-dessus

des rochers dès qu'il avait fait jour, et comme il ne doutait pas, lui, de l'existence de *la Proserpine,* il l'avait reconnue sur-le-champ. Le premier ordre qu'il donna fut d'orienter au plus près possible, et son grand désir était de profiter de sa position sous le vent des montagnes de l'île d'Elbe, pour entrer dans le même passage, dans lequel le vent soufflait avec plus de force que partout ailleurs.

Comme *la Proserpine* était à une bonne lieue de distance dans le canal, *le Feu-Follet,* qui ne marchait jamais avec plus de vitesse que par un vent léger, avait tout le temps d'arriver à son but. Au lieu d'éviter le passage étroit qui sépare les deux îles, Raoul y entra hardiment; et en tenant ses yeux vigilants attachés sur sa vergue de misaine pour qu'elle lui apprît le danger, il réussit à faire deux bordées dans ce détroit, et en sortit au sud par celle de tribord, doublant l'extrémité de l'îlot, à l'instant même où la frégate se montrait de l'autre côté. La tâche du lougre devenait alors facile, car il n'avait qu'à surveiller son ennemi et à virer à temps vent devant pour mettre l'îlot entre eux, puisque le capitaine anglais n'osait faire entrer un bâtiment d'un tel port dans un passage si étroit. Raoul ne négligea pas cet avantage, et Cuff avait viré deux fois, s'approchant à

chaque fois de plus en plus près de l'îlot, avant d'être convaincu que ses canons ne lui rendraient aucun service tant qu'il n'aurait pu du moins le doubler; et qu'alors ils lui deviendraient très-probablement inutiles, par un vent si léger, attendu la distance à laquelle il serait de son ennemi.

— Laissons aller ce vagabond, Griffin, dit-il après avoir fait cette découverte importante; c'est déjà quelque chose d'avoir délivré la mer de l'un d'eux. D'ailleurs, nous ne sommes pas sûrs que ce soit un bâtiment ennemi, car il n'a pas hissé de pavillon, et il paraît sortir de Porto-Ferrajo qui est un port ami.

— Raoul Yvard en a fait autant, non pas une fois, mais deux, murmura Yelverton, qui, n'ayant été employé dans aucune des tentatives faites contre *le Feu-Follet,* était du petit nombre de ceux qui doutaient un peu de la destruction de ce bâtiment. Ces deux jumeaux se ressemblent extrêmement, et surtout *Pompée,* comme disait le nègre Américain de ses deux enfants.

Personne ne fit attention à cette remarque faite à demi voix, car l'illusion de la destruction du lougre était si forte à bord de *la Proserpine,* qu'il aurait été aussi inutile de vouloir persuader aux officiers et aux matelots que *le Feu-Follet* n'avait pas été brûlé qu'il le serait de faire croire à une

grande nation qu'elle n'est pas exempte des faiblesses et des préjugés dont on avoue l'existence dans des États moins populeux. *La Proserpine* vira de nouveau, et, hissant son pavillon, elle entra bientôt dans la baie de Porto-Ferrajo, et jeta l'ancre près de l'endroit que le lougre avait occupé en deux occasions différentes. Le gig fut mis à la mer, et le capitaine, accompagné de Griffin, comme interprète, se rendit à terre et alla faire sa visite de cérémonie aux autorités.

Le vent étant extrêmement léger, tout ce que nous venons de rapporter ne put se faire qu'en plusieurs heures; et lorsque les deux officiers montèrent la rue escarpée qui conduisait chez le vice-gouverneur, le jour était assez avancé pour rendre convenable le moment pris pour cette visite. Cuff ayant mis son grand uniforme, ses épaulettes et son épée, attira l'attention générale dès qu'on le vit entrer dans un canot, et Vito Viti avait pris l'avance pour aller avertir son ami de la visite qu'il allait recevoir. Andréa Barrofaldi ne fut donc pas pris au dépourvu, et il eut quelques instants pour préparer ses excuses d'avoir été dupe d'un tour aussi impudent que celui qui lui avait été joué par Raoul Yvard. Il fit un accueil poli aux deux officiers, mais avec un air de dignité, et quoique tout ce que disaient les deux

principaux interlocuteurs dût être traduit avant qu'ils pussent s'entendre, le cérémonial n'y perdit rien. Cette circonstance jeta d'abord un peu de gêne dans l'entrevue, mais chacun d'eux avait à dire quelque chose dont il désirait avoir l'esprit soulagé, et le naturel l'emporta bientôt sur l'affectation des formes.

— Je dois vous expliquer, sir Cuff, dit le vice-gouverneur, de quelle manière est arrivé ici, dans notre baie, un événement tout récent, car, sans cette explication, vous pourriez être porté à nous considérer comme ayant négligé nos devoirs, et comme indigne de la confiance que le grand-duc nous accorde. Je fais allusion, comme vous devez le sentir, au fait que *le Feu-Follet* a deux fois été à l'ancre tranquillement sous les canons de nos batteries, et que son commandant et des hommes de son épuipage ont reçu l'hospitalité à terre.

— De pareilles choses doivent arriver dans des temps comme ceux-ci, monsieur Vitché-govern-a-tory; et nous autres marins nous les attribuons aux accidents de la guerre, répondit très-gracieusement le capitaine Cuff, qui, après le succès qu'il venait d'obtenir, était trop magnanime pour juger les autres très-sévèrement. Il pourrait être plus difficile de tromper un capitaine d'un bâtiment de

guerre, comme moi, par exemple; mais j'ose dire, vitché-govern-a-tory, que s'il s'était agi de quelque chose qui eût eu rapport à l'administration de votre petite île, M. Yvard lui-même aurait eu affaire à plus fort que lui.

Le lecteur s'apercevra que le capitaine Cuff prononçait d'une manière assez étrange le mot italien énonçant la dignité d'Andréa Barrofaldi. C'était la suite du désir que nous avons tous dans nos rapports avec des étrangers de leur parler leur langue plutôt que la nôtre. Le digne capitaine n'avait pas une idée plus précise de ce que veut dire vice-gouverneur, que les Américains ne semblent en avoir encore à présent de ce que signifie vice-président; mais comme il avait remarqué la prononciation italienne du mot *vice-governatore*, il cherchait à l'imiter de son mieux, quoiqu'un sourire se dessinât sur les lèvres de Griffin quand il le prononçait.

— Vous ne faites que me rendre justice, signor ou sir Cuff, comme je présume que je dois vous appeler; car, en ce qui concerne nos devoirs ici, sur terre, nous ne sommes pas aussi ignorants qu'en ce qui a rapport à votre honorable profession. Ce Raoul Yvard s'est présenté à moi comme officier anglais, titre que j'estime et que je respecte; et il avait pris audacieusement le nom

d'une famille noble et puissante de votre pays.

— Ah! le *baroné!* s'écria Cuff, qui, dans ses rapports avec les Italiens du sud, ayant appris que ce mot signifiait également : fripon et baron, aimait à l'employer quand il en trouvait l'occasion. Dites-moi, je vous prie, vitché, quel nom avait-il pris? Cavendish-Howard-Seymour? C'est quelqu'un de ces grands noms, Griffin, j'en réponds. Je suis surpris qu'il n'ait pas pris celui de Nelson.

— Non, signor; il prit le nom de famille d'une autre race illustre, et se présenta devant moi sous le nom de sir Smit, fils de milordo Smit.

— Smit, — Smit! je ne me souviens pas d'avoir vu un pareil nom sur la liste de la pairie d'Angleterre. Serait-ce Seymour que le *vitché* veut dire, Griffin? C'est certainement un grand nom, et plusieurs membres de cette famille ont servi dans la marine. Il est possible que ce *baroné* ait eu assez d'impudence pour se donner le nom de Seymour.

— Je ne le crois pas, capitaine; Smit est la manière dont les Français prononcent le nom de Smith; et je suppose que ce M. Raoul s'est emparé du premier nom anglais qui lui est venu à l'esprit, comme un homme qui tombe par-dessus le bord s'accroche à une corde ou à une planche,

et le hasard a voulu que ce nom fût Smith.

— Et qui diable a jamais entendu parler de lord Smith, Griffin? Nous aurions une jolie espèce d'aristocratie, si l'on y trouvait des noms semblables!

— Le nom ne fait pas une grande différence, capitaine. L'essentiel, ce sont les actions et l'ancienneté de la famille.

— Et se donner un titre par-dessus le marché! — *sir* Smit! — J'ose dire qu'il aurait été prêt à faire serment que Sa Majesté l'a créé chevalier banneret, sous le pavillon royal, et sur le pont du bâtiment qu'il commandait, comme cela est arrivé à quelques anciens amiraux. Cependant le *vitché* a oublié une partie de l'histoire, car ce devait être du moins sir John ou sir Thomas Smit.

— Non, capitaine, car les Français et les Italiens n'entendent rien à la manière dont nous employons les noms de baptême après un titre, de préférence aux noms de famille, comme sir Édouard, lord Harry, lady Betty.

— Au diable les Français! Je puis croire tout ce que vous me direz d'eux; mais j'aurais pensé que les Italiens en savaient davantage. — Maintenant il est à propos, Griffin, de faire comprendre au *vitché* de quel sujet nous venons de parler, car il pourrait trouver peu honnête que nous ayons

ainsi causé ensemble; — et en même temps chatouillez un peu son amour-propre en lui disant un mot de ses livres et de sa science, car notre chirurgien-major m'a dit qu'il avait appris à Livourne que le *vitché* avait toujours en main un livre ou un autre.

Le lieutenant exécuta cet ordre, et fit allusion à la réputation d'érudition d'Andréa, ce qui, dans les circonstances, ne venait pas mal à propos, et ce dont le vice-gouverneur se trouva très-flatté.

— Mes prétentions en littérature ne s'élèvent pas très-haut, signor, répondit Barrofaldi avec un air d'humilité, et je vous prie d'en assurer sir Cuff; mais le peu de connaissances que j'ai acquises m'ont suffi pour me faire découvrir certaines impostures de ce corsaire qui ont été sur le point de me faire connaître la vérité dans un moment très-critique. Croiriez-vous qu'il a eu l'audace de me faire accroire, *à moi,* qu'il a existé un célèbre orateur anglais portant le même nom et ayant autant de mérite que le plus grand des orateurs de Rome et de Pompéi — un sir Cicéron?

— Le fourbe! s'écria Cuff quand ce nouveau trait d'impudence lui eut été expliqué par Griffin. Je crois que le drôle était capable de tout. Mais c'en est fait de lui à présent, et de tous ses

sir Smit et sir Cicéron. — Griffin, apprenez au *vitché* quel a été le destin de ce *baroné.*

Griffin raconta alors au vice-gouverneur la manière dont on supposait que *le Feu-Follet*, Raoul Yvard et tout son équipage avaient péri dans les flammes, comme un nid de chenilles sur un arbre. Andréa Barrofaldi l'écouta avec un degré d'horreur convenable exprimée sur tous ses traits, mais Vito Viti donna des signes d'incrédulité qu'il ne chercha point à cacher. Griffin n'en continua pas moins sa relation, et il la termina en parlant des recherches infructueuses que le capitaine et lui avaient faites pour trouver quelques débris du bâtiment incendié.

Les deux fonctionnaires écoutèrent tout ce récit avec beaucoup d'attention. Ils se regardèrent ensuite l'un l'autre d'un air de surprise et en faisant des signes expressifs. Enfin Andréa se chargea de commencer l'explication.

— Il y a dans tout ceci quelque erreur fort extraordinaire, signor tenente, car Raoul Yvard vit encore; nous l'avons vu doubler ce promontoire sur son lougre ce matin à la pointe du jour.

— Oui, dit Cuff lorsque Griffin lui eut traduit ce peu de mots, le *vitché* a eu cette idée parce qu'il a vu le lougre que nous avons rencontré nous-

mêmes ce matin; et je n'en suis pas surpris, car les deux bâtiments se ressemblaient d'une manière étonnante. Mais nous avons vu de nos propres yeux, Griffin, les flammes consumer le *baroné,* et il ne peut plus flotter sur l'eau. — Je dis le *baroné,* parce que, dans mon opinion, *le Fiou-Folly* est un aussi grand coquin que son commandant et chaque homme de son équipage.

Griffin traduisit ce discours aux deux Italiens; mais ils ne furent pas convaincus.

— Non, non, signor tenente, dit le vice-gouverneur; nous sommes certains que le lougre qui a passé ici ce matin était *le Feu-Follet,* car il a pris pendant la nuit une de nos felouques qui revenait de Livourne; mais Raoul Yvard lui permit ensuite de continuer sa route, en reconnaissance, dit-il au patron, des bons traitements qu'il avait reçus ici quand il était à l'ancre dans notre port. Il porta même la présomption jusqu'à le charger de me présenter les compliments de sir Smit, et de m'assurer qu'il espérait pouvoir quelque jour m'offrir ses remercîments en personne.

Nos lecteurs peuvent se figurer si cette nouvelle fut agréable au capitaine Cuff. Après avoir fait plusieurs questions et reçu autant de réponses, il fut pourtant forcé d'y croire malgré lui.

Il avait dans sa poche le projet de rapport officiel qu'il avait préparé pour annoncer la destruction du *Feu-Follet*, et il le déchira secrètement en si petits morceaux, qu'un mahométan même n'en aurait pu trouver un fragment assez grand pour y écrire le mot Allah!

— Il est diablement heureux, Griffin, dit-il après une assez longue pause, que ma dépêche ne soit pas partie ce matin pour Livourne; Nelson aurait furieusement tempêté s'il l'avait reçue. Je n'ai pourtant jamais cru aussi dévotement à nos vingt-neuf articles de foi que...

— Je crois qu'il y en a trente-neuf, capitaine, dit modestement Griffin.

— Trente-neuf, si vous voulez; qu'importe qu'il y en ait dix de plus ou de moins en pareille affaire? nous avons ordre de croire à tous, quand il y en aurait cent. Mais je n'y ai jamais cru aussi dévotement que je croyais à la destruction de cet infernal corsaire. Ma foi est ébranlée pour toute ma vie.

Griffin lui adressa quelques mots de condoléance, mais il était trop mortifié lui-même pour lui offrir des consolations. Barrofaldi mit fin à cette situation embarrassante en redoublant de politesse envers les deux officiers, et il les invita

à déjeuner avec lui. On verra par la suite ce qui résulta de cette visite, et les communications auxquelles elle donna lieu.

V.

« Si vous avez jamais vu des jours plus heureux; si vous avez jamais entendu le son de la cloche funèbre; si vous vous êtes jamais assis à la table d'un riche; si vous avez jamais essuyé une larme tombant de vos paupières; si vous savez ce que c'est qu'éprouver et inspirer la pitié, laissez-moi émouvoir votre sensibilité. »

SHAKSPEARE.

Il faut, maintenant que le temps avance, que nous transportions le lecteur dans une autre partie de la même mer, mais non à une grande distance. Qu'il s'imagine donc se trouver à l'entrée d'une grande baie, ayant seize à dix-huit milles

de diamètre presque dans tous les sens, quoique les rives en soient dentelées par des promontoires et des criques, et dont la profondeur excède peut-être un peu sa plus grande largeur. Il occupera alors précisément l'endroit où nous désirons offrir à ses yeux un des plus beaux panoramas de l'univers. A sa droite est une île rocailleuse et élevée, couverte d'un tuf noir dont la formation granitique est égayée par des vignobles souriants, et qui rendent intéressantes des ruines qui rappellent des événements remontant aux temps des Césars. Un petit détroit de la Méditerranée sépare cette île d'un promontoire escarpé qui s'élève sur le continent voisin. Vient alors une suite de hauteurs et de vallées pittoresques, parsemées de villages et ornées de paysages, tantôt agréables, tantôt imposants, et d'habitations monacales appelées dans la langue du pays *camaldoli*, jusqu'à ce que la vue atteigne une petite ville située dans une plaine qui s'élève de cent ou deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer sur une base de tuf, et dont les maisons s'étendent jusqu'au pied des monts sourcilleux qui en bornent l'étendue du côté de la mer. Cette plaine, avec les habitations et les scènes d'une vie animée qu'elle présente, ressemble à une ruche; et les coteaux qui la terminent sont couverts de chaumières et de tous les

signes des travaux champêtres. Quittant cette agréable partie de la côte, et suivant toujours les contours de la baie, nous arrivons à une pointe sur laquelle les montagnes deviennent colossales et élèvent leurs sommets en pic à six ou sept mille pieds vers les nuages; tandis que leurs flancs tantôt sont hérissés de ravins et de précipices, tantôt prennent un air pittoresque, grâce aux tours, aux hameaux et aux monastères qui les couvrent, et que des villes et des villages sont épars sur leurs bases ou plutôt les entourent. Ici, la chaîne quitte les bords de la baie, suit la côte vers le sud ou s'étend dans l'intérieur du pays, et le rivage s'arrondissant au nord-ouest laisse entrevoir sur l'arrière-plan une large plaine, avant que l'œil arrive à une haute montagne isolée, de forme conique, qui, à proprement parler, commence la dentelure de la côte. L'œil de l'homme n'a jamais vu une réunion plus nombreuse de cités, de maisons, de villages et de vignobles, que celle que présentent les larges flancs de cette montagne solitaire, au delà de laquelle on obtient une vue plus étendue de la riche plaine qui semble cachée par derrière, et qui est terminée par la chaîne gigantesque des monts Apennins, comme par un mur lointain et mystérieux. Revenant vers le rivage, qui commence alors à incliner davan-

tage à l'ouest, nous arrivons à une autre hauteur en tuf, qui a toute la fertilité caractéristique de cette formation particulière, où une vaste cité, contenant près d'un demi-million d'âmes, est située, en proportion presque égale, sur les limites de la plaine et le long du bord de l'eau, ou sur les flancs de la montagne, les couvrant jusqu'à sa cime. A partir de ce point, la côte septentrionale de la baie est une masse confuse de villages, de villas, de palais, de ruines et de vignobles, jusqu'à ce que nous arrivions à son extrémité, qui est un promontoire peu élevé, comme son voisin du côté opposé. Une petite île vient ensuite, espèce de sentinelle placée par la nature; après quoi la côte incline au nord, et forme une plus petite baie, riche jusqu'à satiété des restes du passé, et qui se termine à quelques milles plus loin par une pointe, formant une hauteur d'un sable rougeâtre, qui pourrait presque prétendre au nom de montagne. Après cela, nous voyons à l'ouest deux autres îles, dont l'une est plate, fertile, et plus peuplée, dit-on, qu'aucune autre partie de l'Europe de même étendue, et l'autre est une glorieuse agglomération de montagnes à pic, de villes populeuses, de fertiles vallées, de châteaux, de maisons de campagne, et de matières volcaniques sorties du sein de volcans éteints de-

puis des siècles, le tout s'offrant aux yeux dans une confusion qui n'est ni sans grandeur ni sans beauté. Si le lecteur veut ajouter à cette description un rivage sur lequel il se trouve à peine une toise qui n'offre quelque souvenir intéressant des siècles passés, et, depuis les temps les plus reculés dont parle l'histoire jusqu'au moment actuel, — donner de la vie à la vue de la mer par une flotte de petits bâtiments à voiles latines, rendue de temps en temps plus pittoresque par l'apparition d'un grand bâtiment, — parsemer la baie d'une foule innombrable de bateaux pêcheurs, — et regarder une guirlande de fumée s'élever du haut de la montagne en cône qui est à l'entrée de la baie, — il se fera une idée de tout ce qui frappe les yeux de l'étranger qui arrive à Naples par mer.

Le zéphyr soufflait encore, et la flotte de spéronares, ou felouques sans pont, qui, dans cette saison, va tous les matins de la côte méridionale de la baie à Naples, passait sous le Vésuve, les uns allant aussi loin que Massa, les autres ayant le cap tourné vers Sorrente, ou Vico, ou Persano, et plusieurs marchant vent arrière vers Castel-a-Mare ou ses environs. La brise commençait à fraîchir au point que tous les pêcheurs songeaient à retourner à terre, et rompaient leur ligne, qui,

en certains endroits, s'étendait presque à une lieue, quoiqu'ils ne fussent pas éloignés les uns des autres à plus de distance qu'il n'en fallait pour qu'ils pussent se parler. L'entrée de la baie était couverte de petits bâtiments marchant de différents côtés, tandis qu'un grand nombre de bâtiments anglais, russes, napolitains et turcs, deux-ponts, frégates et sloops, étaient à l'ancre en face de la ville. A bord d'un des plus grands deux-ponts, on voyait flotter le pavillon de contre-amiral, hissé au mât de misaine, symbole du rang de son commandant. Une corvette seule était à la voile. Elle avait quitté son mouillage une heure auparavant, et sous ses voiles de bonnettes à tribord, elle traversait diagonalement cette baie magnifique, paraissant se diriger vers le passage entre Capri et la pointe de Campanella pour aller en Sicile. Elle aurait aisément pu doubler l'île; mais son commandant, homme qui aimait ses aises, voulant, dès le départ, avoir une bonne navigation, avait pensé qu'en serrant la côte, il pourrait profiter de la brise de terre pendant la nuit; et il se fiait au zéphyr qui soufflait alors, pour traverser le golfe de Salerne. Une frégate s'était aussi détachée de la flotte sous ses voiles d'étai, dès que le vent d'ouest s'était fait sentir; mais elle avait mouillé, se tenait à pic sur son

ancre, et semblait attendre quelques préparatifs ou des ordres pour partir, son commandant étant en ce moment à bord du contre-amiral. Cette frégate était *la Proserpine*, de 36 canons, capitaine Cuff; bâtiment et officier qui sont déjà de la connaissance du lecteur. Environ une heure auparavant, le capitaine Cuff avait été appelé par un signal à bord du *Foudroyant*, et il y avait trouvé un homme de petite taille, ayant le teint jaunâtre et les membres grêles, et ayant perdu le bras droit, qui se promenait dans la chambre du conseil, et l'attendait avec impatience.

— Eh bien! Cuff, dit ce personnage dont les traits n'avaient rien de prévenant, en secouant le moignon du bras qu'il avait perdu, je vois que vous avez quitté le troupeau. Êtes-vous tous prêts à mettre à la voile?

— Nous avons près du rivage, milord, un canot qui attend les dépêches. Dès que nous les aurons reçues, nous lèverons notre ancre qui est seulement à pic.

— Fort bien. J'ai envoyé *le Ringdove* au sud avec les mêmes instructions, et je vois qu'il est déjà en route, et à une demi-lieue du mouillage. Ce M. Griffin paraît un jeune homme de mérite. Je suis content du rapport qu'il a fait sur la manière dont il a conduit son brûlot, quoique ce co-

quin de Français ait réussi à lui échapper. Après tout ce Rowl I..... I..... Comment prononcez-vous le nom de ce drôle, Cuff? je ne puis jamais venir à bout de ce jargon.

— Pour vous dire la vérité, sir Horatio; pardon, milord, je veux dire, il y a en moi un je ne sais quoi si essentiellement anglais, que je n'aurais jamais pu apprendre le français, même si j'étais né à Paris, et que j'y eusse été élevé. Il y a trop de saxon dans mon gosier pour que je puisse avaler des mots qui, la moitié du temps, ne signifient rien.

— Je ne vous en aime que mieux, Cuff, répondit l'amiral en souriant, sourire qui donna presque un air de beauté à des traits qui étaient plutôt laids quand ils étaient impassibles; singularité qui n'est pas très-rare quand une forte volonté donne de l'expression à la physionomie, et qu'au fond le cœur est réellement bon. — Un Anglais n'a que faire de rien de ce qui est français. — Ce jeune M. Griffin paraît avoir de l'ardeur, et je regarde toujours comme un bon signe qu'un jeune homme demande à être chargé d'une mission aussi dangereuse que celle de conduire un brûlot. — Il m'a dit qu'il n'est que votre second lieutenant. Où était le premier pendant ce temps?

— Il avait été blessé à la jambe le matin dans

l'affaire des canots, milord, et par conséquent je ne pouvais le charger de cette entreprise. Il se nomme Winchester, et je crois que vous devez vous le rappeler, car il était troisième lieutenant du capitaine Miller dans le combat du cap Saint-Vincent. Miller en avait une fort bonne opinion, et quand je passai du commandement de *l'Arrow* à celui de *la Proserpine*, il me le donna pour second lieutenant. La mort de mon premier, le pauvre Drury, le fit naturellement nommer à sa place.

— Oui, oui, j'en ai quelque souvenir, Cuff. Ce fut une journée brillante, et rien de ce qui s'y passa ne peut s'effacer de mon esprit. — Et vous me dites que M. Griffin accrocha avec un grappin le câble du lougre?

— Oui, milord, il n'y a pas le moindre doute. J'ai vu de mes propres yeux, à l'aide d'une longue-vue de nuit, les deux bâtiments accrochés l'un à l'autre, et paraissant également en feu. — Je l'ai vu aussi clairement que j'ai vu des flammes sortir du cratère du Vésuve par une nuit obscure.

— Et cependant ce *Fiou-Folly* a échappé à ce péril. — Le pauvre Griffin a couru un grand risque sans beaucoup de profit.

— Oui, sans doute, milord.

Nelson, qui se promenait dans la chambre, tandis que Cuff restait debout, le respect l'ayant empêché de s'asseoir, quoique l'amiral l'y eût invité par un geste, s'arrêta tout à coup, et le regarda fixement en face. L'expression de sa physionomie était alors douce et sérieuse, et le moment de silence qui précéda ses paroles leur donna plus de poids et de solennité.

— Un jour viendra, Cuff, où ce jeune homme s'applaudira d'avoir échoué dans sa tentative contre ces vauriens, tout Français qu'ils sont. Oui, il s'en réjouira du fond du cœur.

— Milord!

— Je sens que ce discours peut vous paraître étrange, Cuff; mais personne n'en dort mieux pour avoir brûlé ou fait sauter en l'air une centaine de ses semblables, comme autant de veuves sur la côte de Malabar dans un *suttee* (1). Mais nous n'en devons pas moins des éloges à ceux qui ont fait ce qui était certainement leur devoir.

— Faut-il en conclure, milord, que *la Proserpine* ne doit pas détruire *le Fiou-Folly* à tous

(1) Nom de la cérémonie religieuse dans laquelle les veuves dans l'Inde se brûlent sur le bûcher qui consume le corps de leurs maris.

(*Note du traducteur.*)

risques, si elle a le bonheur de le rencontrer encore?

— Non certainement, monsieur, non. Nous avons ordre de brûler, couler à fond et détruire. Telle est la politique de l'Angleterre dans cette guerre à mort, et nous devons nous y conformer. Vous savez aussi bien que moi pourquoi nous nous battons, et ce n'est point une guerre qu'on puisse faire avec politesse; cependant on n'aime point à voir une cause glorieuse et sacrée ternie par la barbarie. Le sort des hommes qui périssent dans un combat loyal et à armes égales, mérite d'être envié plutôt que d'être plaint, puisqu'ils ne font que payer leur dette à la nature un peu plus tôt qu'ils ne l'auraient fait sans cela; mais il y a quelque chose de révoltant à brûler nos semblables comme on brûlerait des haillons après une peste. Mais il faut, à tout prix, arrêter les déprédations de ce lougre. Il ne faut pas que le commerce anglais soit inquiété, et que le pouvoir de l'Angleterre soit bravé d'une manière aussi audacieuse avec impunité. Il faut faire tous les sacrifices nécessaires, Cuff, pour arrêter dans leur carrière ces tigres français.

— Je sais cela, milord, et je n'aime pas un républicain plus que vous ou plus que Sa Majesté, qui, je suppose, n'a pas plus de goût pour cet

animal que la chair et le sang ne peuvent en donner.

— Je connais vos sentiments, Cuff; je n'en doute nullement, et je ne vous en estime que davantage. Dans des temps comme ceux-ci, haïr les Français doit faire partie de la religion des Anglais. Après la paix de 1783, je traversai la Manche dans le dessein d'apprendre leur langue; mais il y avait si peu de sympathie entre leur jargon et moi, que je ne fus jamais en état d'en écrire une ligne, ni même de demander intelligiblement les choses nécessaires à la vie.

— Si vous avez jamais pu demander la moindre chose, vous avez surpassé tous mes efforts, car je n'ai jamais su distinguer la poupe de la proue dans leur baragouin.

— C'est un jargon infernal, Cuff, et leurs académies, leur fausse philosophie et leur manque de religion en ont fait une telle masse de confusion, qu'ils finiront bientôt par n'y rien comprendre eux-mêmes. Quelle sorte de noms ils donnent à leurs bâtiments depuis qu'ils ont décapité leur roi et renoncé à leur Dieu! Qui aurait jamais songé, par exemple, à baptiser un lougre sous le nom de *Fiou-Folly?* — Je crois que j'en prononce le nom correctement.

— Parfaitement. C'est ainsi que le prononce

Griffin ; seulement il donne à la dernière syllabe un son un peu plus ouvert, et il prononce fol*ly* comme si c'était fol*lay*. Mais c'est la même chose, *folly* est toujours *folly*, qu'on le prononce comme on le voudra ; mais Griffin parle si souvent français et italien, que son anglais s'en ressent un peu. Son père était consul, et il a arrimé dans le cerveau de son fils une demi-douzaine de langues étrangères.

Pendant qu'il parlait ainsi, Nelson continuait à se promener en souriant, moitié avec amertume, moitié avec une sorte d'ironie qui le portait à être content de lui-même.

— Vous rappelez-vous, Cuff, dit-il après avoir fait un tour ou deux en silence, le nom du vaisseau avec lequel nous eûmes une vive escarmouche à la hauteur de Toulon, sur le vieil *Agamemnon*, ce vaisseau de 84 que nous démâtâmes, et que la frégate prit à la remorque, après l'avoir poivré de manière à donner quelque goût à leur soupe française? — Savez-vous quel était son nom en bon et honnête anglais?

— Non, milord; je me souviens seulement que les Français l'appelaient *Za-ira*, et j'ai toujours supposé que c'était le nom d'un Grec ou d'un Romain, ou de quelqu'un de leurs nouveaux saints républicains.

— Eux ! du diable ! ils ne font pas de nouveaux saints puisqu'ils ont cassé les anciens. Il y a du moins quelque chose de respectable dans les noms des bâtiments d'une escadre espagnole, et l'on sent que c'est à des gentlemen qu'on apprend à vivre quand on a affaire à eux. Non, Cuff, le vaisseau dont je parle se nommait en français *le Ça-Ira*, ce qui, en bon anglais, ne signifie ni plus ni moins que *le That will do* (1). Je m'imagine qu'ils ont pensé plus d'une fois à leur nom, tandis qu'ils avaient sur leur hanche le vieux Grec, brisant les fenêtres de leurs chambres. Et nous, si nous l'avions pris et qu'on l'eût équipé pour le service de l'Angleterre, le beau nom, n'est-ce pas, à lui donner, *le That will do*, de 84, capitaine Cuff!

— J'aurais certainement présenté une pétition aux lords commissaires de l'Amirauté pour qu'on en changeât le nom.

— Et vous auriez bien fait. Autant vaudrait faire voile sur un bâtiment de guerre nommé *l'Enough* (2). Et le trois-ponts qui l'aida à se tirer

(1) Ces mots signifient également : Cela ira bien comme cela, ou : Cela suffit, — en voilà assez.

(*Note du traducteur.*)

(2) Assez.

(*Note du traducteur.*)

d'embarras, c'était *le Sans-Culotte*, comme les Français l'appelaient. Savez-vous ce que ces mots signifient en anglais?

— Non, milord. S'il faut avouer la vérité, je ne suis pas un savant, et je suis tout à fait sans ambition à cet égard. Je suppose que *sans* est le mot français qui signifie *saint;* mais qui était *culottes,* c'est ce dont je n'ai pas la moindre idée.

Nelson sourit, et la tournure que prenait la conversation parut lui donner une satisfaction secrète. Si l'on eût su la vérité, on aurait vu que quelque chose lui pesait sur l'esprit, et que, par une forte impulsion, ses sentiments le disposaient à passer d'un extrême à l'autre, comme cela arrive souvent aux hommes qui se laissent dominer ainsi, surtout quand leurs dispositions sont généralement bonnes.

— Vous vous trompez pour cette fois, mon cher Cuff; *sans culottes* signifie en anglais *without breeches.* Appeler un vaisseau à trois ponts *le Without-Breeches!* Je ne vois pas comment un capitaine respectable peut mentionner un pareil nom dans ses dépêches sans un sentiment de honte qui doit faire chavirer toute sa philosophie. — La ligne était formée par le vaisseau *le That will do,* marchant en tête, et ayant pour matelot d'arrière *le Without-Breeches!* — Qu'en dites-

vous, Cuff? Du diable si je voudrais servir dans une marine dont les vaisseaux porteraient de pareils noms. C'est mille fois pire que tous ces saints dont les Espagnols chamarrent leurs vaisseaux, comme une longue ligne de canots remorquant un bâtiment à son mouillage.

La conversation fut interrompue en ce moment par un midshipmen, qui vint annoncer qu'un homme et une femme venant de terre désiraient lui parler pour une affaire pressante.

— Faites-les entrer, monsieur, répondit Nelson. — Je mène ici une vie dure, Cuff, car il n'y a pas à Naples une blanchisseuse ou un marchand qui ne me traite exactement comme si j'étais un podestat, chargé de prononcer sur toutes les querelles pour du linge perdu ou des objets vendus à crédit. Il faudra que Sa Majesté nomme un lord premier juge sur chaque escadre pour rendre la justice en tout ce qui concerne les midshipmen, ou pas un officier ne voudra bientôt hisser un pavillon à son service.

— Sûrement, milord, les capitaines peuvent décharger vos épaules de ce fardeau.

— Il y en a qui le peuvent et qui le font; mais il y en a aussi qui ne le peuvent plus, et d'autres qui ne veulent pas le faire. Mais je suppose que

voici les plaignants; vous entendrez la plainte, Cuff, et vous agirez comme second juge.

La porte s'ouvrit en ce moment, et les deux personnes qu'on attendait entrèrent dans la chambre. C'étaient un homme de cinquante ans au moins, et une fille d'environ dix-neuf. L'extérieur du premier n'avait rien de remarquable, et il avait l'air soucieux et les yeux baissés; mais la jeune fille avait toute l'expression, la grâce et la beauté qui caractérisaient la physionomie et la tournure de Ghita Caraccioli, car c'étaient elle et Carlo Giuntotardi, son oncle, qui venaient d'entrer. Nelson fut frappé de l'air aimable et modeste de Ghita, et quoiqu'il continuât à rester debout ainsi que le capitaine Cuff, il l'invita poliment à s'asseoir. Quelques efforts qu'il fit pour se faire comprendre le convainquirent bientôt qu'il lui fallait un interprète, puisque ni l'oncle ni la nièce ne parlaient anglais, et il savait trop peu d'italien pour pouvoir entretenir une conversation suivie. Il hésita un instant, et s'approcha de la porte de la chambre de l'arrière, dans laquelle Cuff avait entendu de temps en temps des voix, dont l'une était évidemment celle d'une femme. Il s'appuya contre la cloison, eut l'air de réfléchir encore, et fit enfin connaître ses désirs ainsi qu'il suit :

— Il faut que je vous demande un service que je ne songerais pas à vous demander dans un cas ordinaire, dit-il avec un accent de douceur qui prouvait qu'il s'adressait à une personne qui exerçait sur lui une influence habituelle. J'ai besoin d'un interprète entre moi et une femme qui est la seconde en beauté parmi toutes celles qui son actuellement dans le royaume de Naples, et personne ne convient mieux à cet emploi que celle qui est la première.

— De tout mon cœur, mon cher Nelson, répondit de l'intérieur une voix de femme belle et sonore. Sir William est tout occupé de ses antiquités, et je commençais réellement à m'ennuyer faute d'occupation. Je suppose que vous avez à redresser, en votre qualité de lord grand chancelier de l'escadre, les griefs de quelque dame à qui l'on a fait injure?

— Je ne sais pas encore quelle est la nature de sa plainte, mais ce sera probablement quelque chose de semblable à ce que vous supposez. Dans tous les cas, elle ne peut trouver une meilleure intercession que celle d'une femme qui est si supérieure aux faiblesses et à la fragilité de son sexe.

La dame qui entra alors dans la chambre du conseil n'offrait pas dans son extérieur ce qui

aurait justifié le dernier éloge que l'amiral anglais venait d'en faire. Quoique d'une beauté remarquable, il y avait dans l'expression de sa physionomie quelque chose qui sentait l'art et l'apprêt, et qui ne devenait que plus frappant par le contraste qu'offrait l'air pur et ingénu qui brillait dans tous les traits de Ghita. L'une aurait pu passer pour une image parfaite de Circé; l'autre aurait fourni un excellent modèle pour une vestale, si une de ces anciennes prêtresses avait pu offrir dans ses traits l'impression morale des vérités sublimes qui sont annoncées par les véritables oracles de Dieu. La belle dame était une femme dont les charmes avaient atteint leur midi, et appelaient à leur aide toutes les ressources de la toilette et d'un goût qui, s'il n'était pas épuré, était du moins piquant et recherché; la jeune fille au contraire n'avait que le simple corset napolitain de couleur sombre, et sa tête n'avait d'autre ornement que les tresses de ses beaux cheveux : costume qui faisait pourtant valoir sa taille sans défaut et sa physionomie séduisante, mieux que n'aurait pu le faire le talent des couturières les plus renommées. La dame montra un peu de surprise et peut-être une ombre d'inquiétude au premier regard qu'elle jeta sur Ghita; mais, trop bonne actrice pour se déconcerter facile-

ment, elle sourit et reprit de suite toute son assurance.

— Est-ce là, Nelson, la personne en question? demanda-t-elle avec l'expression de cette sensibilité naturelle à son sexe. Et ce pauvre vieillard, c'est sans doute un père dont le cœur est brisé?

— Souvenez-vous que je ne connais pas encore le motif de leur arrivée, et par conséquent je ne puis rien vous garantir.

— Capitaine Cuff, dit la dame, j'espère que je vous vois bien portant. Sir William se joint à l'amiral pour vous prier de prendre votre part aujourd'hui d'un dîner de famille.

— Et que dit la maîtresse, non de la maison, mais du vaisseau? demanda Nelson, dont les yeux n'avaient pas cessé un instant d'être fixés sur la sirène depuis qu'elle était entrée.

— Elle dit — sans accepter le titre que vous lui donnez, quelque honorable qu'il soit, — qu'elle se réunit aux autres pour inviter le capitaine Cuff à nous accorder le plaisir de sa compagnie. — Nelson m'a appris, capitaine, que vous êtes un de ses vieux Agamemnons, comme il vous appelle tous, jeunes et vieux, grands et petits, vous autres qui avez servi avec lui à bord de ce bâtiment, et j'aime jusqu'au son de ce nom. Quel glorieux titre pour un vaisseau! — Agamemnon!

— un Grec, commandé par un cœur véritablement anglais!

— Oui, ce nom vaut un peu mieux que celui de *That will do* et que l'autre, hein, Cuff? dit Nelson, souriant en regardant le capitaine. — Mais, pendant tout ce temps, nous ne savons pas encore ce que désirent de nous cet Italien dont l'air est si honnête, et sa compagne, dont la figure est si ingénue.

— Dans cette affaire, messieurs, dit la dame, je ne dois être regardée que comme un écho qui répète les mots qu'il a entendus, — mais un écho irlandais qui répète dans une langue ce qu'il a entendu dans une autre. Faites vos questions, milord; je les traduirai fidèlement, et je vous rendrai les réponses avec la même exactitude. J'espère seulement que le capitaine Cuff sortira de cette affaire aussi innocent qu'il en a l'air en ce moment.

L'amiral sourit, mais cette plaisanterie ne troubla pas la tranquillité de celui qui en était l'objet; car, cinq minutes auparavant, il ignorait l'existence des deux étrangers qui étaient en sa présence. La hardiesse des allusions de la dame se ressentait des libertés qu'on se permet à bord d'un bâtiment, et des habitudes de la partie du monde où cette scène se passait.

— Nous nous informerons d'abord du nom de ce digne homme, si vous voulez bien le lui demander, dit Nelson à sa belle amie.

— Carlo Giuntotardi, noble dame, autrefois pauvre savant à Naples, et maintenant gardien des tours du prince sur les hauteurs d'Argentaro, répondit avec respect l'oncle de Ghita, qui, de même que sa nièce, avait refusé de s'asseoir, de sorte que tout le monde était debout.

— C'est un fort beau nom, signor, et vous n'avez pas à en rougir. — Et le vôtre, signora?

— Ghita Caraccioli, Votre Excellence, fille de la sœur de cet honnête gardien des tours du prince.

Si une bombe avait éclaté sur le pont du *Foudroyant*, Nelson n'aurait certainement pas si vivement tressailli; et les beaux traits de la dame prirent un air de ressentiment profond, qui n'était pas sans mélange de crainte. Cuff lui-même reconnut le nom Caraccioli, et il fit un pas en avant, ses traits brunis annonçant la curiosité et l'intérêt. Toutes les émotions se calmèrent bientôt. La dame fut la première à reprendre son empire sur elle-même; mais Nelson fit cinq ou six fois le tour de la chambre, agitant le moignon de son bras droit, avant même de lever les yeux.

— J'allais demander si nous ne verrons jamais

la fin de ces importunités, dit la dame en anglais, mais il doit y avoir ici quelque méprise. La maison de Caraccioli est une des plus illustres de toute l'Italie, et il peut à peine exister quelqu'un de cette classe qui prenne intérêt à celui auquel nous pensons. Je ferai donc quelques questions sur cette affaire. — Signorina, ajouta-t-elle en italien, et d'un ton sévère, comme si elle eût douté de ce qu'elle venait d'entendre, Caraccioli est un nom noble, et il n'est pas souvent porté par la fille du gardien des tours d'aucun prince.

Ghita trembla et parut interdite; mais elle était soutenue par un principe trop élevé, et était trop innocente elle-même, pour être longtemps intimidée en présence du crime, et quoique la teinte vermeille de ses joues, semblable à celle qui, dans la soirée, pare si souvent le ciel de son pays, les eût abandonnées, elle leva les yeux sur le visage contracté de la dame, et lui répondit :

— Je sais ce que veut dire Votre Excellence, et j'en sens la justice; mais il est cruel pour une fille de ne pas porter le nom de son père. Le mien se nommait Caraccioli, et il m'a laissé son nom pour tout héritage. Quels peuvent avoir été ses droits à le porter, c'est à mon oncle à le dire.

— Parlez donc, signor Giuntotardi; donnez-nous d'abord l'historique *de ce nom*, et dites-nous ensuite ce qui vous amène ici.

— Noble dame, ma sœur, femme aussi pieuse et aussi vertueuse qu'on en vit jamais en Italie, et qui est maintenant bien heureuse dans le ciel, épousa don Francesco Caraccioli, fils du don Francesco de cette illustre famille, qui vient d'être condamné à mort pour avoir conduit la flotte contre le roi; et Ghita que voici, est le seul fruit de ce mariage. Il est vrai que l'Église n'avait pas sanctionné la liaison qui donna le jour au père de ma nièce; mais le noble amiral n'hésita pas un instant à le reconnaître pour son fils; il lui donna son nom, et il le protégea jusqu'à l'instant où l'amour le porta à épouser la sœur d'un pauvre savant. Alors le fils encourut la disgrâce de son père, mais la mort mit bientôt le mari et la femme à l'abri de son déplaisir. Telle est notre histoire, illustre signora, elle est bien simple, et voilà pourquoi ma pauvre nièce porte un aussi grand nom que celui de Caraccioli.

— Vous prétendez nous dire, signor Giuntotardi, que votre nièce est une petite-fille de don Francesco Caraccioli, par un fils naturel de cet infortuné amiral?

— Tel est le fait, signora; et sa mère ayant été

mariée en face de l'Église, je ne pouvais moins faire que de laisser à sa fille le nom qu'il avait été permis à son père de porter avant elle.

— De pareilles choses ne sont pas rares et n'exigent pas d'apologie. — Encore une question avant que j'explique à l'amiral anglais ce que vous venez de me dire. — Le prince Caraccioli connaît-il l'existence de sa petite-fille?

— J'en doute fort, signora. Son père et sa mère moururent si peu de temps après sa naissance, — j'aimais tant cette pauvre orpheline, — il y avait si peu d'espoir qu'un homme si illustre voulût reconnaître une alliance contractée par son fils avec une famille aussi humble que la nôtre, que je n'ai jamais été plus loin pour faire reconnaître ma nièce, que de lui laisser porter le nom de son père.

Ces paroles parurent soulager la dame, et elle expliqua brièvement à Nelson tout ce qui venait d'être dit.

— Il peut se faire, dit-elle, qu'ils soient ici pour le même objet dont nous avons déjà tant entendu parler, et si inutilement. Je ne le crois pourtant pas, car quel intérêt peuvent-ils prendre à un homme qui leur est entièrement inconnu? Néanmoins quelque folle idée ayant rapport à cette affaire peut les avoir amenés ici. —

Que désirez-vous, Ghita? — Voici don Horatio Nelsoni, l'illustre amiral anglais dont vous avez tant entendu parler.

— Je le sais, Votre Excellence. — Mon bon oncle vous a dit qui nous sommes, et vous pouvez facilement deviner le motif qui nous fait venir ici. Nous ne sommes arrivés que ce matin de Santa-Agata de l'autre côté de la baie, et nous avons appris d'un de nos parents dans cette ville que don Francesco venait d'être arrêté à l'instant. Depuis ce temps, on nous a dit qu'il avait été condamné à mort pour crime de trahison contre le roi, par des officiers qui se sont assemblés sur ce vaisseau même, et quelques personnes, signora, vont jusqu'à dire qu'il doit être exécuté avant que le soleil se couche.

— Quand cela serait, quel intérêt pouvez-vous y prendre? vous ne le connaissez pas.

— Il est le père de mon père, Votre Excellence; et quoique je ne l'aie jamais vu, je sais que le même sang coule dans nos veines, et par conséquent les mêmes sentiments d'affection doivent exister dans nos cœurs.

— Tout cela est fort bien, Ghita, du moins en apparence; mais vous ne pouvez avoir beaucoup d'affection pour un homme que vous n'avez jamais vu, et qui ne vous connaît même pas comme sa

petite-fille. Vous êtes bien jeune, et d'un sexe auquel la circonspection est nécessaire. Les hommes mêmes agissent quelquefois peu sagement en se mêlant de politique dans ces temps de troubles.

— Signora, c'est la nature, le devoir et la piété filiale qui m'ont amenée ici, et non la politique.

— Qu'avez-vous donc à nous dire? s'écria la dame avec impatience; songez que vous êtes devant un homme dont tous les moments sont précieux, et de grande importance pour des nations entières.

— Je le crois, Excellence, et je tâcherai de m'exprimer en peu de mots. Je viens demander à cet illustre étranger la vie de mon aïeul. On m'a assuré que le roi ne lui refuserait rien, et qu'il n'a qu'à la demander à don Ferdinando pour l'obtenir.

Bien des gens auraient pu préférer, au premier coup d'œil, les charmes de la dame arrivés à toute leur maturité à la beauté virginale de la jeune fille; mais quiconque les aurait vues toutes deux en ce moment n'aurait pu conserver cette opinion. Tandis que le visage de Ghita brillait du saint espoir et de la pieuse ardeur qui l'animaient, une sombre expression se fixait sur la physionomie de

la beauté anglaise, et la privait d'un de ses plus grands attraits, en faisant disparaître l'air de douceur et de bonté naturel à son sexe. S'il n'y avait pas eu de témoins de ce qui se passait, il est probable que Ghita aurait été durement congédiée; mais la politique était un des principaux éléments du caractère de cette femme, et elle sut dissimuler pour arriver à son but.

— L'amiral n'est pas Napolitain, répondit-elle; il est Anglais, et il n'a pas le droit d'arrêter le cours de la justice de votre roi. Il croirait même agir contre les convenances en intervenant dans l'exécution des lois de votre pays.

— Il n'est jamais contre les convenances, signora, d'intervenir pour sauver la vie d'un de ses semblables. Bien plus, c'est un acte méritoire aux yeux de Dieu.

— Qu'en pouvez-vous savoir? La pensée que vous avez dans vos veines le sang des Caraccioli vous a fait oublier votre sexe et votre condition, et vous a mis dans la tête des idées romanesques de devoir.

— Vous vous trompez, signora. Depuis dix-huit ans, je sais que le malheureux amiral Caraccioli est mon aïeul; mais, comme il n'a jamais témoigné le désir de me voir, je n'ai jamais éprouvé celui de me présenter à ses yeux. Avant

ce matin, l'idée que le sang des Caraccioli coule dans mes veines ne s'était jamais présentée à mon esprit, à moins que ce ne fût pour déplorer la faute de ma grand'mère, et elle ne s'y présente en ce moment que pour me faire déplorer aussi le cruel destin de celui qui a été le complice de cette faute.

— Tu es bien hardie, jeune fille, de parler ainsi de tes nobles et illustres parents !

La dame prononça ces mots d'un air encore plus sombre et les sourcils froncés. Peut-être y avait-il dans sa vie passée des incidents qui rendaient le langage d'une morale sévère offensant pour ses oreilles et pénible à son souvenir.

— Ce n'est pas moi, Excellence, c'est Dieu qui parle ainsi. Les fautes de mon aïeul sont une raison de plus pour que cet illustre amiral emploie son influence pour lui éviter une mort si précipitée. La mort est terrible pour tout le monde, excepté pour ceux qui ont une pleine confiance en la médiation du fils de Dieu ; mais elle le devient doublement quand elle arrive tout à coup et sans être attendue. Il est vrai que don Francesco n'est plus jeune ; mais n'avez-vous pas remarqué, signora, que ce sont les gens âgés dont la conscience s'endurcit, et qui vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir ? — Je parle de ceux qui ont laissé

leur jeunesse s'écouler, comme si les plaisirs de la vie ne devaient jamais avoir de fin.

— Vous êtes trop jeune pour vous ériger en réformatrice du monde, signorina; et vous oubliez que vous êtes sur le vaisseau d'un des plus grands amiraux du monde, dont tout le temps est occupé. Vous pouvez vous retirer; je lui expliquerai tout ce que vous venez de me dire.

— J'ai une autre demande à faire, Excellence: la permission de voir don Francesco, afin que je puisse du moins recevoir sa bénédiction.

— Il n'est pas sur ce vaisseau; vous le trouverez à bord de la frégate *la Minerve*, et sans doute on vous permettra de le voir. — Attendez! quelques lignes vous aideront à obtenir votre demande. — Prenez ceci. — *Addio*, signorina.

— Et puis-je emporter avec moi quelque espoir, Excellence? Songez combien la vie paraît douce à ceux qui ont vécu si longtemps dans les honneurs et l'opulence. Le moindre rayon d'espoir offert par une petite-fille à son aïeul serait comme un message du ciel.

— Je ne puis vous en donner aucun. L'affaire est entre les mains des autorités napolitaines, et nous autres Anglais, nous ne pouvons nous en mêler. — Retirez-vous tous deux; l'illustre amiral a

à s'occuper d'affaires importantes qui ne peuvent se différer plus longtemps.

Ghita se retira avec son oncle tristement et à pas lents. Ils rencontrèrent à la porte de la chambre le lieutenant anglais qui était chargé de la garde du malheureux condamné, et qui venait présenter la dernière prière de don Francesco, qui était de terminer ses jours par la mort d'un soldat, et non par le supplice d'un brigand. Ce serait nous écarter de notre sujet que de rapporter la conversation qui eut lieu à cette occasion; mais tous ceux qui connaissent l'histoire savent que cette grâce lui fut refusée.

VI.

« Comme tant d'autres tyrans, la mort se plaît à frapper les coups qui proclament le plus haut l'orgueil de son pouvoir et de sa volonté arbitraire. »

YOUNG.

Il est probable que Nelson ne sut jamais bien précisément ce qui s'était passé entre Ghita et la dame dont il a été parlé dans le chapitre précédent. Au surplus, de même que toutes les autres démarches qui furent faites auprès de l'amiral anglais relativement à cette triste affaire, celle de Ghita n'eut aucun résultat. On ne voulut pas même commuer le genre de mort prononcé contre Caraccioli, et l'on mit dans toute cette affaire une

hâte indécente, comme dans le jugement célèbre et la mort de l'infortuné duc d'Enghien. Cuff resta à dîner avec l'amiral, tandis que Carlo Giuntotardi et sa nièce rentrèrent dans leur bateau et traversèrent la rade couverte d'une foule de grands et de petits bâtiments, pour se rendre sur la frégate napolitaine, à bord de laquelle le malheureux Caraccioli était alors prisonnier.

Une demande adressée à un officier sur le passavant fut tout ce qui leur fut nécessaire pour être admis à bord de la frégate. Dès que le signor Giuntotardi fut sur le gaillard d'arrière, il fit connaître à l'officier de quart le motif de son arrivée, et celui-ci envoya savoir si le prisonnier voulait recevoir deux individus qui demandaient à le voir. Le nom de l'oncle fut le seul qui fut donné.

Francesco Caraccioli, ou, comme on l'appelait plus communément, le prince Caraccioli, était un homme approchant de sa soixante et dixième année, appartenant à l'une des plus illustres maisons de la basse Italie, et ayant toujours occupé des postes importants et élevés. Il est inutile de parler ici du crime dont il fut accusé, de l'excuse qu'il put avoir, de l'irrégularité des poursuites faites contre lui, et de la hâte indécente avec laquelle il fut jugé, condamné et exécuté. Tons ces détails

se trouvent dans l'histoire, et sont maintenant universellement connus. Il avait été arrêté dans la matinée et conduit à bord du *Foudroyant;* un conseil de guerre, composé de ses concitoyens, l'avait presque au même instant condamné à mort; l'heure de l'exécution approchait, et il avait déjà été conduit à bord du bâtiment où elle devait avoir lieu.

L'officier portant le message de Guintotardi trouva cet infortuné avec son confesseur, qui venait de lui donner l'absolution. Caraccioli entendit avec un air d'indifférence la demande qui lui était faite, mais il l'accorda, en pensant que c'était quelque ancien serviteur de sa famille qui venait lui demander une dernière faveur, ou réclamer un acte de justice.

— Restez ici, mon père, je vous en prie, dit le prisonnier à son confesseur, qui se disposait à se retirer; c'est quelque *contadino* ou quelque marchand, dont les droits ont sans doute été oubliés. Je suis charmé qu'il soit venu, car je ne voudrais pas mourir avec une injustice à me reprocher.

Comme il finissait ces paroles, la porte de la chambre s'ouvrit, et Ghita entra avec son oncle. Une minute se passa en silence, le prisonnier cherchant inutilement à se rappeler les traits de

ceux qui se trouvaient devant lui, et Ghita tremblant de chagrin et de crainte. Enfin, elle s'avança vers le condamné, et lui dit en s'agenouillant à ses pieds :

— Grand-papa, donnez votre bénédiction à la fille de votre fils unique!

— Grand-papa! — Mon fils! — Sa fille! répéta don Francesco. Oui, j'ai eu un fils, je l'avoue à ma honte et avec contrition. Mais il est mort depuis longtemps, et je n'ai jamais su qu'il eût laissé une fille.

— Cette fille est sous vos yeux, signor, dit Giuntotardi; et sa mère était ma sœur. Vous nous regardiez comme d'une naissance trop humble pour être admis dans une famille aussi illustre que la vôtre, et nous ne voulions pas nous présenter devant vous sans savoir si notre vue vous serait agréable.

— Et comment venez-vous en ce moment, brave homme, réclamer des liens d'affinité avec un criminel condamné à mort?

— Non, non, s'écria une voix douce se faisant entendre à ses pieds; la fille de votre fils ne désire que la bénédiction du père de son père, et elle témoignera sa reconnaissance de cette grâce par ses prières ferventes pour le salut de votre âme.

— Je ne mérite pas cela, mon père, dit l'amiral napolitain à son confesseur; voyez cette tendre plante qui a vécu jusqu'ici négligée à l'ombre, et qui lève sa tête timide pour m'offrir ses parfums à l'instant de ma mort. Non, je ne le méritais pas.

— Mon fils, si le ciel n'accordait sa merci qu'à ceux qui la méritent, le sort de l'homme serait véritablement sans espoir. Mais il ne faut pas se faire d'illusions dans un pareil moment. Vous n'avez jamais été marié, don Francesco? Avez-vous eu un fils?

— C'est un péché que j'ai déposé au tribunal de la pénitence, comme beaucoup d'autres, bon père; et j'espère que Dieu me l'a pardonné en faveur de mon repentir. Oui, j'ai eu un fils; je l'ai reconnu comme tel; je lui ai donné le droit de porter mon nom, et quoiqu'il n'ait jamais habité mon palais, j'ai eu pour lui tous les soins d'un père jusqu'au moment où un mariage inconsidéré m'a forcé de lui interdire ma présence. J'avais toujours eu dessein de lui pardonner et de lui assurer des moyens convenables d'existence; mais la mort l'a frappé trop tôt, ainsi que sa femme, pour m'en laisser le temps; cependant jamais je n'avais appris avant ce moment qu'une fille était née de cette union. — Regardez-la, mon

père, ses traits ne semblent-ils pas le miroir de la vérité?

— Pourquoi vous tromperions-nous, et surtout dans un moment comme celui-ci? s'écria Ghita, encore à genoux, levant les bras en l'air, comme si elle eût voulu l'embrasser. Nous ne vous demandons ni honneurs ni richesses; mon seul désir est de recevoir votre bénédiction, et de vous informer qu'il reste sur la terre une fille de votre sang qui priera Dieu pour votre âme.

— Saint prêtre, il ne peut y avoir ici aucune illusion; cette chère enfant ressemble étonnamment à son aïeule, et mon cœur m'assure qu'elle dit la vérité. Je ne sais si je dois regarder cette découverte comme un bonheur ou un malheur, dans un pareil moment et quand la mort m'attend.

— Votre bénédiction, grand-papa! bénissez-moi une fois, et que je puisse entendre le son d'une bénédiction paternelle!

— Que Dieu te bénisse, ma fille! qu'il te bénisse comme je le fais! dit le vieillard, se penchant pour la relever, la serrant dans ses bras et l'embrassant tendrement. Oui, tu es bien ma fille, mon cœur ne peut me tromper.

— Oui, Votre Excellence, dit Carlo, elle est fille de votre fils don Francesco, et de ma sœur Ghita Giuntotardi, et née en légitime mariage. Je ne

voudrais tromper personne, et moins que tout autre un homme qui va mourir.

— Je n'ai pas de domaines à lui léguer, point d'honneurs à lui transmettre, pas même un nom à lui laisser qu'elle puisse être fière de porter! Il vaudrait mieux en ce moment être fils d'un lazzarone que de Francesco Caraccioli.

— N'y pensez pas, grand-papa; ne vous en inquiétez pas. Je ne suis venue que pour vous demander la bénédiction que vous m'avez donnée, et pour vous offrir les prières de vrais chrétiens, quoique d'un rang si humble. Nous ne demandons, ne désirons et ne cherchons rien de plus. Nous sommes habitués à notre pauvreté, et elle ne nous effraye pas. La richesse nous embarrasserait, et nous sommes loin de la désirer.

— Je me souviens, mon père, que la principale cause du mécontentement que m'a causé le mariage de mon fils, a été le soupçon que la famille à laquelle il s'alliait avait cherché cette union dans des vues intéressées. Et cependant ces bonnes gens m'ont laissé vivre dans la prospérité, sans chercher à s'adresser à moi, et ils n'ont pensé à un rapprochement que lorsque je suis plongé dans le malheur et l'affliction. Je n'ai pas été accoutumé à trouver des désirs et des cœurs semblables.

— Vous ne nous connaissiez pas, dit Ghita d'un ton de simplicité, le visage appuyé sur le sein du vieillard. Nous avons longtemps prié pour vous, nous vous avons respecté, et nous avons pensé à vous comme à un père qui s'était détourné de nous avec colère; mais nous n'avons jamais désiré votre or ni vos honneurs.

— Mon or et mes honneurs! répéta l'amiral, plaçant doucement sa petite-fille sur un fauteuil; ce sont des choses au passé pour moi. Mes biens sont confisqués, mon nom est déshonoré, et dans une heure d'ici j'aurai subi une mort ignominieuse. Aucune vue d'intérêt ne peut les avoir amenés près de moi dans un moment comme celui-ci, mon père.

— C'est la bonté de Dieu qui vous les a envoyés, mon fils. En vous accordant les consolations de l'amour filial, en ouvrant votre cœur à l'amour paternel, il vous fait connaître quels sont les fruits de sa merci pour le pécheur répentant. Remerciez-le de ses bontés du fond de votre âme; c'est le moyen d'attirer sa bénédiction sur votre dernier moment.

— J'espère, saint prêtre, que... Mais qu'est-ce que ceci?

Don Francesco prit un papier que lui apportait un domestique, et en lut le contenu avec empres-

sement. Le monde et les idées mondaines étaient trop enracinés dans son cœur pour pouvoir en être extirpés tout à coup, et son arrestation, sa mise en jugement et sa condamnation s'étaient suivies de si près, qu'il n'était pas surprenant que le bon prêtre eût trouvé en lui un esprit divisé entre les choses du ciel et celles d'ici-bas, même en un pareil moment. Après avoir fait cette lecture, il pâlit, et il passa une main sur son front et sur ses yeux, comme pour cacher une faiblesse qu'il se reprochait.

— On m'a refusé ma dernière requête, mon père, et il faut que je meure comme un vil brigand!

— Le fils de Dieu est mort sur la croix, suspendu entre deux larrons.

— Je crois que l'opinion générale sur la différence des genres de mort est moins juste que nous ne sommes habitués à le croire ; cependant il est cruel pour un homme qui a rempli des postes si élevés — un prince — un Caraccioli — de mourir comme un lazzarone.

— Grand-papa!

— Avez-vous parlé, mon enfant? Je ne suis pas surpris que cette indignité vous saisisse d'horreur.

— Ce n'est pas cela, répondit Ghita, triomphant de son irrésolution, les joues enflammées,

les yeux levés vers le ciel, et le visage rendu radieux par de saintes pensées, oh ! ce n'est pas cela. Si ma vie pouvait sauver la vôtre, je la sacrifierais bien volontiers. Mais, dans ce moment terrible, ne prenez pas l'ombre pour la substance. Qu'importe le genre de mort, quand elle ouvre les portes du ciel? Vous ne craignez pas les souffrances, j'en suis sûre ; moi-même, toute jeune et toute faible que je suis, je sens que je suis en état de les mépriser; mais quel autre honneur peut-il y avoir à l'heure de la mort, que d'être jugé digne de la bonté et de la merci de Dieu? Caraccioli ou lazzarone, prince ou mendiant, cela ne fera plus une différence pour vous dans deux heures d'ici. Souffrez donc que je vous prie avec respect d'abaisser vos pensées au niveau qui convient à tous les pécheurs.

— Et vous dites que vous êtes ma petite-fille, Ghita — la fille de mon fils Francesco?

— Oui, signor, je la suis — comme le disent tous ceux qui me connaissent — comme mon cœur me le dit — comme je le crois fermement.

— Et vous regardez l'opinion dont je parlais comme indigne d'un pareil moment, — comme inconvenante, si vous l'aimez mieux? Et vous considérez le genre de mort comme devant être indifférent même à un soldat?

— Oui, mis en comparaison avec ses espérances du ciel, et s'il songe à ses propres démérites et aux mérites de son Sauveur.

— Et à l'instant où vous entrez sur la scène de la vie, où le monde s'ouvre devant vous, où vous ignorez encore ce que l'avenir peut vous réserver, êtes-vous donc disposée à m'accompagner au pied de l'échafaud, — à vous faire connaître, sans en rougir, à la foule qui m'insultera, comme étant issue de mon sang?

— Oui, grand-papa, répondit Ghita avec fermeté, je suis venue dans cette intention, mais n'exigez pas que mes yeux soient témoins de vos souffrances. Tout ce que je pourrai faire pour adoucir votre ignominie, si c'en est une, en la partageant, je le ferai; mais je ne me sens pas en état de supporter le spectacle de vos souffrances.

— Et vous ferez cela pour un homme que vous n'avez jamais vu avant ce moment, — un homme que vous n'avez pu apprendre à considérer comme ayant été juste envers vous?

— Si je ne vous ai jamais vu avant ce moment, j'ai appris à vous aimer et à prier pour vous depuis mon enfance, et c'est mon bon oncle qui m'a donné cette leçon. Mon père nous a été enlevé, et ce qu'il aurait fait pour vous aujourd'hui, je tâcherai de le faire à sa place. Le monde n'est rien pour

moi, et ce sera une consolation pour vous de penser que vous avez près de vous quelqu'un dont le cœur saigne pour vous, et dont l'âme est en prière pour le salut éternel de la vôtre.

— Et voilà, mon père, voilà l'être que je n'ai connu qu'une heure avant de mourir! Dieu me punit assez de ne pas avoir rempli mes devoirs envers elle, en m'apprenant tout ce qu'elle vaut quand il est trop tard pour que j'en profite. — Non, Ghita, non, ma chère fille, je ne te demande pas un tel sacrifice. Prends cette croix; elle a appartenu à ma mère, elle l'a portée sur son sein, et je l'ai longtemps portée sur le mien après elle; garde-la comme un souvenir de ton malheureux aïeul, et prie Dieu pour lui.— Mais quitte ce terrible bâtiment! la scène qui va s'y passer n'est faite ni pour ton sexe ni pour ton âge. — Que Dieu te protége, ma chère enfant! Plût au ciel que je t'eusse connue plus tôt, car cette courte entrevue a soulagé mon cœur. Tu ne trouves en moi ici qu'un pauvre criminel condamné, hors d'état de pourvoir à tes besoins futurs. Je puis pourtant encore faire du moins quelque chose pour toi. Tu vois ce sac; prends-le. Il est plein d'or, un parent me l'a envoyé croyant qu'il pourrait m'être utile pour détourner le destin qui m'attend; mais rien ne peut me sauver; et avec tes habitudes simples

et modestes, cet or suffira pour te mettre toute ta vie dans l'aisance.

Ghita, les yeux humides, repoussa le sac d'or, mais elle pressa la croix sur son cœur, et la porta avec respect à ses lèvres.

— Non, grand-papa, répondit-elle, je ne le désire pas. Cette croix me suffit, et je la conserverai jusqu'à mon dernier soupir. — Je vais quitter ce bâtiment, mais je n'irai pas bien loin. Je vois plusieurs bateaux autour de cette frégate ; nous y trouverons sans doute celui qui nous a amenés. Je ne cesserai pas de prier Dieu pour vous tant que vous vivrez, et j'en ferai autant tous les jours après votre mort. — Il ne faut pas d'or pour acheter les prières d'une fille.

Don Francesco regarda la jeune enthousiaste avec un air de profonde tendresse, la serra encore une fois dans ses bras, et lui donna de nouveau sa bénédiction. En ce moment on piqua un coup à bord du *Foudroyant*, et l'on en fit autant sur les autres bâtiments anglais et napolitains. Caraccioli, marin lui-même, savait que ce signal annonçait quatre heures et demie; et il n'ignorait pas que cinq heures étaient l'instant fixé pour son exécution. Il jugea donc nécessaire de congédier sa petite-fille qu'il venait de voir pour la première fois, afin de pouvoir passer encore quelques mi-

nutes seul avec son confesseur. Leur séparation fut touchante et solennelle, et lorsque Ghita fut sortie de la chambre, son aïeul éprouva la même angoisse que s'il eût dit adieu pour toujours à un être qu'il eût aimé depuis longtemps, et dont les vertus auraient fait ses délices depuis le jour de sa naissance.

La scène qu'offrait le pont de *la Minerve* était triste et lugubre. Quoique le prisonnier eût été condamné par un conseil de guerre composé d'officiers napolitains, le jugement avait été rendu sous le pavillon anglais, et l'intérêt public s'attachait au condamné. Il n'y avait aucune nécessité pour la hâte extraordinaire avec laquelle toute cette affaire avait été conduite, car il n'existait aucun danger immédiat, et l'exemple aurait fait plus d'impression, si la condamnation avait paru le résultat d'une délibération calme, au lieu d'avoir l'air du désir impatient d'une vengeance personnelle. Personne à bord ne pouvait seulement soupçonner que Ghita était parente du condamné; mais tout le monde savait qu'elle venait d'avoir une entrevue avec lui; tous ses traits annonçaient le vif intérêt qu'elle prenait à son sort, et tous les officiers, touchés de son émotion manifeste, cherchèrent à prévenir tous ses désirs. Une immense quantité de canots et de bateaux de toute

espèce étaient rassemblés autour de la frégate et dans les environs; car, quelque hâte qu'on eût mise à instruire ce procès, la nouvelle que l'amiral don Francesco Caraccioli allait être pendu comme coupable de haute trahison, s'était répandue avec la rapidité de l'éclair, et il restait à peine un bateau près du rivage qui n'eût été loué, tant était général le désir de voir ce qui allait se passer. Soit par suite de la confusion qui régnait, soit qu'il se fût laissé gagner par de l'argent, le batelier qui avait amené Carlo Giuntotardi et sa nièce ne put se retrouver, et ils semblaient n'avoir aucun moyen de quitter le bâtiment.

— Il y a ici, près de notre passavant, dit l'officier de quart, qui, touché de compassion pour une jeune fille si intéressante, s'était inutilement évertué pour trouver cet homme, un petit bateau conduit par un seul batelier; pour quelques *grani* il vous conduirait sûrement à terre.

Ce batelier semblait appartenir à la classe des lazzaroni, car il portait une chemise blanche de coton, un bonnet phrygien, et des pantalons de coton qui ne descendaient qu'au-dessous des genoux. Ses jambes et ses bras étaient nus, et offraient aux yeux des nerfs, des muscles et des proportions qui auraient pu servir de modèle à un statuaire. Ses pieds seuls formaient exception au

costume ordinaire, car ils étaient placés dans des chaussures de toile, ornées à peu près de la même manière que les moccasins des Indiens de l'Amérique. Il semblait surveiller avec attention le passavant de la frégate, comme dans l'espoir d'y trouver une pratique, et Giuntotardi, ayant rencontré ses yeux, lui montra une pièce d'argent. Au même instant, le bateau fut au pied de l'échelle de commandement; Ghita y descendit, et dès que son oncle et elle furent assis, le petit esquif s'éloigna du bâtiment, quoique deux ou trois personnes qui, comme eux, ne pouvaient retrouver leurs bateaux criassent au batelier de les attendre.

— Il vaut mieux que nous restions seuls, quand nous devrions payer quelque chose de plus, dit Carlo à sa nièce. — L'ami! conduisez-nous à quelque distance de cette frégate, là-bas, où il y a moins de canots, et vous serez bien payé. — Nous prenons intérêt à cette scène solennelle, et nous désirons ne pas être observés.

— Je sais cela, signor Carlo, répondit le batelier, et je veillerai à ce que personne ne puisse vous importuner.

Ghita poussa un cri de surprise, que la prudence étouffa, en levant les yeux sur le batelier, car elle s'aperçut, pour la première fois, que le prétendu lazzarone n'était autre que Raoul Yvard.

Comme Giuntotardi avait presque toujours l'esprit trop occupé pour être bon observateur, il ne reconnut pas le jeune corsaire sous son déguisement, et celui-ci, faisant signe à Ghita d'user de discrétion, continua à ramer.

— Soyez tranquille, Ghita, lui dit son oncle, le moment n'est pas arrivé, et nous avons encore vingt minutes pour faire des prières.

Ghita était pourtant bien loin d'être tranquille. Elle voyait tout le danger que son amant courait, et elle sentait que c'était pour elle qu'il s'y était exposé. Sa présence troublait même les sentiments solennels que lui inspirait la scène qui allait se passer, et elle aurait voulu pour plus d'une raison qu'il ne fût pas près d'elle en ce moment. Il y était pourtant, et au milieu de ses ennemis; et il aurait été contre nature qu'une jeune fille de son âge, et avec la tendresse qu'elle avait pour lui, n'eût pas éprouvé une tendre gratitude pour celui qui avait, en quelque sorte, mis sa tête dans la gueule du lion pour lui rendre service. Ghita n'avait pas fait un mystère à Raoul de sa parenté avec la famille Caraccioli, et il comprenait fort bien pourquoi elle était là, et quel motif l'y avait conduite. Quant à elle, elle jetait des regards timides de tous côtés, craignant que le lougre n'eût aussi été amené parmi la foule de bâtiments qui

couvraient le mouillage. Mais Raoul était trop fin pour avoir commis une pareille faute, et elle n'aperçut rien qui ressemblât au *Feu-Follet*.

Le lecteur doit avoir compris qu'un grand nombre de bâtiments de guerre, anglais, russes, turcs et napolitains, étaient alors à l'ancre dans la baie. Comme les Français occupaient encore le château Saint-Elme, citadelle qui couronne les hauteurs qui, à leur tour, couronnent la ville, ces bâtiments n'étaient pas à l'ancre tout à fait aussi près du môle que de coutume, de peur qu'un boulet lancé par les batteries des ennemis ne pût les atteindre,, mais ils en étaient assez près pour permettre à tous les oisifs et à tous les curieux de Naples qui en avaient le courage et les moyens, de venir assister à la triste scène qui allait se passer. A mesure que l'heure en approchait, de nouveaux bateaux arrivaient, et *la Minerve* fut enfin entourée d'une foule de spectateurs dont un grand nombre appartenaient même aux plus hautes classes de la société.

La distance entre la frégate napolitaine et le vaisseau du contre-amiral anglais n'était pas considérable; et tout ce qui se passait à bord de *la Minerve*, et qui n'était pas positivement caché par les murailles de ce bâtiment, pouvait se voir aisément du pont du *Foudroyant*. Ce vaisseau était

un peu en dehors du cercle de bateaux, et c'était de ce côte que Raoul avait ramé pour éviter la confusion, et il se reposa sur ses avirons, quand il fut à un tiers d'encablure de la poupe de l'amiral anglais. C'était là qu'il avait résolu d'attendre le fatal signal et ce qui en serait la suite. Ghita et son oncle passèrent tout ce temps en prière. Il est presque inutile de dire que Raoul ne s'y joignit pas, mais nous ne rendrions pas justice à ses sentiments et à son amour pour Ghita, si nous ne disions pas que son cœur sympathisait avec les leurs.

Un silence solennel, causé par l'attente, régnait à bord de tous les bâtiments voisins de *la Minerve*. Le temps était chaud, la mer calme, et le zéphyr même cessait de troubler par ses murmures cette scène mélancolique. A bord de la frégate, on ne voyait aucun signe de vie, à peine même en voyait-on de mort; on pouvait cependant remarquer un cartahu passé dans une poulie au bout de la vergue de misaine, dont une des extrémités venait directement sur le pont, et dont l'autre était allongée le long de la vergue jusqu'à la perpendiculaire du pont, où elle passait dans une poulie. Une plate-forme avait été établie sur deux canons, en dessous de la vergue, arrangement bien simple, mais expressif et qui, ayant lieu en-

tre les murailles de la frégate, n'était visible qu'à ceux qui se trouvaient à bord de *la Minerve.* Raoul connaissait ce genre de préparatifs, et son œil exercé reconnut aisément la corde qui devait dans quelques minutes priver Ghita de son aïeul, quoique son oncle et elle ne pussent la distinguer de la multitude de cordages dont elle était entourée.

Dix minutes pouvaient s'être passées dans ce silence solennel, et pendant ce temps le nombre des bateaux continua à augmenter, et il fut permis aux équipages des différents bâtiments de se placer de manière à pouvoir être spectateurs d'une scène qu'on espérait devoir servir de leçon. Il est dans les principes d'une bonne discipline à bord d'un bâtiment de guerre de ne pas permettre aux hommes de l'équipage de se laisser voir de l'extérieur, excepté dans les occasions où le devoir exige qu'ils se montrent tous. Cette règle rigide fut pourtant alors momentanément oubliée, et les vaisseaux à l'ancre autour de *la Minerve* laissèrent voir leurs milliers d'hommes, comme des abeilles autour de leur ruche pour essaimer. Ce fut au milieu de cette attente générale qu'on entendit le sifflet du maître d'équipage du *Foudroyant*, et aussitôt quatre mousses se placèrent le long de l'échelle de commandement, marque

d'honneur qu'on ne rend jamais à personne d'un rang inférieur à celui de capitaine. Le bateau de Raoul n'était pas à plus de vingt-cinq brasses du passavant du vaisseau amiral, et il tourna la tête par curiosité pour voir qui allait descendre dans un gig qui était au bas de l'échelle. Un étranger portant deux épaulettes descendit le premier, vinrent ensuite deux hommes en habit bourgeois, et ils furent suivis par un lieutenant de vaisseau. Dès qu'ils furent assis, les avirons frappèrent l'eau, et le gig, tournant sous la poupe du *Foudroyant*, se dirigea vers son propre bâtiment, *la Proserpine*. Quatre ou cinq efforts de douze bras vigoureux suffirent pour conduire cette longue et étroite embarcation à l'endroit qu'elle désirait occuper. Alors les canotiers cessèrent de ramer, et le gig perdit son aire, à environ dix pieds du petit esquif conduit par Raoul Yvard, qui, à sa grande surprise, reconnut dans les deux hommes en habit bourgeois Andréa Barrofaldi et Vito Viti, qui s'étaient décidés à accompagner Cuff et Griffin, — qui étaient avec eux sur le gig, — dans une courte croisière, dont le but exprès était de capturer *le Feu-Follet* et son commandant.

Tout autre aurait été alarmé de se trouver si près de ses ennemis, mais Raoul ne fit qu'en rire au lieu de s'en inquiéter. Il avait confiance en son

déguisement, et il était trop familier avec des incidents de cette espèce pour ne pas conserver son calme et son sang-froid. Il ne connaissait pas les deux officiers anglais, mais sachant que *la Proserpine* était dans la baie, il devina qui ils étaient et quelles circonstances avaient réuni des compagnons si mal assortis. Il n'avait pris aucune précaution pour déguiser ses traits, et le bonnet rouge phrygien qu'il portait comme des milliers d'autres dans cette baie, les laissait entièrement à découvert. Il en était tout autrement de Ghita. Elle, et même son oncle, étaient beaucoup mieux connus des habitants de l'île d'Elbe que le capitaine; mais ils s'étaient tous deux voilé la tête pour prier.

— Cette affaire ne me plaît pas, Griffin, dit le capitaine quand son gig fut tout à fait stationnaire, et je voudrais de tout mon cœur que nous ne nous en fussions pas mêlés. J'ai connu ce vieux Caraccioli, c'était une bonne pâte d'homme; et quant à la trahison qu'on lui reproche, il est difficile, dans des temps comme ceux-ci, et surtout dans une pareille nation, de dire qui est traître et qui ne l'est pas. — Ah! je crois, sur ma foi, que voilà le vieillard et la jolie fille qui ont été voir Nelson il y a une demi-heure, précisément pour cette affaire.

— Que pourraient-ils avoir de commun avec le prince Caraccioli et sa trahison? Le vieux reître à l'air d'un mangeur de livres, mais ce n'est pas un prêtre; et quant à la jeune fille, elle est certainement bien bâtie, mais je doute que sa figure y réponde, elle prend trop de peine pour la cacher.

Raoul jura entre ses dents, mais il réussit à supprimer tout signe extérieur d'émotion. Cependant Cuff prit la défense des attraits de Ghita. La présence de ses canotiers était la seule chose qui aurait pu lui imposer une discrétion extraordinaire, mais il les connaissait de longue main, et il s'était habitué à avoir moins de réserve devant eux qu'en présence du reste de son équipage.

— Si c'est réellement celle que je viens de voir dans la chambre de Nelson, dit-il, elle n'a pas besoin de se cacher sous un voile, car on ne voit pas souvent une fille si jolie et ayant l'air si modeste. Je ne saurais dire exactement ce qu'elle venait demander, car elle parlait en italien, et milady, qui servait d'interprète, a gardé pour elle seule les trois quarts et demi de sa conversation avec elle.— Mais ce vieux garçon, le juge de paix de Porto-Ferrajo, la regarde comme s'il voulait la manger des yeux. Demandez-lui donc en italien quelle pie il a trouvée au nid.

— Signor podestat, dit Griffin, vous semblez avoir trouvé quelque chose à regarder ailleurs que sur *la Minerve*. Serait-ce quelque Vénus?

Cospetto! dit Vito Viti, en donnant un coup de coude à son voisin le vice-gouverneur, et en lui désignant du coin de l'œil le bateau de Raoul, mes yeux me trompent fort si ce n'est pas là la petite Ghita, qui est arrivée dans notre île comme une comète, et qui en est partie comme... comme..., à quoi comparerai-je sa disparition subite et extraordinaire, signor Andréa?

— A celle du *Feu-Follet* ou du *Ving y Ving*, répondit Griffin, car depuis que les deux fonctionnaires étaient devenus ses compagnons de croisière, il ne leur épargnait aucune des plaisanteries qui se présentent naturellement à l'esprit d'un marin; — il a fait aussi une disparition subite et extraordinaire, et peut-être la jeune fille et le lougre sont-ils partis ensemble.

Vito Viti avait déjà découvert qu'il n'était pas, à bord de *la Proserpine*, un personnage aussi important qu'à Porto-Ferrajo; il commençait pourtant à bégayer une réponse, quand une colonne de fumée s'éleva à l'avant de *la Minerve*, un pavillon jaune fut hissé, et la détonation d'un coup de canon se fit entendre.

Nous avons déjà dit qu'il se trouvait alors dans

la baie de Naples des bâtiments de guerre de quatre nations. Nelson y était arrivé peu de temps auparavant avec dix-sept vaisseaux de ligne, et il y avait trouvé plusieurs de ses compatriotes. Cette force avait été réunie pour repousser une attaque qu'on supposait que les Français avaient dessein de faire contre l'île de Minorque, et on la maintenait en cet endroit attendu l'incertitude où l'on était encore de leurs mouvements futurs. Une flotte russe y était venue de la mer Noire pour agir aussi contre les Français, amenant avec elle une escadre du Grand Seigneur; présentant ainsi aux yeux du monde le singulier spectacle des sectateurs de Luther, des ouailles de l'Église grecque, et des partisans de Mahomet, réunis « pour la défense de nos droits, de nos foyers et de nos autels. » Il faut ajouter à tous ces navires une petite escadre de bâtiments napolitains, le tout composant une force marine mélangée, sous quatre pavillons différents, qui allait être témoin de la scène lugubre qu'il nous reste à décrire.

Le signal donné par le pavillon jaune et par le coup de canon interrompit l'exécution de tous les devoirs ordinaires sur tous les bâtiments. Les maîtres d'équipages et leurs aides mirent leurs sifflets à l'écart; les officiers cessèrent de donner des ordres, et les midshipmen, leurs échos, n'eu-

rent plus rien à répéter. Les marins se rassemblèrent sur les flancs de leurs bâtiments respectifs, où l'on voyait partout des yeux que l'attente faisait briller. Les boute-hors ressemblaient à des essaims d'abeilles suspendus à des branches d'arbres ; et les bittes de bossoir, les lisses de couronnement, les passavants, les trélingages, les porte-haubans, etc., etc., étaient garnis d'hommes dont les boutons brillants, les chapeaux vernissés, les épaulettes et l'uniforme bleu foncé, annonçaient qu'ils faisaient partie des classes privilégiées d'un bâtiment. Malgré toute cette curiosité, pas une seule physionomie ne portait l'empreinte de ce sentiment qui se manifeste ordinairement parmi ceux qui assistent à l'infliction d'un châtiment mérité. Les traits de tous ces guerriers marins, Anglais et Turcs, Russes et Napolitains, avaient une sombre expression qui semblait indiquer que tout leur intérêt était pour le condamné, et non pour l'administration de la justice. Cependant nul murmure ne s'élevait, nul signe de résistance ne paraissait, nul air de remontrance ne se faisait remarquer. Le manteau invisible de l'autorité couvrait tout ; et ces masses d'hommes mécontents se soumettaient, comme on se soumet à ce qu'on regarde comme un arrêt du destin. L'habitude passive et invétérée de la discipline

imposait silence à toute plainte ; mais il existait une conviction générale qu'on allait être témoin d'un acte contraire à la justice et à l'humanité, et que, dans tous les cas, il aurait fallu plus d'égards pour les formes et moins de précipitation dans le jugement, pour qu'on pût approuver la condamnation. Les Turcs seuls joignaient à la soumission un air d'apathie. Ces croyants à la prédestination regardaient avec froideur ce qui se passait, quoiqu'il courût même parmi eux un bruit secret qu'une maligne influence planait sur ce pays, et qu'un esprit noble et fier s'était laissé maîtriser par la passion qui prive si souvent les héros de leur empire sur eux-mêmes et de leur indépendance.

Ghita cessa de prier quand le coup de canon se fit entendre, et elle osa même lever ses yeux pleins de larmes vers la frégate. Tous les regards se dirigèrent du même côté, et l'on vit remuer la corde attachée au bras de la vergue de misaine. Plusieurs têtes s'élevèrent peu à peu au-dessus des bastingages, et, en ce moment, on vit sur la plate-forme le condamné et le prêtre qui l'accompagnait. L'infortuné Caraccioli, comme nous l'avons déjà dit, était dans sa soixante et dixième année, et les cheveux blancs qui couvraient sa tête nue attestaient le cours régulier de la nature pen-

dant ce temps. Il était sans habit, et ses bras étaient liés derrière son dos au-dessus du coude, ce qui lui laissait en partie l'usage des mains et même des avant-bras; il avait le cou nu, et la corde qui y était déjà attachée pour prévenir les accidents, avertissait à chaque instant le malheureux condamné de la fonction révoltante à laquelle elle était destinée.

Un murmure sourd s'éleva sur tous les bateaux à ce spectacle, et un grand nombre de têtes se penchèrent pour prier. Ce signe de compassion fut une consolation momentanée pour l'infortuné dont la fin était si proche; et il regarda autour de lui, éprouvant un léger retour de ces sentiments terrestres qu'il s'était efforcé d'extirper de son cœur, depuis qu'il avait fait ses adieux à Ghita, et qu'il avait appris que sa dernière demande, celle d'une commutation dans le genre de mort, avait été rejetée. C'était un moment terrible pour un homme comme don Francesco Caraccioli, qui avait passé une longue vie au milieu de la scène qui l'entourait, — illustre par sa naissance, — comblé des dons de la fortune, — honoré pour ses services, — accoutumé à la déférence et au respect. Jamais le glorieux panorama de cette baie ne lui avait paru si beau qu'au moment où une mort violente et ignominieuse allait le faire dispa-

raître à ses yeux. Des montagnes empourprées, — du vide azuré qui couvrait sa tête, — des eaux bleues sur lesquelles il semblait déjà être suspendu, — d'une côte ornée de villages, de villas et de vignobles, — ses yeux passèrent sur les bâtiments et les bateaux qui remplissaient la baie, et qui étaient eux-mêmes remplis de masses d'êtres vivants. Il jeta un regard de reproche mélancolique sur le pavillon qui flottait au haut du mât de misaine du *Foudroyant*, et laissa tomber ensuite un coup d'œil sur les têtes qui étaient en dessous, et qui semblaient un tapis de figures humaines étendu sur la mer. Son regard était ferme, quoique tout fût en tumulte dans son cœur. Il reconnut Ghita à son costume et à celui de son oncle, et s'avançant sur le bord de la petite plate-forme, il s'efforça d'étendre un bras pour lui donner sa bénédiction, et il la prononça à haute voix. La pauvre fille tomba sur ses genoux au fond du bateau, se mit en prière la tête baissée, et resta dans cette humble attitude jusqu'à la fin de cette scène douloureuse, sans oser lever les yeux un instant.

— Mon fils, lui dit le bon prêtre, vous devez en ce moment oublier la terre et tout sentiment terrestre.

— Je le sais, mon père, répondit le vieillard

d'une voix tremblante d'émotion, mais non de crainte, car ses sensations étaient trop nobles, trop sublimes même, pour que son cœur pût admettre ce sentiment dégradant; mais jamais cette belle œuvre de la création ne m'a paru si aimable, qu'à l'instant où je la vois pour la dernière fois.

— Élevez votre vue au delà de cette scène, mon fils; percez les profondeurs d'une éternité sans bornes, et vous y verrez ce dont toutes les facultés et tous les efforts des hommes ne peuvent approcher. Je crains que le temps qui nous reste ne soit bien court. Avez-vous encore quelque chose à me dire suivant la chair ?

— Vous pouvez dire, mon père, qu'à mon dernier moment j'ai prié pour Nelson, et pour tous ceux qui ont contribué à me conduire où je suis. Il est facile à l'homme heureux, à celui qui n'a éprouvé aucune tentation, de condamner son semblable; mais il est plus sage, il est plus sûr de mettre sa confiance dans la bonté de Dieu, que dans ses propres mérites.

Un rayon de satisfaction brilla dans les yeux du bon prêtre, quand il entendit ces paroles, car c'était un homme véritablement pieux, et que la crainte des suites que pouvait avoir pour lui-même son dévouement au malheureux condamné,

n'avait pu empêcher de faire ce qu'il regardait comme son devoir. Il ferma les yeux un instant pour rendre grâce à Dieu dans le secret de son cœur ; se tournant ensuite vers le prince, il lui adressa ces derniers mots d'encouragement.

— Mon fils, si vous quittez cette vie avec une ferme confiance dans les mérites du fils de Dieu, et dans de pareilles dispositions à l'égard de vos semblables, il n'y a personne dans la foule immense qui nous entoure dont le sort mérite plus d'envie que le vôtre. — Adressez une dernière prière au seul être à qui vous deviez maintenant avoir recours.

Caraccioli, aidé par le prêtre, s'agenouilla sur la plate-forme, car la corde passée autour de son cou était assez lâche pour lui permettre cet acte d'humilité, et son confesseur se mit en prière à son côté.

— Je voudrais que Nelson n'eût eu rien de commun avec tout ceci, dit le capitaine Cuff ; et détournant la tête, son regard tomba, sans qu'il y pensât, sur *le Foudroyant.* Sur le gaillard d'arrière de ce vaisseau était la dame dont il a déjà été parlé dans ce chapitre, spectatrice avide de cette scène de mort. Elle n'avait près d'elle qu'une suivante, les hommes de sa compagnie n'ayant pas eu les nerfs assez forts pour rester à son côté.

Cuff en détourna les yeux avec dégoût, et à l'instant même un cri général se fit entendre. Il porta ses regards vers *la Minerve*, et vit les bras vigoureux des matelots napolitains tirer la corde attachée au cou de l'infortuné Caraccioli, qui était encore à genoux, et l'enlever au bout de la vergue, laissant le bon prêtre seul sur la plateforme, encore agenouillé et en prière. Il y eut une horrible minute de lutte entre la vie et la mort, après quoi le corps de l'amiral, si récemment la demeure d'une âme immortelle, resta suspendu passivement à l'extrémité de la vergue, aussi insensible que la pièce de bois qui le soutenait (1).

(1) Si le lecteur est curieux de savoir qui était la dame dont il est ainsi parlé dans les deux derniers chapitres, et que l'auteur n'a pas nommée, il peut consulter dans tout dictionnaire de biographie les articles Nelson, et sir William Hamilton.

(*Note du traducteur.*)

VII.

« Dors, dors sur la mer, infortuné ! Le murmure des eaux t'assoupit à présent ; son bras ne te servira plus d'oreiller, et ta main n'essuiera plus son front. Il n'est pas assez près pour te nuire, ni pour te sauver. La terre est à lui, — la mer doit être ta tombe. »

DANA.

Pendant toute une longue soirée d'été, le corps de don Francesco Caraccioli resta suspendu au bout de la vergue de misaine de *la Minerve*, spectacle révoltant pour ses concitoyens, et pour la plupart des étrangers qui avaient été témoins de sa mort. On le plaça alors dans un canot, ayant

des boulets ramés attachés à ses pieds, on le conduisit à une bonne lieue dans la baie, et là on le jeta dans la mer. La manière dont il reparut à la surface, une quinzaine de jours après, comme pour braver ceux qui l'avaient fait périr, peut se lire dans l'histoire; et c'est une légende que racontent encore aujourd'hui à Naples les esprits ignorants et crédules, ou amis du merveilleux (1). Quant à Ghita, elle disparut, personne ne sut comment, Vito-Viti et ses compagnons étant trop occupés de la scène qui se passait sous leurs yeux pour remarquer l'attention affectueuse avec laquelle Raoul l'éloigna d'un spectacle si horrible pour elle. Cuff resta seulement quelques minutes

(1) Toute singulière que fût cette circonstance, et toute pénible qu'elle doit avoir été pour ceux qui avaient contribué à la mort de Caraccioli, c'est un effet très-simple de causes naturelles. Toute matière animale s'enfle dans l'eau avant de se corrompre. Un corps qui a acquis ainsi le double de son volume, déplace nécessairement une double quantité d'eau, quoique le poids de la masse reste le même. La plupart des corps humains flottant, dans leur état naturel, aussi longtemps que l'air gonfle les poumons, il en résulte qu'un corps, dans cette condition, doit faire remonter avec lui un poids en fer égal à la différence entre sa propre gravité et celle de l'eau qu'il a déplacée. Et si le corps de Caraccioli se montra dans une attitude verticale, il faut l'attribuer aux boulets qui avaient été attachés à ses pieds, et dont il est possible que quelques-uns se fussent détachés.

(*Note de M. Cooper.*)

de plus, et se fit ensuite reconduire sur son gig à bord de *la Proserpine.* Une demi-heure après l'exécution, on vit cette frégate lever l'ancre, et se mettre en route pour sortir de la baie, sous toutes ses voiles, et avec un vent favorable. La laissant pour le moment, nous retournerons sur l'esquif de Raoul.

Ni Ghita Caraccioli, — car nous devons continuer à donner ce nom à notre héroïne, quoiqu'il soit beaucoup trop illustre pour être porté par une jeune fille de si humble condition, — ni Ghita Caraccioli, disons-nous, ni Carlo Giuntotardi, n'avaient eu d'autre dessein en se présentant devant le malheureux amiral, que de s'acquitter de ce qu'ils regardaient comme un devoir. Dès que le destin de Caraccioli fut décidé, ils étaient disposés à rentrer dans leur ancienne obscurité; non qu'ils eussent honte d'avouer leur affinité avec le défunt, mais parce qu'ils n'avaient pas un seul grain de cette ambition mondaine qui rend le rang et la fortune nécessaires au bonheur.

En sortant de la foule des bateaux, Raoul se dirigea vers les rochers qui bordent la côte de la baie, près des jardins de Portici : c'était un point assez éloigné du mouillage ordinaire pour être à l'abri des observations, et cependant assez voisin pour qu'on pût y arriver en moins d'une heure. A

mesure que le léger esquif avançait, Ghita reprenait peu à peu son air calme. Elle s'essuya les yeux, et regarda autour d'elle comme si elle eût voulu savoir où on la conduisait.

— Je ne vous demanderai pas, Raoul, dit-elle, pourquoi vous êtes ici dans un pareil moment, mais je puis vous demander où vous nous conduisez. Notre demeure actuelle est à Santa-Agata, sur les hauteurs au-dessus de Sorrento, de l'autre côté de la baie. Nous y allons tous les ans passer un mois chez la sœur de ma mère, qui a droit à beaucoup d'affection de notre part.

— Si je n'avais pas su tout cela, Ghita, je ne serais pas ici, je n'aurais pas pu y être. J'ai été ce matin chez votre tante, — je vous ai suivie de là à Naples, — j'y ai appris le jugement et la condamnation de votre aïeul, — je vous ai vue monter à bord du vaisseau amiral anglais, et après avoir réussi à congédier le batelier qui vous avait amenée, je vous ai attendue où vous m'avez trouvé. Tout cela est arrivé aussi naturellement que le sentiment qui m'a porté à me hasarder encore une fois dans la gueule du lion.

— La cruche qui va trop souvent à l'eau finit par se briser, Raoul, dit Ghita, d'un ton qui sentait le reproche, mais sans pouvoir déguiser l'accent de tendresse qui s'y mêlait.

— Vous savez tout, Ghita. Après des mois de persévérance, après un amour tel que peu d'hommes en ont jamais ressenti, vous avez froidement et positivement refusé de m'épouser ; vous avez même tout exprès quitté le mont Argentaro, pour vous délivrer de mes importunités, car je pouvais y aller avec mon lougre à chaque instant ; enfin vous êtes venue dans cette baie, remplie d'Anglais et d'autres ennemis de la France, dans la persuasion que je n'oserais vous y suivre. Eh bien, vous voyez comme vous y avez réussi. Nelson, avec ses bâtiments à deux ponts, ses victoires et son expérience, n'est pas en état d'empêcher Raoul Yvard d'aller rejoindre celle qu'il aime.

Le jeune marin avait cessé de ramer pour exprimer ainsi ses sentiments; et la présence du pieux et savant Giuntotardi n'imposait aucune contrainte aux deux jeunes interlocuteurs, car ils savaient qu'il était toujours trop plongé dans ses idées abstraites pour donner la moindre attention à un objet aussi futile que la conversation de deux jeunes amants. Ghita ne fut surprise ni des reproches, ni de la persévérance de Raoul, car sa conscience l'assurait qu'il n'avait dit que la vérité en lui attribuant les motifs qu'elle avait réellement eus pour engager son oncle à un changement temporaire de demeure ; et tandis qu'un sentiment

de devoir l'avait portée à s'éloigner momentanémenr des tours d'Argentaro, elle n'avait pas été assez politique pour songer qu'elle devait chercher une autre retraite que la maison de la parente où elle allait passer un mois tous les ans, et que Raoul connaissait, d'après ses relations ingénues, presque aussi bien qu'elle-même.

— Je ne puis dire que ce que je vous ai dit, répondit-elle d'un air pensif, quand Raoul se fut remis à ramer. Il vaut mieux, sous tous les rapports, que nous nous séparions. Je ne puis changer de pays, et vous ne pouvez abandonner votre glorieuse république, dont vous êtes si fier. — Je suis Italienne, et vous êtes Français; et par-dessus tout j'adore Dieu, et vous, vous êtes imbu des nouvelles opinions de votre nation. Ce sont des causes de séparation bien suffisantes, quoique nous puissions avoir l'un de l'autre une opinion favorable.

— Ne me parlez donc plus du cœur d'une jeune Italienne, et de sa disposition à suivre au bout du monde l'homme dont elle a fait choix, s'écria Raoul avec amertume. Je puis trouver en Languedoc mille filles qui feraient tous les ans le tour du monde plutôt que d'être séparées un seul jour des marins qu'elles ont pris pour maris.

— Eh bien, cherchez une femme parmi les

filles du Languedoc, répliqua Ghita avec un sourire si mélancolique qu'il donnait un démenti à ses paroles. Il vaut mieux prendre une femme qui soit de votre nation et qui professe les mêmes opinions que vous, que de risquer votre bonheur avec une étrangère qui pourrait ne pas répondre à tout ce que vous espérez d'elle, quand vous viendrez à la mieux connaître.

— Nous n'en parlerons pas davantage à présent, chère Ghita; mon premier soin doit être de vous reconduire chez votre tante, — à moins que vous ne vouliez monter sur *le Feu-Follet*, et retourner aux tours.

— *Le Feu-Follet!* — J'espère qu'il n'est pas ici, au milieu de tant d'escadres ennemies? — Songez, Raoul, que votre équipage finira par se plaindre, si vous l'exposez souvent à de pareils risques, uniquement pour satisfaire vos désirs.

— Peste! je le maintiens en bonne humeur en lui faisant faire de bonnes prises. — Nous avons eu du succès, et ce qui rend Nelson populaire et un grand homme dans son pays, rend Raoul Yvard populaire, et en fait un grand homme, en miniature, aux yeux de son équipage. Les hommes qui le composent ressemblent à leur capitaine : ils aiment les aventures et le succès.

— Je n'ai pas vu le lougre. J'ai examiné plus

de cent bâtiments, et je n'ai pas aperçu le vôtre.

— La baie de Naples est grande, Ghita, répondit Raoul en souriant, et *le Feu-Follet* n'occupe que peu de place. — Voyez ces vaisseaux de ligne, ce sont des coquilles de noix sur ce vaste golfe, auprès de ces nobles montagnes. Vous ne pouvez attendre de mon petit lougre qu'il y fasse grande figure. Nous sommes petits, Ghita *mia*, si nous ne sommes pas tout à fait insignifiants.

— Cependant, quand il y a des yeux si vigilants et en si grand nombre, Raoul, il y a toujours du danger. D'ailleurs un lougre est un genre de bâtiment peu ordinaire, comme vous me l'avez avoué vous-même.

— Non pas ici, au milieu de tous ces navires de l'Orient. — J'ai toujours trouvé que lorsqu'on ne veut pas être remarqué, il faut se mettre dans la foule. Celui qui vit dans un village est exposé à la clarté du grand jour. Mais nous parlerons de tout cela une autre fois, Ghita; voici un pêcheur qui se prépare à nous recevoir.

L'esquif était alors près du rivage, dans un endroit où une petite yole, contenant un pêcheur solitaire, était à l'ancre. Cet homme les examina avec attention, et ayant reconnu Raoul, il retira ses lignes de l'eau, et se prépara à lever son grappin. Au bout de quelques minutes les deux es-

quifs étaient bord à bord; et alors, mais non sans difficulté, attendu qu'il s'était déguisé avec grand soin, Ghita reconnut Ithuel Bolt. Quelques mots suffirent pour mettre l'Américain au fait de tout ce qu'il était nécessaire qu'il sût, et les préparatifs du départ se firent sur-le-champ. Raoul amarra au rivage le petit esquif qu'il y avait trouvé, et dont il s'était momentanément emparé, sans permission, espérant que celui à qui il appartenait l'y retrouverait un jour ou l'autre, et il passa avec ses compagnons sur la petite yole, qui était une des embarcations de son lougre. C'était un léger canot, admirablement construit, et propre à naviguer sur mer, sans autre aide que deux bons avirons, dont Raoul prit l'un, et dont Ithuel tenait déjà l'autre. Cinq minutes après, ils s'éloignaient de la terre, traversant la baie en ligne droite, et se dirigeant vers le promontoire du sud, avec l'adresse et l'activité de rameurs expérimentés.

Il y a peu d'endroits sur la mer où un canot et même un bâtiment seul attirent si peu l'attention que dans la baie de Naples. Cela est vrai dans tous les temps et dans toutes les saisons; l'échelle magnifique sur laquelle la nature a dessiné ce panorama splendide rendant tous les objets ordinaires comparativement insignifiants, tandis qu'un mouvement constant, résultat de l'activité d'un

million d'âmes qui en habitent les côtes populeuses, le couvre de bateaux, qui le parcourent dans tous les sens, presque comme les rues d'une grande ville sont remplies de piétons. En approchant du môle, ou du mouillage ordinaire, ils eurent naturellement à traverser une foule flottante; mais une fois qu'ils en furent dehors, ils trouvèrent facile d'éviter toute collision désagréable sans avoir l'air de le chercher, et la marche d'un canot, dans quelque direction que ce fût, était un événement trop commun pour exciter la moindre méfiance. On ne penserait pas plus à questionner un esquif rencontré même au centre de cette vaste baie, qu'à demander à un étranger pourquoi il se trouve sur la place du marché de la ville. Raoul et Ithuel savaient parfaitement tout cela; et une fois en route sur leur yole, ils éprouvèrent un sentiment de sécurité qu'ils n'avaient pas toujours connu pendant les quatre ou cinq heures précédentes.

Le soleil était déjà très-bas, quoique Raoul vît qu'il était encore possible de distinguer un point noir suspendu à la vergue de misaine de *la Minerve,* ce qu'il se garda bien de faire remarquer à Ghita et même à ses compagnons. *La Proserpine* était en marche depuis quelque temps, sous toutes ses voiles; mais avec un vent assez léger pour

permettre au petit esquif de prendre l'avance sur elle, quoique le cap de l'une et celui de l'autre fussent placés dans la même direction ; ils firent ainsi plusieurs milles, et enfin l'obscurité arriva. La lune, qui se leva alors, rendit, il est vrai, les rives moins distinctes, mais sans rendre la baie plus mystérieuse que pendant les heures de grand jour. Ce golfe, à la vérité, forme à cet égard une exception à la règle générale, par l'étendue de ses côtes, la hauteur de ses montagnes, la beauté de son eau, qui a la teinte foncée de l'Océan hors des sondes, et la douceur de l'atmosphère ; avantages qui lui prêtent, pendant le jour, les charmes que d'autres scènes empruntent aux illusions de la nuit, et à l'éclat plus doux des astres secondaires. Raoul, assis sur l'arrière, ne faisait pas de grands efforts pour ramer, et Ithuel était obligé de suivre le mouvement de son compagnon. Yvard trouvait si agréable d'avoir Ghita près de lui sur son propre élément, qu'il n'était jamais pressé de terminer un voyage, quand il jouissait de sa compagnie. On croira aisément que la conversation n'était pas gaie, mais le ton mélancolique de la voix de Ghita, quand elle hasardait une remarque, ou répondait à une question, plaisait à ses oreilles cent fois plus que les sons de la musique qu'on entendait alors à bord de tous les vaisseaux.

A mesure que la soirée avançait, la brise de terre prenait de la force, et la frégate, à son tour, gagna quelque distance sur le canot. Quand celui-ci fut aux deux tiers de la largeur de la baie, *la Proserpine* rencontra le courant d'air qui vient au travers de *la campagna* entre le Vésuve et les montagnes qui s'élèvent derrière Castel-a-Mare, et marcha rapidement en avant. Ses voiles, comme le disent les marins, étaient endormies, c'est-à-dire, étaient pleines, mais sans mouvement, la brise étant assez forte pour les empêcher de battre les mâts, et sa vitesse était de cinq à six milles par heure. Cette circonstance la mit bientôt, comme on dit, main sur main avec le canot; et Raoul cria à Ghita de mettre la barre tout d'un côté, afin de s'écarter de la route du grand bâtiment qui s'approchait. Il sentit que la frégate avait quelque dessein en venant si près du petit esquif, car elle fit une embardée vers lui, de manière à effrayer la timonière timide, dont la main laissa échapper la barre.

— Ne craignez rien! s'écria Griffin en italien, nous voulons seulement vous offrir de vous prendre à la remorque. Attention, et attrapez la ligne. — Jetez la ligne!

On jeta une ligne de la frégate sur le canot, et comme elle tomba sur la tête d'Ithuel, il ne put

faire moins que de la saisir. Malgré toute sa détestation des Anglais, et surtout de ce bâtiment, Ithuel avait le penchant de ses compatriotes à se fatiguer le moins possible, et il crut jouer un excellent tour en faisant aider un corsaire français par une frégate anglaise. Il accepta donc l'offre du lieutenant, et se servant de la ligne avec dextérité, le canot fut bientôt à la remorque sur la hanche de *la Proserpine*, Raoul ayant pris la barre, et gouvernant sa yole de manière à ne pas accoster la frégate. Ce changement fut si soudain et si inattendu, que Ghita ne put s'empêcher d'exprimer à demi-voix sa crainte qu'il ne fît découvrir quels étaient ses deux comagnons.

— Ne craignez rien, chère Ghitá, répondit Raoul ; ils ne peuvent soupçonner qui nous sommes, et, en étant ici, nous pouvons apprendre quelque chose d'utile. Dans tous les cas, *le Feu-Follet* n'a rien à craindre d'eux en ce moment.

— Êtes-vous des bateliers de l'île de Capri ? demanda Griffin, qui était sur la lisse de couronnement de la frégate, avec Cuff et les deux Italiens ; le capitaine dictant en anglais à son lieutenant les questions que celui-ci faisait en italien.

— *Sì*, signor, répondit Raoul, prenant le patois du pays aussi bien qu'il le pouvait, et déguisant sa voix mâle et sonore sous un ton aigre et per-

çant. Nous sommes des bateliers de Capri qui avons apporté du vin à Naples, mais nous sommes en retard parce que nous avons voulu voir ce qui se passait à bord de *la Minerve*. — *Cospetto!* ces signori ne s'inquiètent pas plus de la vie d'un prince, que nous ne nous inquiétons dans notre île de celle d'une caille, pendant la saison. — Pardon, chère Ghita, ajouta-t-il tout bas, mais il faut leur jeter de la poudre aux yeux.

— Quelque bâtiment étranger a-t-il passé en vue de votre île depuis vingt-quatre heures?

— La baie en est pleine, signor; les Turcs mêmes viennent nous voir depuis la dernière brouille avec les Français.

— Oui, mais les Turcs sont maintenant vos alliés, comme nous autres Anglais. Avez-vous des bâtiments de quelque autre nation?

— On dit qu'il s'y trouve aussi des bâtiments venant de bien loin du côté du nord, — des Russes, je crois qu'on les appelle.

— Ce sont aussi des alliés, et je veux parler des bâtiments ennemis. N'a-t-on pas vu un lougre à la hauteur de votre île depuis un jour ou deux, — un lougre français?

Sì, sì. — Je comprends à présent ce que vous voulez dire, signor. — *Sì, sì;* il y a eu un bâtiment comme celui dont vous parlez, qui a passé

près de notre île; j'en suis sûr, car je l'ai vu de mes propres yeux. C'était hier soir vers la vingt-troisième heure; et à l'air méchant de son équipage, nous disions tous qu'il devait être français.

— Raoul! dit Ghita, comme pour lui reprocher son imprudence.

— C'est le vrai moyen de leur en faire accroire, dit Raoul à voix basse, ils ont certainement appris de nos nouvelles, et en ayant l'air de leur dire franchement un peu de vérité, je trouverai l'occasion de leur débiter plus de mensonges.

— Ah, Raoul! c'est une triste vie que celle qui rend le mensonge nécessaire.

— C'est l'art de la guerre, chère Ghita, sans cela ces coquins d'Anglais nous dameraient le pion. — *Si, si,* signori; c'est ce que nous avons dit tous en voyant son gréement et son équipage.

— Voulez-vous nous accoster et monter sur notre bord, l'ami? dit Griffin; nous avons ici un ducat qui a besoin d'un maître, et j'ai dans l'idée qu'il conviendra à votre poche aussi bien qu'à celle d'un autre. Nous vous halerons jusque par le travers du passavant.

—Gardez-vous bien d'être si téméraire, Raoul! s'écria Ghita à voix basse; le vice-gouverneur et

le podestat vous reconnaîtraient, et tout serait perdu.

— Ne craignez rien, Ghita; une bonne cause, et un esprit qui ne manque pas de ressources, me tireront d'affaire, au lieu que la moindre hésitation pourrait me perdre. Ces Anglais commencent par demander, et prennent ensuite sans permission, si vous répondez non. — *Corpo di Bacco!* qui a jamais vu un lazzarone refuser un ducat ?

Raoul dit quelques mots tout bas à Ithuel, et le canot étant alors assez halé de l'avant, et embardé sur la frégate, il saisit une tireveille, et monta avec l'agilité d'un chat par les taquets de l'échelle de bord. Il est certain que personne à bord de la frégate ne se doutait quel était l'individu qui marchait en ce moment avec tant de confiance sur son gaillard d'arrière. Le jeune marin lui-même trouvait dans cette aventure quelque chose d'excitant qui ne lui déplaisait pas, et il était d'autant moins inquiet des suites que pouvait avoir sa témérité, qu'il n'y avait sur le pont aucune autre lumière que celle de la lune; que les voiles en interceptaient en partie la clarté, et qu'il savait par expérience qu'aucun des deux Italiens n'était assez sorcier pour découvrir une imposture.

Le quart de nuit venait d'être pris; et Winchester, guéri de sa blessure, tenait en main le

porte-voix, tandis que Griffin n'avait plus autre chose à faire que de servir d'interprète. Deux ou trois midshipmen se promenaient indolemment sur le gaillard d'arrière; çà et là un marin était en vigie près des drisses ou sur un bossoir; vingt à trente vieux loups de mer se promenaient sur le passavant ou sur le gaillard d'avant, les bras derrière le dos, ou les mains passées dans leur jaquette; et un vieux aide-timonier, dont les yeux actifs étaient toujours aux aguets, était à côté de l'homme qui tenait la roue, et faisait gouverner le bâtiment. Les autres hommes de quart s'étaient étendus entre les canons ou sur les dromes, paraissant prêts à agir, mais, de fait, sommeillant. Cuff, Griffin et les deux Italiens quittèrent le couronnement, et s'approchèrent de la poupe pour y attendre l'arrivée du prétendu lazzarone, ou batelier de Capri, comme on le supposait. Par un nouvel arrangement, Vito Viti fut alors chargé de faire les questions, que Griffin traduisait au capitaine à mesure qu'elles étaient faites, ainsi que les réponses.

— Approchez, l'ami, dit le podestat avec un air de protection, mais d'un ton un peu hautain. Le noble et généreux capitaine anglais sir Cuff m'a chargé de vous remettre ce ducat, pour vous prouver qu'il ne vous demande rien qu'il ne soit

disposé à payer. Un ducat, c'est beaucoup d'argent, comme vous le savez; et une bonne paye mérite de bons services.

—Votre Excellence dit la vérité : un ducat mérite de bons services.

— *Bene*. Maintenant dites à ces signori tout ce que vous savez de ce lougre dont vous venez de parler; où vous l'avez vu, quand vous l'avez vu, et ce qu'il faisait. — Mettez de l'ordre dans vos idées, et répondez à une chose à la fois.

—Signor, *sì;* je mettrai tout en bon ordre, et je ne vous dirai qu'une chose à la fois. Je crois que je dois commencer par vous dire où je l'ai vu, ensuite quand je l'ai vu, et enfin ce qu'il faisait alors. Je crois que c'est ce que vous m'avez demandé, Excellence?

— C'est cela même. Répondez dans cet ordre, et vous vous ferez bien comprendre. — Mais, dites-moi d'abord, tous les naturels de Capri parlent-ils la même sorte d'italien que vous?

— Signor, *sì*. — Cependant, ma mère était Française, on dit que j'ai un peu de son accent. Nous tenons tous quelque chose de nos mères, Excellence, et c'est dommage que nous n'en tenions pas davantage.

— Cela est vrai, mais à présent, l'ami, parlons du lougre; songez que d'honorables signori

entendront ce que vous allez me dire ; ainsi donc, ayez soin, pour votre honneur, d'aller droit au fait ; et pour l'amour de Dieu, ne nous dites que la vérité.

— Fort bien, signor, je dois donc dire d'abord où j'ai vu le lougre. — Mais Votre Excellence désire-t-elle savoir où était le lougre quand je l'ai vu, ou bien où j'étais moi-même en ce moment?

— Où le lougre était, drôle. Crois-tu que sir Cuff s'inquiète de savoir où tu as passé la journée?

— Eh bien, Excellence, le lougre était près de Capri, du côté qui fait face à la Méditerranée, et qui, comme vous le savez, est le côté opposé à la baie; et presque par le travers de la maison de Giacomo Alberti. — Votre Excellence connaît-elle cette maison?

— Pas le moins du monde; mais continuez votre histoire comme si je la connaissais. Ce sont ces détails qui donnent de la valeur à un récit. — A quelle distance était-il de la terre? mentionnez ce fait, si vous vous le rappelez.

— Si l'on pouvait mesurer la distance, je crois qu'on trouverait que c'était à peu près... — je dis à peu près, signor, non tout à fait, mais je veux dire environ la même distance qu'il y a du

plus gros figuier du jardin de Giacomo au vignoble de Giovanni, le cousin de sa femme. *Sì*, je crois que c'est presque la même distance.

— Mais quelle peut être cette distance? — Soyez exact, car bien des choses peuvent en dépendre.

— Signor, je crois qu'elle est un peu plus longue que celle qu'il y a de l'église au haut de l'escalier par où l'on va à Ana Capri.

— *Cospetto!* — Tu gagneras ton ducat aisément de cette manière. Ne peux-tu calculer la distance en milles? Le lougre était-il à un, deux, à six, ou à vingt milles de ton île quand tu l'as vu?

— Excellence, nous n'en sommes pas encore au quand; vous m'aviez dit de commencer par le où. — Au surplus, je désire faire tout ce qui vous plaira, signor.

— Voisin Viti, dit le vice-gouverneur, il peut être à propos de vous rappeler qu'il ne faut pas agir ici comme si vous interrogiez un voleur et que vous voulussiez prendre acte de ses aveux. Je pense que nous ferions mieux de laisser cet honnête batelier nous raconter son histoire à sa manière.

— Oui, oui, dit Cuff en anglais à Griffin; à présent que le *vitché* prend l'affaire en main,

j'espère que nous aurons la monnaie de notre dncat.

— Signor, dit Raoul au vice-gouverneur, ce sera tout comme il vous plaira. Le lougre dont vous parlez était hier au soir à la hauteur de notre île, gouvernant vers Ischia, où il doit être arrivé pendant la nuit, car il y a eu un bon vent de terre depuis la vingt-troisième heure du jour, jusqu'à la cinquième de la matinée suivante.

— Cela s'accorde, quant au lieu et au temps, avec ce que nous avons appris, dit Griffin; mais il n'en est pas de même de la route que faisait le corsaire. On nous a fait rapport qu'il cherchait à doubler le cap méridional de l'île pour entrer dans le golfe de Salerne.

Un tressaillement presque imperceptible échappa à Raoul, et il se félicita d'être monté à bord de *la Proserpine*, car ce qu'il venait d'entendre lui apprenait que ses ennemis n'avaient que de trop bons renseignements sur ses récents mouvements. Il se flatta pourtant de pouvoir changer leurs intentions, et de les mettre sur une fausse piste.

— Je voudrais bien savoir, dit-il, qui peut prendre le sud-est pour le nord-ouest. Pas un de nos pilotes ou de nos bateliers ne ferait une pareille bévue. — Vous êtes officier, signor, et vous

vous entendez à de pareilles choses; or je vous demande si Ischia n'est pas au nord-ouest de Capri.

— Il n'y a nul doute, et il est également vrai que le golfe de Salerne est au sud-est de ces deux îles.

— Voyez-vous! s'écria Raoul avec un air de vulgaire triomphe très-bien joué; j'étais sûr, Votre Excellence, que lorsque vous y réfléchiriez, vous verriez que c'est une folie de dire qu'un bâtiment qui va de Capri à Ischia peut gouverner autrement qu'au nord-ouest.

— Mais ce n'est point là la question, *amico*. Nous connaissons tous le gisement de ces deux îles, qui est le même que celui de toute cette côte; mais la question est de savoir de quel côté le lougre gouvernait.

— Je croyais vous avoir dit, Excellence, qu'il portait le cap vers Ischia, dit Raoul avec un air d'innocence et de vérité.

— En ce cas, le compte que vous rendez se trouve en contradiction complète avec celui qui a été envoyé à l'amiral par le bon évêque de votre île. Puissé-je ne jamais manger une autre de ses cailles, si je le crois capable d'avoir voulu nous tromper, et il n'est pas facile de supposer qu'un homme comme lui ne soit pas en état de distinguer le nord du sud.

Raoul murmura intérieurement une malédiction contre tous les prêtres, jurant que Français, Italiens et autres, ils étaient tous ligués contre la France. Mais le rôle qu'il jouait ne lui permettait pas de s'exprimer ainsi, et il affecta d'écouter le fait qui venait d'être énoncé, avec tout le respect qu'un homme de sa classe a naturellement pour son père spirituel.

— Le nord du sud, Excellence! répéta-t-il, monsignore en sait trop pour cela. — Mais je suppose que les nobles signori ne connaissent pas la fâcheuse infirmité de notre très-révérend père en Dieu?

— Non. — Je ne crois pas qu'aucun de nous ait jamais eu l'honneur de le voir. Mais sûrement votre évêque est un homme ami de la vérité?

— Ami de la vérité, Excellence! oui, sans doute, et à un tel point, que s'il me disait que quelque chose que j'ai vu n'existe pas et ne peut exister, je me regarderais comme devant le croire de préférence à mes propres yeux. Les yeux sont pourtant quelque chose, signor, et comme notre très-révérend évêque n'en a plus, ou du moins n'en a que de si mauvais, que c'est comme s'il n'en avait pas, il peut ne pas toujours voir ce qu'il croit voir, et se tromper en regardant un bâtiment

qui est à un demi-mille de la côte. Quand monsignore nous dit que ceci ou cela se trouve dans l'Évangile, nous le croyons tous, parce que nous savons qu'il fut un temps où il pouvait le lire; mais nous ne penserions jamais à lui demander de quel côté gouverne un bâtiment quand nous avons l'usage de nos sens.

— Est-il possible que le drôle nous dise la vérité, Griffin? demanda Cuff, ébranlé par le stratagème de Raoul et par son air de simplicité. Si cela est, nous suivrons une fausse piste en doublant Campanella et en entrant dans le golfe de Salerne. Les Français sont encore maîtres de Gaëte, et il est probable que maître Yvard veut se conserver un port ami sous le vent.

— Vous oubliez, capitaine, que l'amiral a déjà chargé un bâtiment léger de croiser de ce côté ; et *le Feu-Follet* oserait à peine se montrer près d'un de nos croiseurs réguliers.

— Umph! je n'en sais trop rien, M. Griffin; j'en doute même un peu. *La Proserpine* est un croiseur régulier, dans un sens du moins, et *le Fiou-Folly* a osé se montrer près d'elle. — Le Jack à la lanterne (1)! Du diable si je ne crois

(1) Nom anglais du *feu follet*, ou *feu Saint-Elme*.
(*Note du traducteur.*)

pas à présent qu'il a été bien nommé. J'aimerais mieux donner la chasse à un Jack à la lanterne dans la Sicile, que d'avoir à chasser ici un pareil bâtiment. D'abord il est ici, puis il est là, et ensuite il n'est plus nulle part. Quant à la corvette, je crois qu'elle est allée vers le sud, pour jeter un coup d'œil dans toutes les baies qui se trouvent le long des côtes de la Calabre. J'avais dit à Nelson qu'il me fallait deux bâtiments; car, aussi sûr que ce Roule — Raw owl..... comment diable nommez-vous ce pirate, Graffin?

— Raoul, capitaine; Raoul Yvard. C'est un nom tout à fait français. Raoul signifie *Rodolph*.

— Eh bien! je dis à Nelson que si ce drôle se met à tourner sans cesse autour d'une île, autant vaudrait jouer aux quatre coins toute la journée que d'essayer de lui faire prendre le large pour lui donner la chasse. Il manœuvre son lougre comme un conducteur de diligence fait tourner sa voiture dans la cour d'une auberge.

— Je suis surpris que Sa Seigneurie n'y ait pas fait attention, et ne nous ait pas donné un sloop ou deux pour nous aider.

— Oui, comptez là-dessus de la part de Nelson! il pourrait envoyer un bâtiment anglais à la poursuite de deux français; mais du diable s'il

songe jamais à faire donner la chasse à un bâtiment français par deux anglais.

— Mais il ne s'agit pas d'un combat, capitaine; ce n'est qu'une chasse, et un Français courra toujours plus vite que deux Anglais.

Raoul proféra de dépit, entre ses dents, un gros jurement qui ne fut entendu que du vice-gouverneur, qui, de tous les interlocuteurs, était celui qui se trouvait le plus près du jeune corsaire.

— Cela est vrai, répondit Cuff, mais ce que je dis ne l'est pas moins. On nous a fait partir seuls, et si ce *Fiou-Folly* se jette entre Ischia et Procida, il serait plus facile de faire sortir un renard de son terrier, que de l'en chasser sans aide. — Quant à une attaque par des canots, je pense que vous en avez tous eu assez.

— Je crois réellement, capitaine, que notre équipage est un peu découragé, répondit Griffin avec la franchise et la simplicité d'un homme vraiment brave. Il faut lui donner le temps d'oublier la dernière escarmouche, avant d'en exiger un nouveau service du même genre.

— Bon! murmura Raoul, ne faisant pas attention qu'on pouvait l'entendre.

— Et pourtant, Griffin, il faut que nous le

prenions, quand nous devrions user nos souliers à cette chasse.

Pendant tout ce temps, Andréa Barrofaldi et Vito Viti ne comprenaient pas un mot de l'entretien des deux officiers anglais; mais Raoul les écoutait avec soin et entendait parfaitement tout ce qu'ils disaient. Jusqu'à ce moment, le vice-gouverneur avait été assez indifférent et inattentif à tout ce qui se passait; mais les deux exclamations de Raoul avaient éveillé dans son esprit quelques soupçons vagues, qui, sans avoir encore d'objet déterminé, menaçaient pourtant d'avoir des suites sérieuses pour le jeune marin. Profondément mortifiés de la manière dont ils s'étaient laissé prendre pour dupes par ce célèbre corsaire, le vice-gouverneur et le podestat n'étaient alors à bord de *la Proserpine* que parce qu'ils avaient désiré quitter momentanément leur île pour se soustraire au ridicule qu'ils sentaient qu'ils avaient mérité, attendre que tous les sarcasmes fussent usés, et chercher à recouvrer leur réputation de sagacité, en trouvant peut-être les moyens de coopérer à la prise du corsaire. Cuff, dans un moment de confiance, leur avait offert deux cadres dans sa chambre et place à sa table, et cette offre avait été acceptée. Andréa n'avait pas été vingt-quatre heures à bord, sans s'être con-

vaincu qu'il ne pouvait y être utile à rien, et cette idée avait ajouté aux autres désagréments de sa situation. Comme tous les hommes joignant de bonnes intentions à un esprit simple, il désirait vivement se rendre bon à quelque chose, et il réfléchissait jour et nuit à ce qu'il pouvait faire pour cela, ou discutait cette question avec son ami Vito Viti quand ils étaient en tête-à-tête. Le podestat lui conseillait de mettre sa confiance dans le ciel, et ajoutait qu'il pouvait se passer dans le cours de la croisière des choses qui la rendraient mémorable. Quant à lui, il avait l'habitude, dans toutes les circonstances embarrassantes, de dire un *Ave* ou deux, et ensuite de s'en rapporter à Dieu.

— Vous n'avez jamais vu un miracle, vice-gouverneur, disait Vito Viti, un jour qu'ils discutaient ensemble ce sujet, sans qu'un autre miracle marchât sur ses talons; le premier n'étant qu'un préparatif pour le second, et celui-ci étant toujours le plus remarquable des deux. Lorsque Anina Gotti tomba du haut des rochers, c'était un miracle qu'elle ne se fût pas rompu le cou; mais quand elle roula ensuite dans la mer sans s'y noyer, c'en fut un bien plus grand.

— Il vaut mieux laisser la sainte Église s'occuper de pareilles choses, voisin Vito, répondit

Barrofaldi ; mais quant à l'affaire qui nous occupe, je ne puis y découvrir aucun miracle.

— Comment ! n'en est-ce donc pas un, signor vice-gouverneur, que deux hommes comme vous et moi nous nous soyons laissé tromper, comme cela nous est indubitablement arrivé, par ce coquin de corsaire français? Je regarde cela comme un si grand miracle, qu'il aurait dû en suivre un autre, au lieu d'en être le précurseur.

Andréa lui fit une réponse telle que la lui suggérèrent ses connaissances supérieures, et leur conversation tourna, comme de coutume, sur ce qu'ils avaient à faire pour effacer la tache imprimée individuellement ou solidairement sur leur sagacité.

Ce fut probablement par suite de cette espèce de fièvre d'esprit, qu'Andréa Barrofaldi, ordinairement si simple et si confiant, devint soupçonneux et clairvoyant. La vue de Ghita et de Carlo Giuntotardi sur un bateau lors de l'exécution du malheureux Caraccioli, lui avait paru un incident assez étrange ; et quand le canot de Raoul eut été pris à la remorque par la frégate, il crut sur-le-champ y reconnaître ses deux anciennes connaissances, quoique l'éloignement et l'obscurité l'empêchassent de bien distinguer leurs traits. Jamais, jusqu'à ce jour, l'idée de Ghita et de son oncle ne

s'était rattachée dans son esprit à celle de Raoul Yvard; mais il était incontestable que la manière mystérieuse dont ils étaient disparus tous trois le même jour de Porto-Ferrajo était une coïncidence extraordinaire, qui avait excité quelques remarques dans cette ville, et il n'était pas étonnant que, dans la situation présente, il entrevît une lueur vague et confuse de la vérité. Cependant, sans les exclamations indiscrètes de Raoul, il est probable que ces idées indistinctes n'auraient eu aucun résultat, et nous devons attribuer tout ce qui suivit à l'imprudence du jeune corsaire, plutôt qu'aux raisonnements profonds du vice-gouverneur de l'île d'Elbe.

A l'instant où Cuff venait de déclarer sa détermination de prendre *le Feu-Follet*, Andréa s'approcha de l'endroit où le capitaine s'entretenait avec Griffin, et dit quelques mots à l'oreille du lieutenant.

— Diable! s'écria Griffin, si ce que le vice-gouverneur me dit se trouve vrai, capitaine, notre besogne est à moitié faite.

— Le *vitché* ne mettra jamais le feu à la baie de Naples, dit le capitaine; mais il est bon diable au fond. Eh bien! que vous a-t-il dit?

Griffin le prit à part, et, après un instant d'en-

tretien, des ordres furent donnés à l'officier de quart, et ils descendirent tous deux sous le pont avec une sorte de précipitation.

VIII.

— De quel pays êtes-vous, s'il vous plaît?
— De Mantoue.
— De Mantoue, monsieur? — Morbleu, à Dieu ne plaise! Et vous venez à Padoue, sans craindre pour votre vie?

SHAKSPEARE.

Pendant les cinq minutes que le capitaine employa dans sa chambre à concerter quelques mesures avec Griffin, Raoul affecta de considérer, avec une sorte d'étonnement vulgaire les canons, les agrès et les ornements du gaillard d'arrière; mais rien de ce qui se passait autour de lui n'échappait à sa vigilance et à son attention. La disparition subite du capitaine et du lieutenant lui

causa quelque inquiétude, et il commença à regretter sa témérité, tout en se flattant encore que son déguisement le rendait méconnaissable. Comme bien des gens qui s'imaginent bien parler une langue étrangère, il ignorait combien il lui arrivait souvent de se trahir lui-même sans s'en douter, un Anglais, *cæteris paribus*, prononçant ordinairement l'italien mieux qu'un Français, parce qu'il y a plus d'affinité entre sa langue naturelle et celle de l'Italie, en ce qui concerne les sons et l'emphase. Telle était la situation d'esprit de notre héros, quand on vint l'avertir que le capitaine désirait le voir dans sa chambre. Raoul, en descendant pour se conformer à ce qui avait bien l'air d'un ordre, remarqua que les deux fonctionnaires de l'île d'Elbe le suivaient.

Une lampe était allumée dans la chambre, et dès que Raoul en eut passé la porte, il se trouva exposé à une forte clarté. Cuff et Griffin étaient debout devant une table, et le vice-gouverneur et le podestat se placèrent à leurs côtés, arrangement qui semblait annoncer une sorte d'interrogatoire judiciaire. Dans le premier moment, Raoul aurait préféré se trouver devant un comité de la sainte inquisition plutôt que devant le tribunal auquel il voyait tout à coup qu'il allait avoir à répondre.

Il faut que vous ayez du sang-froid, dit Griffin à Raoul, tandis que celui-ci s'avançait à pas lents vers la table, conservant à l'extérieur un air de fermeté, mais maudissant au fond du cœur l'épreuve dangereuse à laquelle il allait être soumis. Faites-moi le plaisir de passer ce mouchoir de soie autour de votre cou.

A cette époque, un mouchoir de soie noire était une marque certaine à laquelle on reconnaissait un militaire ou un marin, le col étant passé de mode et n'étant plus porté que par quelques vieillards, et la cravate noire n'ayant été adoptée par les autres classes que quelques années plus tard par suite de la manie militaire qui s'empara de toute la chrétienté vers la fin de la dernière guerre. Un mouchoir noir autour du cou, relevé par la blancheur du linge, même sans uniforme, était un signe assuré que celui qui le portait appartenait de manière ou d'autre à la profession des armes. Raoul le savait, et il sentait qu'il risquait de se démasquer en obéissant; mais il pensa qu'un refus serait encore plus dangereux.

— Votre Excellence veut plaisanter, répondit-il; nous autres bateliers de Capri nous ne nous inquiétons guère de la fraîcheur des nuits; mais, puisque vous le désirez, j'y consens. Et, tout en

ajustant le mouchoir autour de son cou, il ajouta : Votre Excellence fait un prince d'un pauvre batelier, et quand je rentrerai chez moi, ma femme me prendra pour quelque grand général.

— Pour que l'illusion soit complète, l'ami, mettez encore cet habit, dit Griffin, lui présentant un de ses habits de petit uniforme, car sa taille était, à peu de chose près, la même que celle de Raoul.

Le véritable état de choses n'avait presque plus rien d'équivoque; mais ne voyant de ressource que dans l'obéissance et la fermeté, il passa l'habit, et resta vêtu en officier de marine par le haut et en batelier par le bas.

— Eh bien, vice-gouverneur, reprit Griffin, il fait clair ici, et vous voyez le costume : que dites-vous à présent ?

— Je dis que monsieur m'a fait l'honneur de me rendre quelques visites à Porto-Ferrajo, et que je ne l'ai jamais vu avec plus de plaisir qu'en ce moment. Vous paraissez aimer beaucoup les mascarades, signor Smit, et le carnaval dure pour vous toute l'année. J'espère que votre illustre compatriote, sir Cicéron, trouvera le moyen de convaincre ces braves Anglais que vous avez agi ainsi par pure plaisanterie et sans aucun crime.

— Monsieur, dit Raoul jetant par terre ses plumes empruntées, il n'est plus temps de feindre davantage; mais si je suis Raoul Yvard, comme vous le prétendez, du moins je ne suis pas *le Feu-Follet.*

— Comme de raison, monsieur, dit Griffin en français : vous savez que vous êtes maintenant prisonnier de Sa Majesté Britannique?

— Sa Majesté Britannique n'a pas obtenu ici un succès égal à la victoire qu'elle a remportée à l'embouchure du Nil, répondit Raoul d'un ton ironique; quoi qu'il en soit, je suis entre ses mains. Ce n'est pas la première fois que j'ai l'honneur d'être prisonnier de guerre à bord d'un de ses bâtiments.

— Vous ne devez pas supposer que vous êtes aujourd'hui dans cette situation, monsieur : nous vous arrêtons sous une qualité toute différente.

— Ce n'est pas comme ami, du moins, car je proteste que je n'y ai pas le moindre droit. J'en ai pour preuve une courte entrevue que nous avons eue à la hauteur de Porto-Ferrojo, et un incident intéressant près de l'embouchure du Golo.

— Vous pouvez épargner vos sarcasmes, monsieur; la fortune vous a favorisé alors, nous en convenons; mais aujourd'hui nous vous arrêtons comme espion.

— Espion! répéta Raoul en tressaillant, je n'ai jamais eu dessein de jouer un tel rôle en venant à bord de votre frégate. Vous devez me rendre la justice de reconnaître que ce n'est qu'à votre invitation que je suis monté sur votre bord. Ce serait une infamie de prétendre le contraire.

— Nous sommes disposés à subir l'infamie que pourront mériter nos actions, monsieur Yvard. Personne ne songe à vous accuser d'être venu comme espion à bord de *la Proserpine;* mais quand le commandant d'un bâtiment ennemi est trouvé rôdant autour de notre escadre à l'ancre dans une baie, sous un déguisement comme le vôtre, il faudrait avoir une conscience bien scrupuleuse pour hésiter à le déclarer coupable d'espionnage, et ayant encouru la peine prononcée contre tout espion.

Tout cela était si vrai, que le malheureux jeune homme sentit alors l'extrême difficulté de sa situation. En venant dans la baie de Naples, il n'avait certainement eu aucun autre dessein que de trouver Ghita; mais il ne pouvait s'empêcher de s'avouer à lui-même que, si le hasard eût voulu qu'il y obtînt quelque information qui pût lui être utile comme capitaine d'un bâtiment corsaire, il n'aurait pas hésité à en profiter; il s'était donc

exposé à la peine la plus sévère des lois militaires, en cédant à sa passion pour Ghita, et il ne pouvait trouver aucune excuse à alléguer pour en obtenir l'adoucissement.

— Que dit le pauvre diable, Griffin? demanda Cuff, qui, malgré son esprit d'hostilité déterminée contre tous les Français, regrettait qu'un homme si brave se trouvât dans une situation si désespérée. — Ne le pressez pas trop fort dès ce premier instant. Donne-t-il quelque excuse pour son déguisement?

— Quelle excuse pourrait-il donner, capitaine? celle ordinaire, sans doute, — le désir de servir sa république une et indivisible. Si nous voulions croire tout ce que nous disent ces drôles, autant vaudrait retourner chez nous et envoyer des députés à la Convention nationale, si toutefois elle daignait leur faire l'honneur de leur y accorder des places.

— Messieurs, dit Raoul en anglais, il n'est plus besoin d'interprète entre nous; je parle votre langue assez bien pour me faire comprendre.

— Je suis fâché de vous voir dans une telle situation, monsieur Yvard, dit le capitaine Cuff, je désirerais de tout mon cœur que vous fussiez tombé entre nos mains d'une manière plus régulière.

— Auquel cas, capitaine, *le Feu-Follet* aurait été aussi en votre pouvoir, répondit Raoul avec un sourire ironique. Mais, messieurs, ces paroles sont inutiles à présent; je suis votre prisonnier, et je dois courir ma chance. Cependant il n'est pas juste que d'autres que moi souffrent de mon imprudence, et je regarderai comme une faveur, si vous permettez aux bonnes gens qui sont dans mon canot, de se rendre à terre sans être inquiétés. Il se fait tard, et nous devons être à présent presque par le travers de l'endroit où ils désirent débarquer, la Marina Grande de Sorrento.

— Désirez-vous nous donner à entendre qu'aucun de vos compagnons n'est Français?

— Oui, capitaine, il n'y a pas un seul Français parmi eux, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Il serait à propos de nous assurer de ce fait en les interrogeant, capitaine, dit Griffin d'un ton sec.

— J'ai fait prier M. Winchester de les faire monter à bord.

— Il y a dans le canot une jeune femme qui n'est pas habituée à monter à bord de grands bâtiments, s'écria Raoul à la hâte, et j'implore votre indulgence pour elle, capitaine. Faites-y monter

les hommes, si vous le jugez nécessaire, mais la signorina n'en est pas en état.

— Nous veillerons à cela, monsieur Yvard, et d'autant plus volontiers que vous paraissez prendre beaucoup d'intérêt à cette jeune dame. Maintenant, mon devoir est de vous placer sous la garde d'une sentinelle; et pour que cela vous soit le moins désagréable possible, cette chambre sera votre prison, du moins pour cette nuit. — Monsieur Griffin, donnez des ordres en conséquence à l'officier des soldats de marine.

Quelques minutes après, un soldat fut introduit dans la chambre, et Raoul fut mis régulièrement sous sa garde, après quoi les deux officiers retournèrent sur le gaillard d'arrière avec les deux Italiens.

Pendant tout ce temps, Ithuel, Ghita et son oncle étaient restés dans le canot, livrés à leurs réflections qui n'étaient rien moins qu'agréables. Toute l'affaire avait été conduite si tranquillement à bord, qu'il leur était impossible de se faire une idée de ce qui pouvait s'y être passé; quoique l'esprit de Ghita fût rempli de craintes et de fâcheux pressentiments. Comme l'avait dit Raoul, la frégate les avait conduits à la remorque par le travers de l'endroit où ils devaient aborder, et à la distance de moins d'une lieue, et cependant

rien n'indiquait qu'elle songeât à ralentir sa marche, et personne ne paraissait sur le passavant pour leur parler. Enfin une voix rauque se fit entendre sur le pont, et *la Proserpine* commença à diminuer de voiles. On cargua la misaine et la brigantine; on mit sur les cargues et l'ou ferla les cacatois d'abord, les perroquets ensuite, et la frégate n'eut plus dehors que ses trois huniers et son foc. Tout cela ne prit que cinq minutes, et les hommes de quart finissaient cette besogne, quand le capitaine remonta sur le pont. Dès qu'on eut ainsi diminué de voilure, on mit la barre à bâbord, la frégate vint au vent sur la bordée de tribord; le grand hunier fut mis sur le mât, et le canot se trouva ainsi sous le vent du bâtiment, et bord à bord avec lui. Dès que cette manœuvre fut exécutée, un matelot se laissa glisser légèrement de la frégate dans le canot. Après avoir examiné en avant et en arrière, il s'écria : Tout est bien, et il repoussa le canot à une petite distance de la frégate. Les palans d'étai et de bouts de vergues furent de suite descendus dans le canot, et accrochés aussiôt aux boucles par le matelot anglais qui s'y trouvait déjà. Le maître de manœuvre donna un coup de sifflet pour avertir d'abraquer le mou des garants, et, après un autre coup de sifflet prolongé, suivi du commandement « Hissez

rapidement! » le canot fut aussitôt enlevé avec tous ceux qui étaient à bord, à la hauteur des trélingages du passavant, les palans d'étai ayant été embraqués, et ceux de bouts de vergues filés. Le canot fut alors déposé sur le passavant, avec autant de précaution que s'il eût été de verre, et aussi aisément que s'il n'eût pas pesé plus qu'un hamac. Ghita poussa un léger cri en se voyant enlevée en l'air, et baissant la tête sur ses genoux, elle attendit le résultat en tremblant. Le mouvement tira un instant Carlo Giuntotardi de son apathie ordinaire, mais voilà tout. Quant à Ithuel, il songea un instant à se jeter à la mer, pour gagner la terre à la nage, car il se croyait en état de faire une lieue en nageant; mais il réfléchit qu'un canot serait mis à sa poursuite, et l'atteindrait infailliblement, et ne pouvant éviter d'être pris, il aima mieux l'être sans se fatiguer.

Il n'est pas facile de décrire les sensations qu'éprouva cet Américain quand il se trouva de nouveau sur le pont de son ancienne prison, avec le danger d'être reconnu et traité comme déserteur. Il peut paraître révoltant de supposer qu'un étranger, contraint par la violence d'entrer au service d'une autre nation, puisse se trouver ensuite exposé à être condamné à mort pour avoir usé du droit que lui donnait la nature de mettre fin à cet

esclavage par la fuite, quand l'occasion s'en est présentée à lui. Le dernier siècle a pourtant vu bien des scènes d'injustice semblables; et en dépit de toute la prétendue philanthropie de celui-ci, et des rêves de paix éternelle qu'il est à la mode d'opposer aujourd'hui à toutes les leçons de l'expérience, le siècle prochain en produira de pareilles, à moins que le bon sens de l'Amérique ne répande dans les corps législatifs de la confédération des idées politiques plus justes, des vues plus étendues de leurs devoirs, et des connaissances plus exactes de la situation des diverses nations de la chrétienté, qu'on n'en a remarqué dans leurs lois et leurs discussions depuis quelques mois. En un mot, l'homme exposé à toutes ces tribulations sentait une conviction intime que ses droits, légaux et moraux, lui seraient de fort peu d'utilité dans l'occasion présente. Mais un homme ne commet jamais un acte répréhensible, même pour la défense de ses droits légitimes, sans que sa conscience lui dise tout bas qu'il ne faut jamais faire le mal pour qu'il en résulte un bien, et cette voix secrète rappelait à Ithuel Bolt que, quelque justes que fusssent les griefs dont il se plaignait, il avait porté la guerre dans le pays de l'ennemi.

Dès que le canot eut touché le pont de *la Pro-*

serpine, le maître d'équipage qui, quoique n'étant pas de quart, n'était pas encore couché, et qui était à bord de cette frégate un personnage aussi important que Vito Viti à Porto-Ferrajo, aida ceux qui s'y trouvaient à en sortir, et les examina tour à tour; mais Ghita fixa son attention au point de lui faire oublier les deux compagnons qu'elle avait. Dans le fait, ses manières et son air de douceur avaient quelque chose de si séduisant au clair de la lune, qui venait de se lever, qu'elle exerça la même influence sur tous ceux qui la voyaient en ce moment, sans en excepter les officiers.

— Eh bien, monsieur Yvard, dit Cuff, si vous êtes venu dans le camp ennemi, c'est du moins en assez bonne société. — Cette jeune fille paraît Italienne, Winchester, et elle a l'air très-modeste.

— C'est la petite Ghita, s'écria Vito Viti, aussi vrai que j'espère être un jour dans le sein du père Abraham! — *Bellissima* Ghita, quel motif vous a amenée ici, et en si mauvaise compagnie?

Ghita était tout en larmes, mais ne sachant pas jusqu'à quel point Raoul pouvait être compromis, elle fit un effort pour reprendre son empire sur elle-même, et réussit à supprimer tout signe extérieur d'émotion qui aurait pu rendre plus dangereuse la situation de son amant. S'étant essuyé les yeux, elle fit une révérence au vice-gouver-

neur et au podestat, et répondit ensuite à la question qui lui avait été faite.

— Signori, dit-elle, c'est un soulagement pour moi de trouver des compatriotes et d'anciennes connaissances à bord de ce bâtiment étranger, et j'implore votre protection. On ne peut accuser d'être en mauvaise compagnie une orpheline qui est sur mer avec un oncle qui lui a servi de père.

— Ah! elle a raison, vice-gouverneur; voici son oncle, Carlo Giuntotardi, homme qui est tellement occupé des saints, même sur terre, qu'il parle rarement à un pécheur. — Mais vous devez savoir, Ghita, qu'un de vos bateliers n'est ni plus ni moins que Raoul Yvard, le corsaire le plus redoutable qui soit jamais sorti des ports de France, et qui est la peste et le fléau de toutes les côtes d'Italie? Si l'Église daignait s'occuper de ce républicain impie, ce serait pour ordonner à tous les fidèles d'unir leurs prières pour demander au ciel la destruction de son bâtiment.

— Raoul Yvard! répéta Ghita, d'un air assez surpris pour causer quelque étonnement au magistrat lui-même; êtes-vous bien sûr de ce que vous dites, signor podestat?

— Aussi sûr qu'on peut l'être après avoir entendu l'aveu de la partie intéressée.

— Son aveu, signor!

— *Sì, bella* Ghita, son aveu. — Votre batelier, — votre habitant de Capri, — votre lazzarone, a avoué lui-même qu'il n'est ni plus ni moins que le commandant de ce tison d'enfer *le Feu-Follet.*

— *Le Feu-Follet* fait-il plus de mal que les autres croiseurs de l'ennemi? demanda Ghita; mais sentant qu'elle devait être indiscrète, elle se tut.

— Je crois, Winchester, dit Cuff, que j'ai vu ce matin cette jeune fille et ce vieillard à bord du *Foudroyant*, dans la chambre de Nelson, à qui ils venaient parler relativement au malheureux prince qui a été exécuté ce matin.

— Que pouvaient avoir de commun de pareilles gens avec l'infortuné Caraccioli?

— Je n'en sais rien, mais ce sont eux. La reine de l'escadre — notre lady *Amiralessa* a causé longtemps avec la jeune fille, mais c'était en italien, que je ne comprends pas plus que le grec, et vous pouvez être bien sûr que la dame ne m'en a pas dit un seul mot : je doute même qu'elle ait instruit Nelson plus que moi.

— Je voudrais pour bien des choses que Nelson coupât les amarres et laissât aller cet esquif à la dérive. Je vous assure, capitaine, que l'on commence à en parler tout haut sur toute l'escadre.

S'il s'agissait de tout autre, vous entendriez un beau bruit, mais les bouches se ferment quand il s'agit d'un homme comme Nelson.

— Eh bien, eh bien, que chacun soit responsable de ses actions; vous du moins, Winchester, vous devez être tranquille; car il m'a demandé ce matin des nouvelles de votre blessure, et il voulait vous envoyer je ne sais quoi, qu'il disait bon pour l'estomac. Mais je lui ai dit que vous étiez guéri, et que vous aviez repris votre service. Avec sa tête, et son œil et son bras, il est devenu lui-même une telle carcasse, qu'il regarde en quelque sorte tout homme blessé comme un parent. — Je ne serais pourtant pas très-fâché que la petite vérole labourât le visage de cette infernale beauté.

— Ce qui s'est passé aujourd'hui en a fait une mauvaise journée pour l'Angleterre, capitaine, soyez-en bien sûr.

— Eh bien, Winchester, le Nil et le cap Saint-Vincent en ont été de bonnes, et cela fait compensation. — Monsieur Griffin, demandez à cette jeune fille si je n'ai pas eu le plaisir de la voir aujourd'hui à bord du *Foudroyant*.

La question fut faite, et Ghita, d'un ton calme et sans hésiter, répondit affirmativement.

— A présent, priez-la de nous expliquer comment il se fait qu'elle se trouve en la compagnie de Raoul Yvard.

— Signori, répondit Ghita, du ton le plus naturel, car elle n'avait rien à cacher sur ce point; — nous demeurons sur le mont Argentaro, où mon oncle est garde des tours du prince. Vous savez que les barbaresques sont fort à craindre le long de ces côtes, et l'année dernière, quand la paix avec la France tenait les Anglais éloignés, je ne sais comment cela se fait, signori, mais on dit que les barbaresques attaquent toujours de préférence les ennemis de l'Angleterre; — le canot d'un pirate nous avait faits prisonniers, ou plutôt esclaves, mon oncle et moi, et nous emmenait en Afrique, quand M. Yvard arriva avec son lougre, et nous rendit la liberté. Un tel service en fit notre ami, et il est venu plusieurs fois nous voir à nos tours. Aujourd'hui nous l'avons trouvé sur un canot près du vaisseau amiral anglais; le bateau qui nous y avait amenés avait disparu, et, en sa qualité d'ancienne connaissance, il se chargea de nous conduire sur la côte de Sorrento, où nous sommes en visite chez une sœur de ma mère.

Ces mots furent prononcés d'un ton si naturel, qu'ils portaient l'empreinte de la vérité, et quand

Griffin les eut traduits, il ajouta qu'il répondrait de l'exactitude de cette déclaration.

— Oui, oui, Griffin, répondit Cuff, vous autres jeunes gaillards, vous êtes toujours prêts à faire des serments à une jolie fille, ou en sa faveur. Quoi qu'il en soit, celle-ci a un air de franchise, et ce qui est plus extraordinaire, attendu la compagnie qu'elle voit, elle paraît modeste et honnête. Assurez-la qu'elle n'a rien à craindre, mais dites-lui que nous ne pouvons nous priver sur-le-champ du plaisir de sa société. Elle occupera jusqu'à demain matin la chambre à bâbord de celle du conseil, et j'ose dire que son oncle et elle pourront s'y trouver plus commodément que dans un de leurs pigeonniers du mont Argentaro. — C'est une pointe sur les confins des États romains, et les tours n'y manquent pas, car il y en a au moins une demi-douzaine, qui sont parsemées sur à peu près autant de milles. Et qui sait si nous ne pourrons pas un de ces matins y mettre un éteignoir sur ce Jack à la lanterne, en jetant le grappin sur lui dans ces parages?

— Ce qui peut à peine manquer, capitaine, puisque son commandant est entre nos mains.

Le canot de Raoul fut laissé sur le pont, et l'on donna les ordres nécessaires pour le placement des prisonniers. Raoul fut envoyé sous le

pont, et Winchester prit des mesures pour l'y loger, et pour éloigner de lui toute espèce d'armes et même des rasoirs, et une sentinelle fut chargée de veiller sur lui. Dans un telle situation, il était impossible qu'il s'échappât, et quant à la crainte qu'il n'attentât lui-même à ses jours, Cuff, lorsqu'on discuta cette question, dit avec beaucoup de sang-froid : — Le pauvre diable ! il sera nécessairement pendu ; et s'il voulait être lui-même son exécuteur, il nous épargnerait le désagrément d'avoir une exécution à bord ; car je suppose que Nelson ordonnera qu'il soit attaché à notre vergue de misaine. Je ne vois pas pourquoi il ne pourrait employer pour ce service une des frégates napolitaines; elles ne sont bonnes qu'à cela.

— Je crois plutôt, capitaine, qu'il sera pendu à bord de son propre lougre, si nous réussissons à le prendre.

— Par saint George ! vous avez raison, Griffin ; et c'est un motif de plus pour que nous cherchions à découvrir ce *Fiou-Folly*. Combien n'aurait-il pas mieux valu que nous les eussions brûlés tous ensemble à l'embouchure du Golo !

Nous avons déjà dit que Raoul Yvard fut envoyé sous le pont, accompagné d'une sentinelle; Ghita et son oncle furent conduits dans les deux

chambres à bâbord et à tribord de celle du conseil. Elles étaient vides, et l'on eut soin de leur donner des matelas pour qu'ils pussent se coucher. Le capitaine et les deux Italiens se retirèrent alors dans la chambre de l'arrière, et Griffin fut invité à les y accompagner. Là, Cuff se souvint qu'il avait un quatrième prisonnier à interroger, et il ordonna qu'on l'amenât en sa présence. Ithuel, voyant toute l'attention des officiers absorbée par Ghita et son oncle, s'était rapproché peu à peu du canot sur lequel il était venu, y était remonté, et s'était étendu dans le fond comme pour y dormir, mais, dans le fait, pour tâcher de se faire oublier en restant hors de vue ; se réservant, *in petto,* de sauter par-dessus le bord, après le coucher de la lune, si la frégate se trouvait alors assez près de la côte pour qu'il pût espérer de la gagner à la nage. On le trouva dans cette situation, on le fit lever, et on le conduisit devant le capitaine.

Ithuel n'avait pas voulu consentir à se hasarder dans le voisinage de *la Proserpine* sans être parfaitement déguisé. Raoul, bien pourvu de tout ce qui était nécessaire pour divers déguisements, y avait procédé en couvrant les cheveux roux, longs et roides de l'Américain, d'une perruque à cheveux noirs frisés, et en teignant de la même cou-

leur ses favoris et ses sourcils; et pour le reste de la métamorphose, il s'était fié au changement que produirait en lui le costume d'un batelier napolitain. Le plus grand obstacle à surmonter avait été une certaine queue, entourée d'une peau d'anguille préparée, qu'il avait apportées d'Amérique, l'une et l'autre, huit ans auparavant, et qu'il conservait comme des souvenirs de jours plus heureux. Une fois par semaine, il dénouait et peignait cette queue; mais tout le reste du temps, il la portait en masse compacte de plus de deux pieds de longueur et d'un bon pouce d'épaisseur. Cette queue avait reçu son coup de peigne hebdomadaire une heure avant le moment où Raoul lui proposa de l'accompagner dans la baie de Naples, et c'eût été soumettre à une innovation le seul objet qu'il traitât avec respect, que de séparer ses cheveux de la peau d'anguille avant l'expiration d'une autre semaine. Raoul fut donc obligé de replier cette queue sous la perruque, aussi bien que sa forme, sa longueur et son épaisseur le permettaient.

On laissa Ithuel dans la grande chambre, et l'on alla annoncer son arrivée au capitaine anglais.

— C'est sans doute quelque pauvre diable faisant partie de l'équipage du *Fiou-Folly*, dit Cuff

avec une sorte de compassion, et il ne serait pas raisonnable de le faire pendre pour avoir obéi aux ordres de son commandant. Cela serait un peu dur, Griffin; ainsi donc nous le regarderons simplement comme un prisonnier français, et nous l'enverrons en Angleterre pour être mis en prison à bord d'un ponton, par la première occasion qui se présentera.

A l'instant où il achevait ces mots, le prisonnier fut amené. Comme de raison, Ithuel comprenait parfaitement tout ce qui se disait en anglais; mais l'idée qu'il allait être interrogé en français lui causa une sueur froide, et le meilleur moyen qui se présenta à son esprit pour se tirer d'embarras fut de feindre d'être muet.

— Écoutez, mon ami, lui dit Griffin, parlant en assez bon français pour un Anglais; répondez-moi avec franchise et vérité, et vous vous en trouverez bien. — Vous faites partie de l'équipage du *Feu-Follet*, n'est-ce pas?

Ithuel secoua la tête d'un air fortement négatif, et s'efforça de produire un son qui pût paraître le résultat des efforts que faisait un muet pour prononcer le mot *Napoli*.

— Que veut dire ce drôle? demanda Cuff; est-il possible qu'il n'entende pas le français? Es-

sayez de lui parler en italien, Griffin, et vous nous direz ce qu'il répondra.

Griffin répéta en italien ce qu'il venait de dire en français, et ne reçut en réponse que des sons semblables à ceux qu'aurait pu faire entendre un homme dont la bouche aurait été bâillonnée. Les deux officiers anglais et les deux fonctionnaires italiens se regardèrent les uns les autres avec un air de surprise. Mais, malheureusement pour le succès du plan imaginé par Ithuel, il avait apporté avec lui de l'État du Granit un penchant invétéré à faire passer par son nez toutes les modulations de sa voix, et les efforts qu'il faisait pour produire les mêmes sons qu'un muet ne servirent qu'à leur donner un ton nasal plus fortement prononcé que jamais. Or, Andréa avait été frappé de cette particularité dans la voix d'Ithuel lors de l'entrevue qu'il avait eue avec lui dans le cabaret de Benedetta; et la liaison qui existait entre Raoul et ce personnage se présentant à son esprit, la vérité le frappa sur-le-champ. Enhardi par le premier succès qu'il avait déjà obtenu, le digne vice-gouverneur, sans faire aucune remarque, s'avança d'un pas ferme vers Ithuel, et lui arrachant sa perruque, on vit aussitôt la queue couverte d'une peau d'anguille reprendre sa place naturelle sur le dos de l'Américain.

— Ah! comment donc, *vitché*, s'écria Cuff en riant, vous faites sortir tous les renards de leurs terriers cette nuit. Je veux être pendu, Griffin, si je ne crois pas avoir déjà vu ce drôle. N'est-ce pas l'homme qui tenait la barre de *la Voltigeuse*, quand nous prîmes ce bâtiment à l'abordage?

— Non, non, capitaine, non. La taille de ce drôle a au moins un pied de plus. — Et pourtant il me semble aussi que ses traits ne me sont pas inconnus. Voulez-vous me permettre de faire venir un de nos midshipmen? Il n'y a personne comme eux pour se rappeler une physionomie.

La permission fut accordée, et l'on envoya chercher M. Roller, un des plus anciens midshipmen de *la Proserpine*, qu'on savait être de quart en ce moment.

— Monsieur Roller, dit Griffin dès que ce jeune homme fut arrivé, regardez bien ce drôle, et dites-moi si vous vous souvenez de l'avoir jamais vu.

— Oui sans doute, monsieur. C'est le *lazyrony* qui était dans le canot que nous avons hissé à bord ce soir.

— Sans contredit; mais le capitaine et moi nous croyons l'avoir vu auparavant. Ne pourriez-vous vous rappeler où et quand?

Roller s'approcha de celui qui était le sujet de

ces remarques, et qui restait complétement immobile, et il commença à penser aussi que ses traits ne lui étaient pas étrangers. Il tourna autour de lui pour l'examiner sous tous les aspects; mais dès qu'il aperçut la longue queue qui lui pendait sur le dos, il lui donna un coup sur l'épaule, et s'écria :

— Vous voilà donc de retour, mon garçon? Vous êtes le bienvenu. J'espère que vous vous trouverez aussi bien ici que par le passé. — C'est Bolt, capitaine, le gabier de misaine qui déserta de notre frégate la dernière fois que nous étions en Angleterre. Il fut arrêté et mis en prison sur un ponton; mais nous apprîmes ensuite qu'il s'était échappé avec deux ou trois prisonniers français, en volant un des canots du bâtiment. — Ne vous souvenez-vous pas de tout cela, monsieur Griffin? Vous devez vous rappeler que le drôle voulait se faire passer pour Américain.

Ithuel vit alors qu'il était complétement découvert, et que ce qu'il pouvait faire de mieux était de se soumettre à son sort. La physionomie de Cuff se rembrunit, car sa profession faisait qu'il regardait tout déserteur avec une sorte d'horreur; et le déserteur qui avait été contraint par la violence de servir un pays qui n'avait d'autre droit à ses services que celui de la force, lui inspirait

un ressentiment additionnel causé par une voix secrète qui lui disait qu'il avait commis une grande injustice en retenant cet homme sur son bord. Un tel sentiment n'avait rien d'extraordinaire; car la ressource la plus commune de l'homme qui en opprime un autre est de chercher dans la conduite de sa victime des circonstances qui puissent lui faire illusion et le justifier à ses propres yeux.

— Avez-vous entendu ce que M. Roller vient de dire, drôle? demanda le capitaine. Je vous reconnais à présent : vous êtes Bolt, le gabier de misaine qui a déserté à Plymouth.

— Si vous aviez été à ma place, capitaine Cuff, vous auriez aussi déserté, quand même votre bâtiment eût été à Jéricho.

— Taisez-vous, monsieur; pas d'impudence. — Monsieur Griffin, envoyez chercher le capitaine d'armes, et faites mettre cet homme aux fers. Demain matin nous nous occuperons de son affaire.

Ces ordres furent exécutés, et Ithuel fut emmené dans la partie du bâtiment qui est ordinairement le siége de l'empire du capitaine d'armes. Cuff congédia alors son second lieutenant et les deux Italiens, et se retira dans sa chambre particulière, pour rendre compte à l'amiral de tout ce qui venait de se passer. Plus d'une heure s'écoula

avant qu'il eût rédigé une dépêche dont il fût satisfait ; mais enfin il y réussit. Dans ce rapport, il lui mandait que Raoul Yvard était son prisonnier, et lui expliquait de quelle manière et dans quelles circonstances ce corsaire célèbre était tombé entre ses mains, lui demandant ensuite comment il devait en disposer. Après lui avoir fait part de ce fait important, il hasardait quelques suggestions sur la probabilité que *le Feu-Follet* était dans ces parages, et sur l'espoir qu'il avait d'en découvrir la situation précise par le moyen d'Ithuel Bolt, dont il lui expliquait aussi l'arrestation, lui faisant sentir en même temps qu'il était à propos de mettre les deux prisonniers en jugement le plus promptement possible, afin de tâcher de tirer d'eux les renseignements nécessaires pour s'emparer du *Feu-Follet*. Il finissait sa lettre par demander avec instances que l'amiral lui envoyât une autre frégate, qu'il désignait, et sur le capitaine de laquelle il avait le rang d'ancienneté, et une corvette bonne voilière qui était à l'ancre dans la baie, pour l'aider à gagner le vent sur le lougre, attendu qu'il craignait que ce bâtiment n'eût de trop bonnes jambes pour que *la Proserpine* seule pût l'atteindre, surtout par les vents légers qui régnaient.

Quand cette lettre fut écrite, cachetée, et que

l'adresse y eût été mise, le capitaine remonta sur le pont. On venait de piquer deux coups, c'est-à-dire il était neuf heures du soir, et Winchester était presque seul sur le gaillard d'arrière. Les hommes de quart, étendus çà et là, sommeillaient pour la plupart, et tout était aussi tranquille qu'on pouvait l'attendre par une belle nuit éclairée par la lune, avec une légère brise et une eau calme, dans une baie comme celle de Naples. Le sommet du Vésuve était couvert de vapeurs, du milieu desquelles on voyait de temps en temps sortir un jet de flamme; Capri se montrait dans les ténèbres à quelques milles sous le vent, et plus loin, par le bossoir sous le vent, on apercevait Ischia. Un ordre donné par Cuff mit en un instant tout le monde en mouvement. Les palans d'étais et de bouts de vergues furent accrochés sur le canot major; le maître de manœuvres donna le coup de sifflet, et le canot fut enlevé au-dessus des trélingages et amené à la mer. Le commandement « Embarquez, canotiers majors, » avait été donné, et répété dans l'entre-pont, et l'équipage était prêt à embarquer dès que le canot fut à la mer. Les mâts furent établis; Roller parut, couvert d'une capote pour se garantir du froid de la nuit, et Cuff lui donna ses instructions.

— Établissez vos voiles, et avancez le long de

la côte au nord, monsieur Roller, dit le capitaine, qui était sur le passavant sous le vent pour lui donner ses derniers ordres. Vous irez ainsi jusqu'aux environs du palais de la reine Jeanne, et alors vous ferez mieux de prendre vos avirons et de longer la terre. Souvenez-vous de nous rejoindre par le premier bâtiment qui prendra le large, et s'il ne s'en trouve pas, revenez avec le cutter lors de la brise du matin.

Roller fit la réponse d'usage : « Oui, oui, capitaine; » le cutter se mit en marche, et dès qu'il ne fut plus sous le vent de la frégate, ses voiles furent établies. Au bout d'une demi-heure, il disparut dans l'obscurité. Cuff se promena une heure sur le gaillard d'arrière avec son premier lieutenant, et voyant que la nuit serait bonne, il descendit dans sa chambre, après avoir donné ordre que *la Proserpine* restât à la cape jusqu'au lendemain matin.

Roller aborda *le Foudroyant* à l'instant où l'on piquait huit coups sur tous les bâtiments de l'escadre, c'est-à-dire à minuit. Nelson était encore à écrire dans sa chambre. Dès qu'il eut reçu la dépêche, il fit éveiller son secrétaire et un commis, car son esprit actif ne remettait jamais au lendemain rien de ce qu'il avait à faire. Des ordres furent dictés, écrits, copiés, signés, et avant deux

heures du matin ils avaient été envoyés aux bâtiments auxquels ils étaient adressés, afin qu'ils pussent profiter de la brise du matin. Ce ne fut qu'alors que les *employés* eurent la permission d'aller se reposer.

A deux heures du matin, Roller quitta le vaisseau amiral, ayant soupé de bon appétit dans la chambre même de Nelson, et il se rendit sur *la Terpsichore*, frégate de trente-six canons de 12, dont le capitaine avait ordre de le recevoir sur son bord. Deux heures après, ce bâtiment, accompagné d'une corvette de dix-huit canons, *le Ringdove*, quitta son mouillage, toutes ses voiles dehors, et descendit la baie, avec ses bonnettes des deux bords, ayant une légère brise de nord-ouest, et se dirigeant vers Capri.

IX.

« Venez-en au fait, monsieur le secrétaire : Pourquoi sommes-nous assemblés en conseil ? »

SHAKSPEARE. *Henri VIII.*

Quand ceux qui n'étaient pas de quart montèrent sur le pont de *la Proserpine* le lendemain matin, le bâtiment était à environ une lieue au vent de Capri. Pendant la nuit, il avait traversé la baie, faisant route au nord, et après avoir viré vent arrière, il était revenu sur l'autre bord dans cette position. Aussitôt après le retour de la lumière, on avait fait monter sur les mâts des vigies munies de longues-vues, pour examiner chaque

coin et recoin de la baie, et s'assurer s'il se trouvait quelque bâtiment qui ressemblât au lougre, le long de ces côtes accores et pittoresques. Mais telle est l'étendue de ce bassin magnifique, — la hauteur des montagnes qui l'entourent, et la limpidité de l'atmosphère, que même les plus grands vaisseaux semblent se rapetisser sur ses eaux ; et il eût été très-possible que *le Feu-Follet* y fût resté à l'ancre près du rivage toute une semaine sans être aperçu par aucun des bâtiments de l'escadre, à moins que quelqu'un ne l'eût vu du rivage et n'en eût donné avis.

Cuff fut le dernier à paraître sur le pont, car on piquait six coups, c'est-à-dire il était sept heures, quand les officiers qui étaient sur le gaillard d'arrière ôtèrent leurs chapeaux pour le saluer. Il jeta un coup d'œil autour de lui, et se tourna vers Griffin qui était alors l'officier de quart.

— Je vois deux bâtiments qui sortent de la baie, monsieur Griffin, je suppose qu'ils n'ont encore fait aucun signal?

— Non certainement, capitaine ; sans quoi on vous en aurait fait rapport. Nous reconnaissons la frégate pour *la Terpsichore*, et je vois, à ses nouveaux cacatois, que la corvette est *le Ringdove*. — Le premier bâtiment se vante d'être

meilleur voilier qu'aucun de ceux qui sont dans la baie.

— Je gage un mois de ma paye que *le Fiou-Folly*, allant au plus près, filera dix nœuds, tandis que cette frégate en filera neuf. S'il l'a fait avec nous, il en fera tout au moins autant avec mistress *Terpsichore*. — Ah! la frégate fait un signal, Griffin, mais un sorcier pourrait à peine l'expliquer, les pavillons ne se déployant pas. — Eh bien, aide-timonier, que faites-vous là-haut de ce signal?

— Il donne le numéro de *la Terpsichore*, capitaine; et voici l'autre bâtiment qui donne celui du *Ringdove*.

— Hissez le nôtre, et ayez les yeux au guet. Ils auront bientôt autre chose à nous dire.

Au bout de quelques minutes, *la Terpsichore* fit un signal pour demander à parler à *la Proserpine*, et Cuff éventa son grand hunier, et serra le vent au plus près. Une heure après, les trois bâtiments étaient à portée de se héler, et les commandants de la frégate et de la corvette ayant fait mettre leurs gigs à la mer, se rendirent à bord de *la Proserpine*. Roller les suivit sur son canot, que *la Terpsichore* avait pris à la remorque.

Le capitaine de *la Terpsichore* était sir Frédé-

ric Dashwood, jeune baronnet plein de feu et de vivacité, qui préférait la vie active d'un marin à l'indolence et à six mille livres sterling de revenu à terre, et dont l'esprit entreprenant avait été récompensé par un avancement très-prompt, et par le commandement d'une bonne frégate, qu'il avait obtenu à vingt-deux ans. *Le Ringdove* avait pour commandant un ancien master, nommé Lyon, âgé de soixante ans, et qui avait acheté son rang actuel à force de longs et pénibles services; encore le devait-il principalement au hasard d'avoir été premier lieutenant au combat du cap Saint-Vincent. Ils arrivèrent en même temps sur le gaillard d'arrière de *la Proserpine,* où le capitaine Cuff et ses officiers étaient réunis pour les recevoir.

— Bonjour, Cuff, dit Dashwood en lui présentant le bout des doigts, dès que le cérémonial de la réception fut terminé, et jetant un regard, moitié d'admiration, moitié de critique, sur tout ce qu'il voyait sur le pont. Pourquoi diable Nelson nous a-t-il envoyés ici par cette belle matinée? demanda-t-il. — Ah! depuis quand avez-vous ces ornements de cuivre sur votre cabestan?

— Ils n'y ont été placés qu'hier, sir Frédéric. Un peu d'argent épargné çà et là en a fait l'affaire.

— Nelson les a-t-il vus? — je ne le crois pas. — On me dit qu'il est devenu sauvage comme un Arabe en tout ce qui concerne ces colifichets. — Mais à propos, Cuff, quelle misérable scène nous avons eue hier soir!

— Oui, c'est une fâcheuse affaire, et, comme un ancien Agamemnon, je donnerais une année de mon rang pour qu'elle n'eût pas eu lieu.

— Une année de votre rang! — c'est beaucoup. Une année du mien me rejetterait bien loin. Je serais presque bord à bord avec notre vieil ami Lyon. Je n'étais que lieutenant il n'y a pas encore trois ans, et je ne suis pas en état de perdre même une demi-année de mon rang. Mais vous autres, anciens Agamemnons (1), vous êtes tous aussi épris de votre petit Nel (2) que si c'était une jolie fille. — Cela n'est-il pas vrai, Lyon?

— Cela se peut fort bien, sir Frédéric; et si vous aviez été premier lieutenant d'un vaisseau à deux ponts, à la hauteur du cap Saint-Vincent, le 14 février 1797, vous penseriez comme les

(1) Il faut entendre par ces mots ceux qui avaient servi sous Nelson à bord de *l'Agamemnon*.

(*Note du traducteur.*)

(2) Nelson.

(*Note du traducteur.*)

autres. Nous n'y avions en tout que quinze voiles, — je veux dire quinze vaisseaux de ligne, — avec le vent à...

— Au diable votre combat, Lyon! je vous l'ai déjà entendu raconter tout au moins dix-sept fois.

— En ce cas, sir Frédéric, répondit Lyon avec un accent écossais fortement prononcé, c'est tout juste une fois par an depuis votre naissance, laissant de côté les années que vous avez passées en jupons. — Mais nous ne sommes pas venus ici pour entretenir le capitaine Cuff de tous ces détails; nous y arrivons en vertu des ordres du contre-amiral, — le petit Nel, comme vous l'appelez, sir Frédéric Dashwood.

— Pas du tout. — C'est vous autres, vieux Agamemnons, qui lui avez donné ce nom.

— Vous me pardonnerez, monsieur, répondit Lyon d'un ton un peu dogmatique; vous ne m'avez jamais entendu le nommer autrement que milord, depuis qu'il a plu à Sa Majesté de l'élever à la pairie. Jamais autrement que milord ou contre-amiral, le rang dans la marine ayant droit à ses priviléges, même sur le trône. Plus d'un roi a été colonel, et je ne vois pas que le titre d'amiral dût faire honte à un roi. — Ne croyez-vous pas, capitaine Cuff, que depuis que lord Nelson a été créé duc de Bronté, il a droit d'être

appelé Votre Grâce? On donne ce titre à tous les ducs en Écosse, et je ne vois pas pourquoi le contre-amiral ne recevrait pas ce qui lui est dû, aussi bien que le meilleur d'entre eux.

— Fiez-vous à lui pour cela, dit Cuff en riant; Nel saura veiller à ses intérêts aussi bien qu'à ceux du roi. — Mais, messieurs, vous n'êtes pas venus ici pour me rendre une visite du matin. N'avez-vous pas quelque rapport à me faire?

— Pardon, capitaine Cuff, répondit Dashwood, j'oubliais réellement le motif de notre arrivée. J'ai à vous annoncer que nous arrivons ici porteurs d'ordres de l'amiral qui vous sont adressés, et les voici. — Le lieutenant qui m'a apporté ce paquet sur mon bord m'a dit que nous aurions à juger un espion et à chasser un lougre. — En avez-vous entendu parler, Lyon?

— Non, sir Frédéric. Ne faisant jamais de questions, j'apprends peu de chose de ce qui se passe dans l'escadre. J'ai reçu ordre de me mettre, moi et mon bâtiment, à la disposition du capitaine Cuff, et c'est ce que je fais en ce moment.

— Eh bien, messieurs, voici les instructions que je trouve dans ce paquet. Nous devons former un conseil de guerre, composé de Richard Cuff, capitaine de *la Proserpine,* président; de sir Fré-

déric Dashwood, capitaine de *la Terpsichore;* de Robert Lyon, commandant *le Ringdove,* et de MM. Winchester, mon premier lieutenant, et de Spriggs, le vôtre, sir Frédéric, pour instruire et juger les procès de Raoul Yvard, citoyen français, accusé d'espionnage, et d'Ithuel Bolt, matelot accusé de désertion. Tout est en règle, et voici les ordres qui concernent chacun de vous, messieurs.

— Par saint André! je n'en avais pas la moindre idée, s'écria Lyon, qui n'aimait nullement cette partie des devoirs d'un officier. Je croyais qu'il ne s'agissait que d'un assaut de vitesse avec un bâtiment français, et que c'était pour cette raison que milord, le contre-amiral, ou Sa Grâce, quelque titre qu'on doive lui donner, avait jugé à propos de réunir ensemble trois des meilleurs voiliers de toute son escadre.

— Je voudrais que nous n'eussions que ce dernier devoir à remplir, capitaine Lyon; mais nous avons à nous acquitter de la fonction désagréable de juger un espion et un déserteur. Vous allez retourner sur vos bâtiments, messieurs, et vous nous suivrez jusqu'à un mouillage. J'ai dessein de mouiller sur une seule ancre près de Capri. Nous pourrons y rester pendant le calme, et tenir nos deux conseils. Cette affaire ne nous prendra

pas beaucoup de temps, et nous pourrons placer des hommes en vigie sur les hauteurs pour examiner la mer et la côte adjacente. Cependant il faudrait nous hâter, afin de ne pas perdre la brise. Vous ferez attention au signal qui sera fait pour convoquer le conseil.

Les deux capitaines qui venaient d'arriver descendirent dans leurs gigs, et *la Proserpine* fit porter de nouveau. Les trois bâtiments gouvernèrent alors vers le lieu de leur destination, et jetèrent l'ancre à la hauteur de la ville, ou plutôt du village qui est dans l'île de Capri, à l'instant où l'on piquait deux coups. Dix minutes après, *la Proserpine* tira un coup de canon, et l'on fit hisser le pavillon qui annonce la séance d'un conseil de guerre.

Quoique nous ne jugions pas nécessaire d'en faire mention en détail, il est à propos de dire au lecteur que toutes les formalités exigées par la loi pour de pareils jugements avaient été observées. La promptitude dans les mesures faisait partie du caractère décidé de l'amiral, qui espérait trouver dans le procès même des moyens pour s'emparer du véritable héros de notre histoire, le petit *Feu-Follet.* Quoiqu'une philanthropie égarée, pour ne pas dire révoltante, renverse tant d'anciennes barrières de la société, et, parmi d'autres héré-

sies, prêche la doctrine que le but de la punition est la réformation du criminel, une vérité confirmée par l'expérience est que rien ne rend la justice si terrible, et par conséquent si efficace, que la certitude et la célérité des peines qu'elle inflige. Lorsque les formes qu'elle exige ont été observées, la plus prompte exécution de ses jugements est ce qui contribue le plus à la protection de la société. Un grand mérite des lois anglaises, c'est qu'elles offrent rarement au meurtrier et au faussaire des moyens d'échapper au châtiment, et qu'une fois que le coupable a été jugé avec impartialité et condamné, l'expiation de son crime l'attend avec une certitude et une énergie qui laissent dans tous les esprits l'impression que les châtiments sont destinés à produire. Que les Américains aient eu raison d'abroger des lois et des usages qu'ils avaient reçus de leurs ancêtres, c'est une chose aussi sûre qu'il est certain que chaque siècle a des intérêts différents d'un autre, — une réunion de circonstances exigeant des principes qui ne sont plus d'accord avec celles qui les ont précédées; mais on ferait bien aussi de se rappeler que tandis que les changements sont aussi nécessaires dans l'ordre moral que l'exercice peut l'être dans l'ordre physique, il y a des vérités qui sont éternelles, et des règles de justice et de

prudence dont on ne peut s'écarter impunément.

Quand le conseil de guerre s'assembla dans la chambre de conseil de *la Proserpine*, ce fut avec toutes les formes extérieures nécessaires pour commander le respect. Les officiers étaient en grand uniforme; les serments furent prêtés avec solennité; la table était arrangée avec goût, et un air de gravité décente régnait sur toutes les physionomies. Cependant on ne perdit pas de temps sans nécessité, et l'officier qui avait été chargé de remplir les fonctions de prévôt reçut ordre d'amener les prisonniers devant le conseil.

Raoul Yvard et Ithuel Bolt arrivèrent au même instant, quoiqu'ils vinssent de différentes parties du bâtiment, et qu'on ne leur eût permis aucune communication ensemble. Dès qu'ils furent à leurs places on leur lut les actes d'accusation, et Raoul ayant déclaré qu'il savait l'anglais, on n'eut pas besoin de nommer un interprète, et les procès furent conduits dans la forme ordinaire. Comme Raoul devait être jugé le premier, et qu'Ithuel pouvait avoir à être appelé comme témoin, on fit retirer celui-ci, les conseils de guerre ne permettant jamais qu'un témoin entende la déposition d'un autre, quoiqu'on ait inventé depuis quelque temps un moyen ingénieux de suppléer aux oreilles en publiant de jour en jour dans les journaux tout

ce qui se passe dans les conseils de guerre, quand une affaire ne peut se terminer en une seule séance.

— Maintenant, dit M. Medford, officier chargé de remplir les fonctions de procureur du roi, quand tous les préliminaires furent terminés, maintenant, nous ferons prêter serment au signor Andréa Barrofaldi. — Voici une Bible catholique, signor, et je vous indiquerai en italien les termes du serment, que vous répéterez après moi. Mais auparavant, il faut que je prête serment moi-même comme interprète pour les témoins qui ne parlent pas anglais.

Ces deux serments ayant été prêtés, le procureur du roi fit à Andréa les questions d'usage sur son nom, son âge, sa profession, etc., après quoi il passa à des objets plus importants.

— Signor vice-gouverneur, demanda-t-il, connaissez-vous le prisonnier de vue?

— *Sì,* signor. J'ai eu l'honneur de le recevoir chez moi dans l'île d'Elbe.

— Sous quel nom et dans quelles circonstances l'avez-vous connu?

— Il prenait le nom de sir Smit, et se disait capitaine au service du roi d'Angleterre.

— Quel bâtiment prétendait-il commander?

— *Le Ving y Ving*, un lougre; mais j'ai eu

ensuite lieu de croire que c'était *le Fiou-Folly*, corsaire sous pavillon français. Monsieur m'a honoré de deux visites à Porto-Ferrajo, sous le nom de sir Smit.

— Et vous savez à présent qu'il se nomme Raoul Yvard, et qu'il est capitaine du corsaire français dont vous venez de parler?

— Si je le sais? — Hum! — Je sais qu'on *m'a dit* que sir Smit est Raoul Yvard, et que *le Ving y Ving* est *le Fiou-Folly*.

— Un *on dit* ne peut nous suffire, signor Barrofaldi. Ne pouvez-vous l'assurer personnellement?

— Non signor.

La séance fut suspendue un instant. On envoya chercher Vito Viti, et on lui fit prêter serment sur la Bible, son attention étant particulièrement dirigée sur la croix figurée sur la reliure.

— Signor Viti, demanda le procureur du roi, après les questions préliminaires, avez-vous jamais vu le prisonnier avant ce moment-ci?

— Oui, signor, et plus souvent qu'il ne m'est agréable de m'en souvenir. Je ne crois pas que deux graves magistrats aient jamais été plus complétement pris pour dupes que nous ne l'avons été, le vice-gouverneur et moi. Mais les hommes les plus sages deviennent quelquefois comme des en-

fants à la mamelle, quand un brouillard couvre leur intelligence.

— Dites à la cour dans quelles circonstances cela est arrivé, signor podestat.

— Voici précisément quels sont les faits, signor. Andréa Barrofaldi est, comme vous le savez, vice-gouverneur de l'île d'Elbe, et moi je suis podestat indigne de Porto-Ferrajo. Comme de raison, il est de notre devoir de veiller à tout ce qui concerne l'ordre public, et plus particulièrement de nous informer des motifs et affaires qui amènent des étrangers dans cette île. Or, il y a trois semaines plus ou moins qu'on vit un lougre, ou une felouque....

— Était-ce un lougre ou une felouque? demanda le procureur du roi, tenant sa plume levée pour écrire la réponse.

— L'un et l'autre, signor.

— Il y avait donc deux bâtiments?

— Non, signor. Je veux seulement dire que cette felouque était un lougre. Tommaso Tonti a voulu embrouiller mes idées sur ce sujet, mais ce n'est pas pour rien que j'ai été si longtemps podestat dans un port de mer, et je sais qu'il y a des felouques de toute espèce; des vaisseaux-felouques, des bricks-felouques, des lougres-felouques.

Quand cette réponse eut été traduite, les mem-

bres du conseil ne purent retenir un sourire, et Raoul fut sur le point d'éclater de rire.

— Ainsi donc, signor podestat, reprit le procureur du roi, le prisonnier est arrivé à Porto-Ferrajo à bord d'un lougre.

— A ce qu'on m'a dit, signor, car je ne l'ai pas vu à bord de ce bâtiment ; mais il m'a dit qu'il commandait un navire nommé *le Ving y Ving*, au service du roi d'*Inghilterra*, et qu'il s'appelait lui-même *il capitano Smit*, ou sir Smit.

— Il vous a dit cela? — Et vous ne savez pas que ce lougre est le fameux corsaire français nommé *le Feu-Follet ?*

— A présent, je sais qu'*on le dit*, signor ; mais alors le vice-gouverneur et moi nous pensions qu'il se nommait *le Ving y Ving*.

— Et ne savez-vous pas, — de votre propre science, j'entends, — que le prisonnier qui est sous vos yeux est réellement Raoul Yvard ?

— *Corpo di Bacco!* comment pourrais-je le savoir, signor? Je ne reçois pas de corsaire dans ma compagnie, à moins qu'ils n'entrent dans notre port, et qu'ils ne s'appellent sir Smit.

— Le procureur du roi et les membres du conseil se regardèrent les uns les autres. Aucun d'eux n'avait le moindre doute que le prisonnier ne fût réellement Raoul Yvard, mais il fallait en avoir

une preuve légale avant de pouvoir le condamner. On demanda à Cuff si le prisonnier n'avait pas avoué son identité; mais ni lui ni personne ne pouvait dire qu'il l'eût fait positivement, quoique une partie de ce qu'il avait dit semblât l'impliquer. En un mot, la justice paraissait menacée de se trouver dans un embarras qui n'est pas très-rare, celui de ne savoir comment prouver un fait dont personne ne doute. Enfin, Cuff se rappela Ithuel et Ghita, et il écrivit leurs noms sur un morceau de papier qu'il passa au procureur du roi. Celui-ci fit un signe de tête au président, comme pour lui dire qu'il comprenait son idée; et se tournant ensuite vers le prisonnier, il lui dit qu'il pouvait interroger à son tour le témoin, s'il le jugeait à propos.

Raoul sentait parfaitement dans quelle situation il se trouvait. Quoiqu'il fût très-vrai qu'il n'était pas entré dans la baie de Naples avec le dessein d'y jouer le rôle d'espion, il savait qu'il s'était compromis, et que ses ennemis saisiraient avec empressement cette occasion de le faire périr, s'ils en trouvaient un moyen légal. Il voyait aussi l'embarras dans lequel ses accusateurs se trouvaient, faute de preuves de son identité, et il résolut de tirer avantage de cette circonstance autant qu'il le pourrait. Jusqu'à ce moment, l'idée de nier son

identité ne s'était pas présentée à son esprit, mais croyant y trouver une porte pour s'échapper, il était naturel qu'il cherchât à en profiter. Se tournant donc vers le podestat, il lui fit ses questions en anglais, pour qu'elles lui fussent traduites de même que celles qui lui avaient déjà été faites.

— Vous dites, signor podestat, que vous m'avez vu à Porto-Ferrajo dans l'île d'Elbe?

— Oui, signor; et j'ai l'honneur d'être une des autorités de cette ville.

— Vous dites que je vous y ai dit que je commandais un bâtiment au service du roi d'Angleterre, une felouque nommée *le Ving and Ving?*

— Oui, *le Ving y Ving* est le nom que vous avez donné à cette felouque.

— Je croyais, monsieur le podestat, dit Lyon, vous avoir entendu dire que ce bâtiment était un lougre.

— Une felouque-lougre, signor *capitano;* rien de plus, rien de moins, sur mon honneur.

— Et tous ces honorables officiers savent parfaitement, dit Raoul d'un ton ironique, qu'une felouque-lougre, et un lougre tel qu'est, *dit-on, le Feu-Follet,* sont deux choses très-différentes. Maintenant, signor, m'avez-vous jamais entendu dire que je sois Français?

— Non. Vous n'avez pas été assez fou pour l'avouer à un homme qui déteste le nom de Français. *Cospetto!* si tous les sujets du grand-duc détestaient ses ennemis autant que moi, il serait le prince le plus puissant de toute l'Italie.

— Sans doute, signor. Maintenant permettez-moi de vous demander si vous m'avez jamais entendu donner à cette felouque un autre nom que *le Ving y Ving?* L'ai-je jamais nommée *le Feu-Follet?*

— Non; — toujours *le Ving y Ving,*—jamais autrement; mais.......

— Pardon, signor, mais je vous prie de vous borner à répondre à mes questions. J'ai toujours appelé la felouque *le Ving and Ving*; et je ne me suis jamais donné d'autre nom que le capitaine Smit. Tout cela n'est-il pas vrai?

— Sì signor, — *le Ving y Ving,* et *il capitano Smit — sir Smit* — issu d'une illustre famille anglaise, si je m'en souviens bien.

Raoul sourit, car c'était sans préméditation qu'il avait dit quelques mots dans ce sens; il y avait été entraîné par la conversation des deux Italiens, et ils s'étaient fait illusion à eux-mêmes. Cependant, il ne jugea pas prudent de contredire le podestat, qui n'avait encore allégué contre lui rien qui pût le compromettre.

— Si un jeune homme a assez de vanité pour vouloir se faire passer pour noble, messieurs, dit-il d'un ton calme, cela peut prouver qu'il a un grain de folie, mais non que ce soit un espion. Vous dites, signor, que vous ne m'avez jamais entendu dire que je sois Français; mais ne vous ai-je pas dit que je suis né à Guernesey?

— Oui; vous m'avez dit que la famille Smit venait de cette île, comme le vice-gouverneur l'appelle, quoique j'avoue que je n'ai jamais entendu parler d'une île de ce nom. Sans parler de l'île d'Elbe, je sais qu'il y a la Sicile, la Sardaigne, la Corse, Capri, Ischia, l'Irlande, l'Angleterre, Malte, Procida, Pianosa, Gorgona, l'Amérique, et plusieurs autres îles à l'orient; mais je n'avais jamais entendu nommer celle de Guernesey. Nous autres habitants de l'île d'Elbe, signori, nous sommes des gens simples et modestes, mais nous connaissons un peu le reste du monde; et si vous voulez interroger le vice-gouverneur, et l'inviter à vous ouvrir le trésor de ses connaissances, il vous parlera sur ce sujet plus d'une demi-heure. *Sant' Antonio!* je doute qu'on trouve son égal dans toute l'Italie — surtout pour connaître les îles.

— Fort bien! fort bien! Maintenant, signor podestat, dites à ces messieurs si vous pouvez affirmer, sous la foi du serment que vous avez prêté,

qu'il est à votre connaissance personnelle que j'aie quelque chose de commun avec cette felouque nommée *Ving y Ving*.

— Je ne puis le dire que d'après vos propres paroles. Vous étiez en uniforme de marine, comme les officiers qui sont ici, et vous avez dit que vous commandiez *le Ving y Ving*. En parlant des îles, signori, j'ai oublié celles de Palmajolo et de Ponza, devant lesquelles nous avons passé en venant ici de l'île d'Elbe.

— On ne peut mieux. On ne saurait être trop exact quand on fait une déposition après avoir prêté serment. Ainsi donc, signor podestat, le résultat de tout ce que vous venez de dire c'est que vous ne savez ni si la felouque dont vous parlez est *le Feu-Follet*, ni si je suis Français; encore moins si je suis Raoul Yvard; mais que vous vous souvenez que je vous ai dit que je suis né à Guernesey, et que mon nom est Jacques Smit.

— Oui, vous m'avez dit que vous vous nommiez *Giac Smit*, et vous ne m'avez pas dit que vous étiez Raoul Yvard. Mais, signor, je vous ai vu tirer le canon contre les canots de la frégate où nous sommes, et vous aviez arboré alors le pavillon français. C'est une preuve que vous en étiez ennemi, si nous entendons quelque chose en pareilles affaires à Porto-Ferrajo.

Raoul sentit que ces mots tiraient à bout portant contre lui ; mais il manquait quelque chose pour en faire sortir une preuve complète.

— M'avez-vous vu faire feu ou en donner l'ordre, signor ?—Vous voulez dire que vous avez vu *le Ving and Ving* combattre les canots de *la Proserpine ;* mais êtes-vous sûr que je fusse alors, moi, à bord de cette felouque ?

— Non, signor, mais vous m'avez dit que vous la commandiez.

— Entendons-nous bien, dit le procureur du roi : l'intention du prisonnier est-elle de nier qu'il soit Français et ennemi de l'Angleterre ?

— Mon intention, monsieur, est de nier tout ce qui ne sera pas prouvé.

— Mais votre accent, monsieur, la manière dont vous parlez anglais, votre extérieur même, tout prouve que vous êtes Français.

— Pardonnez-moi, monsieur, il y a aujourd'hui beaucoup de pays où l'on parle français, sans qu'ils fassent partie de la France. On parle français en Belgique et sur toute la frontière au nord de ce royaume ; il en est de même du côté de l'est, en Suisse, en Savoie, à Genève, dans le pays de Vaud ; on parle même cette langue dans des possessions anglaises, comme le Canada, Guernesey, Jersey.

Condamnerez-vous un homme parce que son accent annonce qu'il n'est pas né à Londres?

— Nous vous rendrons justice exacte, prisonnier, dit Cuff, et si nous avons quelques doutes, vous en profiterez. Cependant il est bon de vous informer que nous vous soupçonnons fortement d'être Français, et de vous nommer Raoul Yvard. Si vous pouvez prouver le contraire, je vous engage à le faire d'une manière directe et positive.

— Et comment cet honorable conseil de guerre entend-il que je le fasse? — J'ai été arrêté la nuit dernière sur un canot, et l'on me met en jugement ce matin, sans me donner plus de délai qu'on n'en a accordé à Caraccioli. Laissez-moi le temps de faire venir des témoins, et je vous prouverai qui je suis et ce que je suis.

Il prononça ces mots avec beaucoup de sang-froid, en homme assuré de son innocence, et ils produisirent quelque effet sur ses juges, car un appel aux principes invariables de la justice manque rarement d'être entendu. Cependant les officiers de *la Proserpine* ne pouvaient avoir aucun doute que le prisonnier ne fût Raoul Yvard, et son lougre *le Feu-Follet*, et il n'était pas vraisemblable que des hommes se trouvant dans de pareilles circonstances laissassent un ennemi si dangereux leur échapper à l'aide de quelques sub-

terfuges. Cet appel ne servit donc qu'à les rendre plus circonspects à éviter tout ce qui pourrait faire naître le moindre doute sur leur impartialité.

— Avez-vous quelque autre question à faire au témoin, prisonnier? demanda le président.

— Aucune pour le moment, monsieur; vous pouvez continuer, si bon vous semble.

— Qu'on appelle Ithuel Bolt, dit le procureur du roi, lisant ce nom sur une liste qu'il avait sous les yeux.

Raoul tressaillit, car l'idée que l'Américain pourrait être appelé comme témoin contre lui ne s'était pas présentée à son imagination. Cependant Ithuel arriva une minute après, prêta serment, et fut placé en face de la table.

— Vous vous nommez Ithuel Bolt? lui demanda le procureur du roi,

— A ce qu'on dit ici. Quant à moi, je ne réponds point à une telle question.

— Niez-vous que ce soit votre nom?

— Je ne nie, je n'affirme rien, et je ne veux avoir rien de commun ni avec ce procès ni avec ce vaisseau.

Raoul respira plus librement; car, pour dire la vérité, il n'avait pas beaucoup de confiance dans la fermeté et le désintéressement d'Ithuel, et il

craignait qu'il n'eût été gagné par une promesse de pardon.

— Souvenez-vous que vous avez prêté serment, et que vous pouvez être puni comme contumace si vous refusez de répondre.

— Je ne suis pas sans avoir quelque idée générale des lois, répondit Ithuel en passant une main sur sa queue, comme pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, car nous en savons tous quelque chose en Amérique. J'en ai même gagné quelque connaissance par la pratique, dans ma jeunesse, quoique ce ne fût que devant un juge de paix. Nous avions coutume de dire qu'un témoin ne doit jamais faire une réponse qu'on puisse tourner contre lui.

— C'est donc par crainte de vous accuser vous-même que vous répondez si vaguement?

— Je refuse de répondre à cette question, dit Ithuel, prenant un air de dignité.

— Avez-vous quelque connaissance personnelle du prisonnier?

— C'est encore à quoi je ne répondrai point.

— Connaissez-vous un homme nommé Raoul Yvard?

— Qu'importe que je le connaisse ou non? Je suis né Américain, et j'ai le droit de faire des

connaissances en pays étranger, si j'y trouve mon intérêt, ou que cela me soit agréable.

— N'avez-vous jamais servi à bord d'un vaisseau de Sa Majesté?

— De quelle Majesté? — A ce que je sache, il n'y a pas d'autre Majesté en Amérique que la Majesté qui est dans le ciel.

— Songez que vos réponses sont prises par écrit, et qu'on peut en faire usage contre vous dans une autre occasion.

— Non pas légalement. On ne peut faire faire à un témoin des réponses qui puissent servir ensuite contre lui.

— On ne peut lui en *faire faire*, j'en conviens; mais il peut en faire de son propre mouvement.

— Alors, il est du devoir de la cour de le mettre sur ses gardes. — J'ai vu cela se faire en Amérique plus d'une fois.

— Avez-vous jamais vu un bâtiment nommé *le Feu-Follet?*

— Est-il dans la nature qu'un marin se souvienne du nom de tous les bâtiments qu'il a pu voir sur l'Océan?

— Avez-vous jamais servi sous le pavillon français?

— Je n'ai pas besoin d'entrer dans le détail de

mes affaires privées. Je suis né libre, et par conséquent je puis servir qui bon me semble.

— Il est inutile de faire d'autres questions à ce témoin, dit Cuff. Cet homme est bien connu sur cette frégate, et il sera probablement mis en jugement quand cette première affaire sera terminée.

Il fut donc permis à Ithuel de se retirer, son opiniâtreté étant traitée avec l'indifférence que la force montre quelquefois à l'égard de la faiblesse. Cependant, il n'y avait pas de preuves légales suffisantes pour condamner le prisonnier. Personne ne doutait qu'il ne fût coupable, et il y avait les plus fortes présomptions pour supposer que c'était lui qui avait commandé le lougre qui avait si récemment combattu les canots de la frégate même à bord de laquelle le conseil était assemblé. Mais une supposition ne pouvait suppléer à la preuve que la loi exigeait, et l'exécution récente de Caraccioli avait fait tant parler, que bien peu de juges auraient voulu prononcer une condamnation sans avoir sous les yeux de quoi la justifier. L'affaire devenait donc assez embarrassante, et la cour suspendit encore une fois sa séance afin d'en conférer. Dans la conversation privée qui suivit, Cuff raconta tout ce qui s'était passé, la manière dont l'identité de Raoul avait été constatée, et la

grande probabilité — même la certitude morale — qu'il était entré déguisé dans la baie pour espionner ce qui s'y passait. En même temps, il fut obligé de convenir qu'il n'avait pas de preuve positive que le lougre auquel il avait donné la chasse fût français, et encore moins que ce fût *le Feu-Follet.* Il est vrai qu'il avait hissé le pavillon français, mais il avait aussi hissé le pavillon anglais, et *la Proserpine* elle-même en avait fait autant. Pendant le combat contre les canots, le lougre avait arboré le pavillon tricolore, ce qui pouvait donner encore lieu à une forte présomption contre ce bâtiment; mais ce n'était pas une circonstance concluante, car bien des motifs pouvaient justifier cette ruse jusqu'au dernier moment, et la frégate elle-même portait le même pavillon, quand elle avait eu l'air de faire feu contre les batteries de Porto-Ferrajo. On convint que le cas était embarrassant, et quoique personne ne doutât réellement de l'identité de Raoul, ceux qui étaient derrière le rideau craignaient fort d'être obligés d'ajourner le jugement faute de preuve, au lieu de prononcer une sentence sur-le-champ, afin d'y trouver les moyens de se mettre en possession du lougre, comme on l'avait espéré. Lorsque tous ces points eurent été suffisamment discutés, et que Cuff eut amené ses collègues à envisager l'état

des choses sous le même point de vue que lui, il leur proposa une mesure qu'il comptait devoir être efficace. Après quelques minutes de discussion sur ce nouveau sujet, on fit rouvrir les portes, et le conseil de guerre reprit sa séance publique.

— Qu'on fasse entrer une jeune fille connue sous le nom de Ghita, dit le procureur du roi en ayant l'air de consulter ses notes.

Raoul tressaillit, et une ombre de profonde inquiétude passa sur son visage; mais il se rendit bientôt maître de son émotion extérieure et reprit un air impassible. On avait fait sortir Ghita avec son oncle de la chambre qui leur avait été donnée, et on les avait conduits dans une chambre en dessous pour que les délibérations privées du conseil de guerre pussent être parfaitement secrètes, et il fallut attendre quelques minutes avant qu'elle pût arriver. Enfin, la porte s'ouvrit, et elle parut devant le conseil. Elle jeta un regard de tendre intérêt sur Raoul; mais la nouveauté de sa situation, et le caractère imposant d'un serment pour une jeune fille sans expérience, ayant une conscience si timorée, attirèrent bientôt toute son attention sur la scène qu'elle avait sous les yeux. Le procureur du roi lui expliqua la nature du serment qui lui était de-

mandé, et le lui fit prêter. Si elle eût eu le temps d'y réfléchir, et qu'elle en eût prévu les conséquences, nulle puissance humaine n'aurait pu le lui extorquer; mais n'y voyant qu'une promesse de dire la vérité, et ayant le mensonge en horreur, elle y consentit sans hésiter, baisa la croix avec respect, et voulut même se mettre à genoux en faisant cette protestation solennelle. Tout cela fut très-pénible pour le prisonnier, qui en prévit les suites sur-le-champ. Mais il avait un respect si profond pour la sincérité ingénue de Ghita, qu'il ne voulut, ni par un geste, ni par un regard, chercher à ébranler cet amour pour la vérité qui faisait la base de son caractère. Elle prêta donc le serment sans qu'il arrivât rien qui pût alarmer son affection pour Raoul, ou lui apprendre quel pourrait être le triste résultat de cette formalité.

FIN DU TOME DEUXIÈME.







